

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DADDY COOL

*SUIVI DE*

ÉCRIRE L'ABJECT : LA FAIM JUSTIFIE LES MOYENS

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

NOÉMIE DUBÉ

JUILLET 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Merci à ma famille, pour leurs couleurs inspirantes.

Merci à Lori, pour son enthousiasme, ses encouragements, sa pédagogie et sa disponibilité.

Merci à mon mari, de m'avoir transmis sa maturité et sa force pour tous ces jours et nuits d'angoisse qui me faisaient croire que ce mémoire aurait raison de moi.

Merci à mon grand frère, d'avoir souvent été mon souffre-douleur et d'être tout de même resté patient.

Merci à mes amis qui ne m'ont pas tellement vue dans les derniers mois, merci d'avoir vérifié que j'existais toujours.

Merci Maman, merci Papa, pour les mille et un visages de votre support, je suis heureuse d'être votre fille, j'espère vous rendre heureux d'être mes parents.

Et finalement, hamdollah pour tous ceux nommés plus haut et ceux qui ne le sont pas. Vous m'avez tous aidée, de près ou de loin, à terminer ce mémoire.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	v
PREMIÈRE PARTIE : DADDY COOL .....	1
1 .....	3
2 .....	13
3 .....	25
4 .....	34
5 .....	41
6 .....	53
7 .....	66
8 .....	78
9 .....	89
10 .....	102
11 .....	110
DEUXIÈME PARTIE :	
ÉCRIRE L'ABJECT : LA FAIM JUSTIFIE LES MOYENS .....	119
1. Le trop-plein du manque (une pollution ambivalente) .....	124
1.1 Entre absence et abondance .....	129
1.2 Du dégoût (débordement des limites) et de l'animalité (abolition des limites) .....	132
1.3 Martyre de l'ordre, prophète de la souillure, ange de l'abject .....	133
2. Vider le désir du corps/vider le corps du désir : une histoire de phagie .....	139
2.1 Hyperphagie/hypophagie .....	140
2.2 Anthropophagie et autophagie .....	143
2.3 Déféquer/être déféqué .....	147

3. Effets d'une écriture de l'abject : de l'esthétique des gros mots, de la faim et du monstrueux .....	153
3.1 Effet amaigrissant de l'écriture .....	156
3.2 Effet grossissant de l'écriture.....	159
3.3 Excéder le corps, expulser la langue, accéder au vrai?.....	163
 BIBLIOGRAPHIE.....	 171

## RÉSUMÉ

*Daddy Cool*, première partie de ce mémoire, consiste en un roman racontant l'histoire de Braise, jeune fille d'une banlieue du nom de PetiteVille, qui grandira sans la présence de sa mère. Suite au départ de celle-ci, le corps de Braise grossit sans arrêt jusqu'à atteindre des proportions monstrueuses. Sa transformation provoquera dégoût et peur autour d'elle, même chez son père, qui ne la reconnaîtra plus comme sa fille et qui rejettera toutes formes d'affection avec elle. À l'adolescence, ses envies et son manque d'amour et de nourriture la pousseront à poser des actions violentes envers les autres pour obtenir ce qui lui fait défaut. Elle finira par s'exiler de sa famille et de sa banlieue vers la grande ville, où son corps dégonflera subitement, mais où son appétit ne diminuera pas pour autant. Le récit, tournant autour d'un corps monstrueux, réunit des thèmes comme la transgression des limites, la boulimie, l'anorexie, la sexualité et la vulgarité du langage.

Les thèmes soulevés dans la première partie touchent à l'abjection selon les théories de Julia Kristeva. En s'appuyant sur *Pouvoirs de l'horreur*, la deuxième partie de ce mémoire, intitulée *Écrire l'abject : la faim justifie les moyens*, explorera comment l'abjection s'incarne dans le personnage, mais aussi dans le fond et dans la forme de *Daddy Cool*. Suite à ces observations, il sera question de réfléchir sur ce qui rangerait l'écriture d'un tel roman du côté d'une écriture de l'abject. En traversant les dichotomies de l'absence et de l'abondance, du propre et du sale, de la boulimie et de l'anorexie, du beau et du laid, la partie réflexive rendra compte de la perméabilité des limites présentées dans la partie création et montrera comment, dans une posture d'écriture abjecte, l'usage d'un langage tantôt poli tantôt vulgaire révélerait aux yeux du lecteur ce qui se trouverait au-delà du visible, au-delà du signifiant.

**MOTS-CLÉS** : corps monstrueux ; relation à la mère ; relation au père ; création littéraire ; abjection ; Julia Kristeva ; *Pouvoirs de l'horreur* ; anorexie ; boulimie ; langage vulgaire ; transgression des limites.

PREMIÈRE PARTIE :

DADDY COOL

À tous ceux et à toutes  
celles qui ont de l'appétit  
à ne plus savoir quoi en  
faire.

Assise en indien dans la gravelle du stationnement de l'école, Braise fouillait dans les roches pour en trouver une qui serait encore plus savoureuses que les autres. Elle en essaya une avec un peu de terre. *Une Glosette*. Toute la journée, elle avait sécrété beaucoup trop de salive, une fontaine ambulante, et en était venue à se fourrer des napkins dans la bouche, comme on se met des boulettes de kleenex dans le nez en temps de grosse sinusite. C'est pas qu'elle avait soif, c'est pas qu'elle avait faim. Sa bouche coulait, elle se vidait comme une bouillotte. Elle avait eu un break de déversement quand on l'avait obligée pour la énième fois à manger au moins trois bouchées de son assiette pas mangeable avant d'aller ranger son plateau. Tous les autres enfants amenaient leur lunch, ils avaient catché assez vite, merci, que c'était gerbable. La cuisinière échappait toujours la salière dans ses plats. Braise, elle, elle était pognée pour manger là, ses parents avaient pas assez de temps pour en perdre avec des sandwichs. Mais, aujourd'hui, elle ne s'était pas arrêtée après la troisième bouchée, elle en avait redemandé. Grâce au ciel, on avait sauvé un repas d'être froidement jeté dans les poubelles. Le seul hic, c'est que son écoulement avait persisté quand elle avait fini par tout digérer. En attendant qu'on vienne la chercher, faute d'avoir accès au talent de la cuisinière de l'école et tannée de jouer à la fontaine humaine, elle s'était laissée tenter par le gravier. Quand une roche ne goûtait plus assez salé, elle en ajoutait une autre plus fraîche dans sa bouche et faisait tremper l'ancienne dans l'excès de salive que la nouvelle arrivante avait produit. *Une Glosette, ouin, c'comme une Glosette. Salée. Pis dure.*

Le stationnement était vide, tout le monde, même les surveillants du service de garde, était parti. Ne restait que la réceptionniste, un peu trop gentille, un peu trop carpette, qui lui avait promis d'attendre avec elle l'arrivée de Maman. Elle l'avait prévenue de ne pas mettre ça dans sa bouche, les choses à terre devraient toujours

rester à terre, mais avait arrêté d'insister, la petite de huit ans en avait rien à battre de ce qu'on pensait de ses choix alimentaires.

Ce n'était pas dans les habitudes de Maman d'être la première arrivée. Elle arrivait souvent en retard, parce qu'elle se la coulait douce, parce qu'elle avait perdu sa montre, parce qu'elle était allée se faire coiffer, épiler, manucurer, pédicurer, que ça s'était éternisé, ou parce qu'elle avait décidé sans consulter personne que c'était au tour de Papa d'aller chercher Braise. Elle fermait alors son cellulaire pour qu'on la laisse prendre un verre avec ses amis en paix, qu'on la laisse passer la nuit chez eux en paix, qu'on la laisse revenir le lendemain matin en paix. Maman, comme les chats, finissait toujours par retrouver son chemin vers la maison. Mais, là, c'était foutrement long. « J'ai appelé ton papa, il devrait arriver d'une minute à l'autre, il doit y avoir un peu de trafic, tout le monde finit de travailler, en route pour les 5 à 7, ça fait des bouchons de fou dans le centre-ville, avec toutes les resto-bars... » *Peut-être que Papa va m'amener au restaurant...* Il arriva dans sa grosse voiture au logo fraîchement lustré et fit crisser les pneus dans la petite roche. En sortant, il ferma la portière un peu trop fort, et les dents de sa fille crissèrent à leur tour. Elle dut cracher sa bouchée, et découragé de voir qu'elle était si mal nourrie par l'école que lui et Maman payaient vraiment trop cher, il claqua sa langue contre ses dents, regarda en haussant les sourcils la bonne petite réceptionniste qui prenait Braise par l'épaule, comme si elle allait s'envoler, avec la poignée de cailloux qu'elle se farcissait depuis une bonne demi-heure.

Dans la voiture, Papa n'avait pas l'air très content. C'est qu'il avait répété à sa femme, le matin même, et trois fois plutôt qu'une, qu'il ne pouvait pas, mais vraiment pas, mais *absolument* pas aller chercher Braise ce soir au service de garde. Encore une fois, sa tête vide d'épouse n'avait rien retenu, le message était entré par une oreille, sorti par l'autre, en heurtant par-ci par-là les parois de son crâne sans trop faire de dommages. La pauvre réceptionniste l'avait appelé en plein milieu d'une piqûre très importante, qu'il administrait à un futur premier ministre à ce qu'il paraît. Il ne l'avait même pas laissé finir, avait lancé une couple de « tabarnak » qui avaient

résonné dans les oreilles de Braise, et avait raccroché. Papa n'avait jamais vraiment l'air content, mais on lui pardonnait son manque de bonhomie, surtout parce qu'il était plein de cash, mais aussi quand on rencontrait sa femme qui, grâce à son drôle de sens de l'humour, sauvait chacune des situations trop tendues dans laquelle son mari les plaçait. En même temps, il fallait comprendre, Papa travaillait fort. Il n'avait pas le temps pour le sens de l'humour et la politesse. Braise ne comprenait pas trop ce qu'il faisait, sinon qu'il endormait beaucoup de gens et que ça leur permettait de vivre dans la plus grande maison de PetiteVille. Il ne le faisait pas pour l'argent, combien de fois le répétait-il, il le faisait pour être le meilleur papa possible. Il devait être le meilleur, et même si tout le monde s'en foutait, tout le monde verrait bien un jour qu'il le faisait pour tout le monde, pas *juste* pour lui. En sortant du stationnement, il demanda à Braise si elle avait eu le temps de finir ses devoirs :

- Non.
- « Non ». J'ai mon voyage. T'as-tu vu l'heure, Braise? T'as-tu vu l'heure? T'aurais eu le temps d'entrer à l'université avec toute c'te temps-là. Moi, j'les f'rai pas avec toi, compte pas sur ça. Tu diras à ta mère que ... Que c'est elle, là, qui va les faire avec toi à soir.
- Maman est là?

Il n'avait pas répondu, avait choisi un poste de radio emmerdant, sûrement Radio-Canada, et s'était tu jusqu'à ce qu'ils se retrouvent dans leur garage double. Braise adorait être à la maison, surtout quand Maman les y attendait. Comme un pot-pourri, ça sentait *elle*, fort et partout, même dans le porte-parapluie.

« Maaaaaamaaaaaaan », chanta Braise en ouvrant la porte calfeutrée du garage. « Maaaaaamaaaaaan, chuuuuu lààààà. » Elle n'avait pas répondu. Ah... pas encore là. Tant pis alors, il faudrait commencer les devoirs seule, assise à la grande table de la salle à manger qu'on n'utilisait que pour les devoirs et les disputes. Braise n'avait pas vraiment de problèmes avec les devoirs, elle aurait pu tous les faire à l'étude, même qu'à un moment, elle s'ennuyait tellement qu'elle avait failli céder, mais il fallait toujours en garder le plus possible. C'était le meilleur moment de la

journée, les devoirs avec Maman. Elles riaient tellement devant la simplicité des tâches que Braise devait faire, qu'elles prenaient des heures à tout terminer. C'était le seul moment où Papa aussi était satisfait, il n'avait besoin de gérer personne, les filles s'occupaient de leurs affaires entre elles.

« Six divisé par deux... ». Braise attendit. « Trois. » Elle prit encore une pause. « Quatre divisé par deux... » Elle se concentra à demi. « Deux. » La table des divisions était presque finie. « Deux divisé par deux... ». Elle s'imaginait des bruits de pas. « Un. » Est-ce qu'elle entendait des rires gras? « Zéro divisé par deux... » Non. Ce soir, elle ne viendrait pas. « Zéro. » Elle avait fait ses devoirs seule toute la semaine, Maman n'avait pas été d'humeur, mais elle s'était quand même fait des attentes quant au jeudi, les devoirs les plus débiles, sa professeure les laissait toujours pour le jeudi. *Attends*. C'est vrai ! On était jeudi. Maman sortait souvent les jeudis. Ah, stupide Braise, petite tête vide de Braise qui avait oublié et qui commençait vraiment à s'inquiéter. Maman s'amusait, tout allait bien. Maman s'amusait dehors, tout était en ordre, les planètes tournaient, Maman était de sortie, Braise pouvait vaquer à son existence en paix. Elle entendit Papa descendre d'un pas lourd à la cuisine ouverte sur la grande salle à manger, et soupirer longtemps. Il ouvrit la porte du réfrigérateur, en sortit de la viande hachée, alla trouver des patates et du blé d'inde dans le garde-manger, et prépara un pâté chinois. Elle adorait celui de Maman, délicieux apprêté en gibelotte avec le ketchup, juste assez dégoulinant, un peu plus salé que la moyenne, avec des oignons ni trop cuits ni trop croquants. Papa, lui, poivrait le sien en fou furieux, elle n'arrivait pas à le terminer. Mais ce soir, vu que son précédent en-cas ne l'avait pas assez sustentée, elle engloutit sa portion d'une traite sans jamais atchoumer. Papa remarqua, le prit comme un compliment, et pour une fois, lui frotta l'épaule avec affection, interprétant l'appétit de Braise comme un signe de reconnaissance. Étonnée du geste, elle ne comprit pas qu'il aurait fallu en profiter, en redemanda sans faire attention à lui et se concentra sur son assiette. Après sa quatrième part, toujours insatisfaite, elle alla se coucher sous l'ordre de Papa qui, à bien y penser, était choqué de la voir manger autant.

Elle n'aimait pas se coucher tôt. Elle n'allait jamais au lit avant 22h. Maintenant, merci à Papa, les heures où elle ne dormait pas seraient comblées par une ribambelle d'idées dérangeantes et de souvenirs malaisés. Un jour, sans faire exprès, elle avait vu l'entrejambe de sa tante qui, semble-t-il, ne pensait pas obligatoire de porter une culotte en-dessous de sa chemise de nuit trop courte. *Arrête de penser.* Une autre fois, en passant à côté de la chambre de ses parents, elle avait entendu quelqu'un gémir, avait cru reconnaître Maman, avait mieux tendu l'oreille, et s'était rendu compte que c'était Papa. *Arrête de penser.* La semaine passée, elle avait vu un écureuil mort dans la piscine, avait voulu le sauver, mais en voyant son museau à moitié décomposé, elle l'avait jeté du bout de ses bras dans le sous-bois derrière chez elle. Elle s'en était voulu d'avoir fait ça, l'image de l'écureuil tout pourri lui grimant dessus la hantait maintenant dès qu'elle sentait sa jambe piquer. *Arrête de penser !* Le seul moyen d'arrêter les idées bizarres et inclassables de tourner, c'était de s'en remettre à Jésus. Elle le visualisait les bras grands ouverts, la toge dans le vent, avec des sandales spartiates lui montant jusqu'aux genoux et une couronne dorée, la regardant avec tendresse. Ça marchait presque à tous les coups. Allez savoir pourquoi, ça lui réussissait le catéchisme, depuis qu'on l'avait mise dans une école privée tenue par des religieuses.

Elle ouvrit les yeux sur Papa qui frappait dans ses mains à deux pouces de son visage. « Lève-toi, lève-toi, lève-toi. C'est moi qui va te porter à l'école à matin. Dépêche.

- Faut que je mange.
- Pas le temps. Désolé, mais fallait te réveiller tu-seule. J'te donnerai de l'argent pour que tu t'achètes quet'chose.
- Où ça...
- Je sais pas. Sois débrouillarde, un peu. J'avais oublié qui fallait que j'te réveille à matin. Moi, à ton âge, je me réveillais tu-seul.

- Désolée...

Elle se leva pour prendre ses vêtements dans ses tiroirs.

- J'trouve pas de tunique propre...
- Mets la même qu'hier, qu'est-ce tu veux j'te dise. Embraye! On m'attend déjà, dans salle d'op'.

Elle s'habilla sous le regard stressé et stressant de Papa. Elle essaya de profiter de ce moment rare, même si elle était pressée par le temps. Elle ne le voyait presque jamais le matin, et se dit que parler de son ventre vide et de sa bouche sèche gâcherait l'occasion.

La journée à l'école fut pénible. Braise n'était pas dans son assiette. En sortant de la maison, tout était normal, mais dès que Papa l'eut déposée en coup de vent, elle eut l'impression que son corps s'était transformé en parachute. Elle sentit comme une secousse la bousculer, et prise de court par la force de celle-ci, elle s'enfuit sans regarder derrière elle. Quand l'heure de la collation sonna, son corps se mit à la tirailler. Au début, c'était minime, comme si on la pinçait, juste pour la taquiner. Elle se retournait sans cesse, pour voir si un élève était responsable de cette coquine torture. Mais non. Et plus l'heure avançait, plus elle essayait de se contrôler et de penser à autre chose, plus elle se tordait sur sa chaise. Elle avait l'impression que des doigts tentaient de s'infiltrer entre ses radius et cubitus, que des ongles s'acharnaient sur sa cage thoracique, que des fesses pointues s'assoiaient à répétition sur son ventre, que des dizaines de mains s'activaient à agrandir l'espace entre ses organes en tirant et tirant dessus de plus en plus fort. Encore là, ça se contrôlait. C'était supportable. Le point de non-retour, ce fut un peu avant l'heure du dîner. On en avait eu marre de ses spasmes saccadés et on les avait démenagés, elle et son petit bureau, dans le corridor, juste à côté de la porte entrouverte, pour lui permettre quand même de suivre la leçon. Braise bougeait, bougeait, bougeait, ne pouvait pas s'arrêter. On ne s'occupait pas tellement de son cas, elle était reconnue pour jouer la malade imaginaire depuis la rentrée. Elle feignait très bien une gastro avec vomissements incontrôlables, un mal de dos avec déchirement des lombaires, un mal

de tête débilitant, une infestation de vers du derrière, ce que vous voudrez. Les religieuses ne mordaient plus, elles avaient vu clair dans sa convaincante comédie. Elles étaient chrétiennes, pas crétines, et avait fini par perdre foi en l'honnêteté de Braise.

Laissée à elle-même, elle aurait pu faire la folle dans les corridors, se cacher dans les toilettes, ouvrir les fenêtres, crier au meurtre juste pour le trip d'alarmer les passants dans la rue, mais son corps était bien parti pour lui faire la révolution. Le remue-ménage s'arrêta tout d'un coup par un petit pop!, le même son que produisaient les jointures de Papa quand il les faisait craquer compulsivement. Sans réfléchir, elle regarda ses mains. *Oh. My. God.* Braise appela la sœur institutrice qui vint en traînant les pieds. « Oh mon D... Ton doigt! Quelque chose t'a piquée? », s'interrogea-t-elle en portant sa main à sa bouche, légèrement dégoûtée. Le petit doigt de son élève était tellement enflé qu'il ressemblait à une grosse saucisse déjeuner. Elle emmena directement l'enfant à l'infirmerie, la bonne sœur se dit qu'elle faisait une réaction allergique, que de plus en plus d'enflure était à venir, et urgea l'infirmière de l'école d'appeler une ambulance.

Les ambulanciers examinèrent la petite dans la plus grande confusion, puisqu'aucune autre partie de son corps n'avait grossi depuis l'appel. Que le petit doigt. Et même, il était resté exactement pareil, et elle pouvait très bien le bouger. On la conduisit quand même à l'hôpital, par précaution. C'était tant mieux pour Braise, elle allait retrouver Papa. Elle ne l'avait jamais vu autant de fois dans une même journée.

Ils n'étaient pas restés très longtemps à l'hôpital. Papa avait été dispensé de ses fonctions pour prendre soin d'elle, même si son doigt était redevenu normal. On ne savait pas trop pourquoi, alors on qualifia cet événement de petit miracle médical. La bouche complètement asséchée, elle avait du mal à parler et claquait de la langue pour essayer de produire un peu de salive. Ses lèvres s'écaillaient, on lui avait bien fait boire de l'eau à l'hôpital, mais de l'eau, ça ne goûte rien, ça remplit un vide, mais ça ne satisfait rien. Elle essaya tant bien que mal de s'humecter la bouche sur le

chemin de la maison, exerçant son maxillaire en l'ouvrant et en le fermant, mais tout ce que ça lui valut fut un « Arrête! » sec de Papa.

Le désert en bouche, Braise crut que sa fin viendrait avant que Papa ait pu mettre la clé dans la serrure. Quand ils entrèrent enfin dans la maison, elle se précipita vers le frigo, attrapa n'importe quoi, juste pour paver la voie aux autres choix plus réfléchis qu'elle ferait après sa mise en bouche. Elle mastiquait si avidement qu'elle n'entendit pas Papa pousser un long « criss » dépité. Elle ne remarqua pas que la maison était vide, que les meubles avaient déserté leur famille. Ses yeux ne se détournèrent pas du frigidaire bien rempli qui trônait dans la cuisine, seul survivant du kidnapping. Elle s'arrêta seulement quand un rot digne d'un baryton monta du fond de son estomac, bloquant la circulation dans son œsophage. L'air se faisait mettre dehors, il fallait faire de la place aux nouveaux locataires qu'elle engouffrait. Papa lui demanda de s'excuser. Elle se retourna vers lui pour le faire, et écarquilla les yeux. Elle cria la bouche pleine :

- Y'a pu rien! On s'est faite voler!
- Ouin. On s'est faite voler Maman aussi. Les assurances rembourseront pas ça. Pis parle pas la bouche pleine. C'est dégueulasse, pis c'est pas poli.

Il reprit ses clés, avertit Braise qu'il reviendrait dans une heure environ. Le Canadian Tire restait ouvert tous les vendredis jusqu'à 21h. Elle quitta l'ancre du frigo seulement à son retour. Muni de deux matelas de camping, deux oreillers et deux sacs de couchage, il les installa dans la chambre des maîtres. Elle n'aurait pas eu peur de rester seule dans sa chambre, mais Papa avait insisté, elle n'allait pas s'en plaindre non plus. Côte à côte, à faire du camping d'intérieur, Braise dormit comme un bébé, sauf à un moment flou, où elle sentit quelque chose la toucher.

Le lendemain, elle ouvrit les yeux et les referma aussitôt. Prise de panique, elle implora l'aide de Jésus en chuchotant :

- J'capote. Chu dans la chambre d'un inconnu, c'est pas mes draps, c'est pas ma couverte, quelqu'un va me tuer, pis me violer. Un samedi matin! Oh boy, oh boy, oh boy. S'te-plaît, Jésus, aide-moi à me calmer. Aide-moi à avoir la force de passer à travers ça. Aide-moi à pas mourir. Pas aujourd'hui, lundi ça pourrait passer, mais pas aujourd'hui. Pis si ça arrive aujourd'hui quand même, aide-moi à pas avoir peur de mourir. J'ai pas peur de mourir. T'as raison. Au pire des pires, j'vais te rejoindre pis on jouera ensemble. Ok. C'pas si pire, chu prête à mourir.

- Braise!

Elle sursauta.

- Jésus?

Elle ne voulait pas parler trop fort, question de ne pas alarmer son agresseur.

- Brai-SE!

Ça venait d'en bas. Elle marcha sur la pointe des pieds jusqu'à la porte et l'entrouvrit un brin, regarda par la craque et remarqua la ressemblance des corridors avec ceux de chez elle.

- BRAISE! Làààà, j'vaaaaa pooooogneeer leeeees neeeeerfs, chantonna furieusement la voix.

Elle reconnut la voix de Papa, la seule personne qu'elle connaissait qui chantait en se fâchant. *Chu bin comme*. Elle descendit à la cuisine, confuse par les meubles qui s'étaient retrouvés par magie dans sa maison. Elle restait sur ses gardes, « Jésus, watch my back. » Elle avait entendu quelqu'un dire ça à la télé anglaise. « Jeez, you dumb? I said, watch my back. » Elle la regardait en cachette parce que les émissions étaient toujours plus trash, pleines de scènes de sexe, et ça sacrait tout le temps, plus qu'à la télé française. Et plus ça allait, mieux elle comprenait. Elle regardait de moins en moins la traduction des mots sur Google.

Papa se tenait devant le poêle, faisait voler les crêpes, se félicitait en les rattrapant. Vision d'horreur ou de bonheur, Braise n'était pas sûre. Elle remarqua au

milieu de la pièce une table ronde, qu'elle n'avait jamais vue de sa sainte vie, ornée d'un tas de nourriture pour bruncher.

- Bon matin, ma bibitte. Aimes-tu la nouvelle déco?
- J'ai pas dormi avec toi, hier?
- Tu dormais dur, je savais pas que tu dormais dur de même. T'as rien entendu J'me suis levé tôt, j'ai été racheter des meubles. Bizarrement, y'a personne le samedi matin chez Brault et Martineau. Y ont toute livré direct.

Papa était magicien.

- C'est toi qui m'as mis dans le lit? Je comprends rien.
- Tu dormais dur, c'tu veux j'te dise. Mais là ça fait 15 minutes que je t'appelle, je voulais que le déjeuner soit prêt. J'avais pas le temps de venir te shaker pour te réveiller. Assieds-toi.

Sidérée, elle s'assit devant le festin. Elle compta tout ce qui s'y trouvait, les croissants jumbo au beurre étaient majoritaires. Elle fut surprise de rester de marbre devant l'immense déjeuner. Même pas de gargouillage, même pas de salivage. C'était peut-être l'angoisse de la performance, et elle posa ses yeux sur Papa qui avait le fouet coincé sur repeat.

- Papa, tu sais quoi?
- Quoi?
- Devine.

Il lui répondit en soupirant :

- Là, là, arrête Braise. J't'occupé.
- Je t'aime.

Il pivota vivement, la pointa de son fouet qui coulait par terre en lui ordonnant de manger, et retourna à ses fourneaux. Braise décida d'une stratégie, prit une grande respiration et attaqua.

## 2.

L'été arrivé, Papa s'était mis à passer plus de temps à la maison. Il ne piquait plus autant de gens à l'hôpital et préférait réaménager le décor. Il fallait trouver une façon pour que les meubles s'agencent le mieux possible entre eux, pour qu'ils s'emboîtent et remplissent comme il fallait chaque coin délaissé par Maman. Braise ne savait pas qu'elle était née de parents surnaturels : l'une était devenue fantôme, l'autre ange du foyer. Il s'était mis à cuisiner à outrance et ne laissait jamais un espace vide dans le frigo ou dans le garde-manger, revenant chaque soir avec un sac d'épicerie plein à ras bord. À deux, ils n'arrivaient pas à tout manger. Braise était peut-être en pleine croissance, mais c'était humainement impossible de manger trois fois son poids en nourriture chaque jour, surtout que, depuis l'épisode du doigt enflé, son corps ne se manifestait plus. Il ne se tordait plus, ne craquait plus, ne s'inondait plus, ne s'asséchait plus, à croire qu'il était mort sans qu'on ne lui en passe un papier.

Au printemps, on avait fêté ses neuf ans, mais on s'était pas cassé le cul en quatre pour lui organiser un gros truc, surtout que Braise avait juste une amie. L'épisode des spasmes avait été la goutte qui avait fait déborder le vase. Fréquenter Braise au grand jour, c'était tout comme d'accueillir Satan dans sa vie, d'accepter de coucher avec lui toutes les pleines lunes, de porter ses triplets maléfiques et d'accoucher pour l'éternité dans les flammes de l'Enfer, même pas à l'hôpital. Et vu que Papa était devenu ultra possessif à l'endroit de son foyer, rares étaient ceux autorisés à mettre les pieds chez eux. Le jour de la mince célébration, il avait forcé Braise et Marie-Lise à manger comme des truies, clamant qu'il n'avait cuisiné que ce que Braise adorait, qu'elles devaient honorer ses efforts, que c'était ça ou il leur préparerait une tarte à la tape-s'a-yeule. Son estomac s'était endurci, c'était pas un gros challenge pour Braise. C'était pour Marie-Lise qu'elle s'en était le plus faite, mais elle avait tenu bon, faut dire qu'elle était destinée à avoir de la place, avec son

nom de grosse madame. Pas besoin d'inviter mille amis à manger quand on a une amie qui mange pour mille.

Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Leur famille amputée marchait quand même, même pas en boitant, elle et Papa formaient un couple parfait, comme les meubles de la maison, ils s'emboîtaient. Il avait prouvé à tout le monde que Maman n'était pas nécessaire, serinait souvent qu'il l'avait fait, qu'il n'avait pas besoin de cette « conne », qu'il n'avait jamais eu besoin de cette « conne ». Quand Braise le prenait en flagrant délit de parlage tout-seul, il faisait semblant de parler au téléphone, mais elle n'était pas née de la dernière pluie, ils vivaient quand même avec le même fantôme.

Elle avait mangé en un mois l'équivalent de quatre bœufs sur le barbecue, douze poulets sur le barbecue, seize porcs sur le barbecue et cent patates au four sur le barbecue. Elle redoutait les « veux-tu-un-autre-ambégueure » de Papa, « non » ayant été banni de son vocabulaire, « ok ouin » l'ayant remplacé, parce que si ça n'était pas ça, il trouverait autre chose à lui fourrer dans la bouche. Braise errait dans la piscine creusée en forme d'arachide, fallait la faire circuler toute cette graisse animale-là, mais trop alourdie, elle restait dans le pas-profond, pas trop son trip comme mission suicide de faire la nage du petit chien là-bas. Elle se posa sur les escaliers de la piscine, pour tremper en regardant Papa préparer leur quatrième « collation » de la journée.

Elle sentit d'un coup que ça poussait entre ses fesses, et sortit d'un trait de l'eau, avant que le dard qui lui poussait là ne décide de faire une saucette. Elle courut à l'intérieur de la maison, poussa la porte de la salle de bain avec tellement de force que le mur prit une volée et la poignée y fit un trou. Papa serait hystérique, mais tant pis, elle avait un motif, ça pressait, il devrait comprendre, il travaillait des fois aux urgences. En s'asseyant sur la lunette des toilettes, malgré l'envie et toute la volonté qu'elle mettait dans son forçage, rien ne sortit. Elle poussa en retenant son souffle, relâcha, reprit une grande respiration et repoussa. Mais rien. La panique prenait le dessus. Elle poussa une autre fois, à bout de souffle, sa tête commençait à tourner, et

le stress rétrécissait sa gorge, rétrécissait ses fesses. Elle était bouchée, elle pleura, pas besoin de forcer pour que ça sorte, ça. Otage de la salle de bain, elle serait réduite à l'explosion, ou c'était l'implosion dans ce cas... Elle regarda la porte, et sur l'énergie du désespoir, inspira profondément. En expirant, elle cria et poussa. *SHIT ENWAYE!* Elle sentit le bouchon bouger. Miracle! Elle repoussa en intervalles. *Enwaye, enwaye, enwaye, sort!* Faux espoir. Ça ne passerait pas. Sa crotte s'était sculptée en sphère, elle la sentait en elle aussi dure que du bois. « Maaaaaaarde! »

- Tu m'as parlé?

Papa était venu chercher un extra de T-Bone pour accompagner les saucisses et l'avait entendue crier. Il intervint :

- Y reste pu de papier? Papa à la rescousse!

Il revint en gambadant avec plusieurs rouleaux de papier hygiénique et cogna à la porte avec son menton.

- Ouvre-moi, j'veins pas pousser la porte au complet. J'veins juste te les passer dans craque.

Resserrant ses sphincters, les culottes par terre, elle s'étira le bras vers la porte pour la déverrouiller. En passant le papier, un rouleau à la fois, il lui fit savoir qu'il avait invité plus tôt des amis de l'hôpital à faire un tour. Il était temps pour lui de montrer son chef d'œuvre de design intérieur au monde.

- T'as-tu bientôt fini? Faut que j'y aille aussi.

- T'es mieux d'aller dans celle en haut.

- Bin là, je t'ai emmené ton papier. Qu'est-ce tu fais? T'es-tu en train de te noyer dans bolle? Ça fait une demi-heure que t'es là.

- J'ai mal au ventre.

- T'as vomi?

- Nonon.

- T'as la diarrhée?

- Nonon.

- T'es constipée?

*Jamais entendu ce mot-là.*

- C'est ça? T'as-tu bu de l'eau? C'est quand la dernière fois que t'as fait caca?
- Ché pas...
- Tu sais pas? Ça fait longtemps?
- J'm'en souviens pu.
- Longtemps comment, essaye donc là.
- Hum... Lundi... Peut-être... Ché pas.

Il retint son souffle quelques secondes. Pas une bonne nouvelle pour un samedi.

- As-tu mal juste quand t'es en train de pousser ou...
- J'peux pas me déplier. J'pas capable de me lever de la toilette.

Il ouvrit la porte d'un trait, fit sursauter Braise. Il lui ordonna de relever son pantalon, d'aller dans la salle de bain à l'étage et de s'installer dans la baignoire. Les fesses serrées et le corps plié, elle traîna les pieds jusqu'en haut. *J'la remplis-tu... J'me mets tu tout-nue... J'm'assis-tu...* Papa arriva avec des gants et commença ses instructions :

- Bon. M'a t'expliquer. On n'a pas trop le choix, j'aimerais ça avoir le choix, mais on n'en a pas, c'tu veux. J'ai pas le temps d'aller acheter des suppositoires, les invités vont bientôt arriver, pis j'ai pu la pompe à lavement. Ta mère est partie avec, fouille-moi pourquoi. Tu peux même pas te déplier? En tout cas, c'pas un suppositoire qui aurait changé quet'chose. Enlève tes culottes, pis là, mets tes fesses proches du robinet. C'est ça. J'vais faire couler de l'eau chaude, attention, dis-moi-le si c'est trop chaud. J'vais essayer d'aller chercher le bouchon pour le ramollir, pis peut-être le séparer en morceaux. T'es prête? J'compte jusqu'à trois, j'y va à go.

*Hein? Qu'est-ce qu'y va faire?*

- Un.

Braise ne touchait jamais son anus, même quand elle s'essuyait les fesses, elle s'arrangeait pour faire une méchante grosse boule avec le papier pour pas qu'un de ses doigts aient le malheur d'être contaminé par son cul.

- Deux.

*J'pas prête! Mets pas ton doigt là! D'un coup que ça t'aspire, d'un coup que j'aie des dents là, on sait pas, ça s'peut, d'un coup que ça crache de l'acide, que ça t'empoisonne! D'un coup que ça nous jette un sort!*

- GO!

Faut pas faire confiance aux docteurs, ça sait pas compter jusqu'à trois. Direct, il avait rentré son doigt, ou peut-être son bras au complet, on sait pas, avait coupé le souffle de Braise qui n'avait même pas eu le réflexe de crier. La bouche ouverte, elle regardait le mur. L'opération se passait en silence, le seul bruit qu'on entendait, c'était celui de l'eau qui tombait en cascade sur ses fesses et sur le bras de Papa. Elle sentit un ongle la gratter. *Haha. Ça chatouille.* C'était moins pire qu'elle pensait, finalement. Elle voulut regarder, demander des nouvelles, savoir ce qui se passait, il ne la tenait pas au jus, bonjour le manque de professionnalisme. « Est-ce que ça sort? », s'aventura-t-elle en regardant du coin de l'œil sans tourner la tête. « Chut. Chu concentré. Je l'ai presque. » Elle tourna sa tête un peu plus, avait un meilleur angle. *Wôw.* La bouche maintenant fermée, les yeux ouverts, le menton sur l'épaule, elle n'avait plus peur. Elle était entre de bonnes mains faut dire. Des fois, Papa grattait un peu fort, ça la déstabilisait, ses genoux glissaient dans le bain, mais elle se reprenait vite. *J'te dérange pas, Chef.* Sauf que là, elle commençait à avoir pas mal mal aux genoux, elle voulait savoir il en était où, si ça sortait, à la fin. « Papa? » Il ne répondit pas. « Papa? » *Voyons.* « Papa! » Ploc! *Hhhhaaaaaaaaaaaaaah.* Ploc! *Ooooooh myyyyy Gooooood.* Ploc! Ploc! *Ouhhhhhiiiiiii.* PLOC! Elle était tombée comme une roche, la face collée dans le fond du bain, le doigt toujours à l'intérieur d'elle. « Aouch. Braise, tu m'fais mal, là. » Un vrai piège à doigt chinois, il tira sur sa fesse droite pour le laisser sortir, quand on sonna. « Maudite marde, sont déjà là. »

Il venait juste de se délivrer de la succion, n'eut pas le temps de retirer ses gants et descendit en avalanche ouvrir aux invités.

- Eille, bonsoir, rentrez, rentrez, s'cusez, on avait une p'tite urgence.

Il leur tendit la main et offrit sa joue pour recevoir les bises.

- Hum. Docteur Bérubé... Vous avez quelque chose sur la main. Pis... sur la joue aussi.

Il s'essuya du poignet puis regarda ses doigts. Qu'est-ce qu'il avait fait là?

- Oh. Oui. Je. Je vidais le drain. Y'était coincé. Ça pue, mais... c'est propre, hein.

Polis, les invités acquiescèrent, l'étiquette voulait ça, on ne contredit pas quelqu'un dans sa maison, surtout quand l'hôte est reconnu pour pogner facilement les nerfs et lancer des stéthoscopes à la figure des gens. Les sourires coincés pénétrèrent la maison, pas très rassurés par leur début de soirée.

- Faites-vous-en pas, hein, j'ai déjà fait le souper avant d'aller jouer là-dedans, haha.

Ils échappèrent un rire forcé. Ça commençait mal pour la nouvelle image de Papa. Il enleva ses gants d'un coup sec. On parlerait de lui, lundi, on dirait qu'il était devenu fou sans sa femme, qu'il n'avait aucune notion d'hygiène, que c'était une honte, qu'après on le laissait jouer dans des corps, qu'il faudrait le surveiller, qu'il était hystérique, qu'il devrait perdre le droit de pratiquer, qu'il était dangereux pour lui-même, bon à interner. Lui vint l'envie de pleurer, il pensa à sa femme qui n'était pas là pour le sauver, le social, ça n'avait jamais été son fort.

Dans la toilette, Braise se sentait renaître, s'étirait dans le bain. Elle en sortit finalement, bien détendue, pleine de grâce. Dans le miroir de la vanité, elle se vit onduler hors de la baignoire, les fesses à l'air, et fut charmée par ses propres mouvements fluides. Elle alla soulager dans la cuvette ce qui lui restait dans le ventre. En se levant du siège, elle sentit un souffle la parcourir, *ça doit être ça, le souffle de la vie*, et ne porta pas attention à la température glaciale de celui-ci. La sensation de légèreté qu'elle éprouvait lui fit imaginer son corps en train de prendre

une grande respiration. *C'est ça, inspiiiiire, expiiiiire.* Sans se poser plus de questions, elle remit ses culottes et descendit rejoindre Papa. Quand elle arriva par derrière pour le serrer dans ses bras, tout son corps à lui se raidit. Il eut un spasme tellement puissant qu'il dut retenir sa bouche. Gardant sa respiration, il commença à desserrer doigt par doigt l'étreinte de Braise et la repoussa avec une lenteur effroyable. Confuse, elle regarda les invités témoins de la scène. Leur sourire déjà faible tomba. Un éléphant était entré dans la pièce. Braise laissa échapper un vent, et un invité s'exclama : « Brrrrff... Docteur, je pense que votre air climatisé est trop fort... Je viens de sentir un méchant courant d'air. » Il regarda l'invité. Toutes les fenêtres étaient ouvertes. Il faisait très chaud dehors, et on n'avait pas d'air climatisé. Maman l'avait aussi pris avec elle et on n'avait pas cru bon d'en acheter un autre. Il se tourna pour présenter sa fille, question de changer de sujet, mais au moment de poser sa main sur son épaule, à deux doigts de la toucher, lui vint l'envie de la frapper. Le bras figé dans les airs, il la regarda longtemps. « Hum. Je vous présente... » Les mots ne sortaient pas. Il les avait sur le bout de la langue, pourtant. « C'est ma... » Non, ça ne voulait vraiment pas sortir. Il se tourna vers les invités, ne tolérant plus de la voir. La donner en adoption, il se mit à penser à ça. Il voyait dans les yeux des autres ce dont lui et Braise avaient l'air, et ce n'était pas beau, ça ne sentait pas bon. Il aurait voulu qu'elle disparaisse, il ne voulait pas se tenir à côté d'elle, il ne voulait pas qu'on se mette à chercher les traits qu'ils avaient en commun, il ne voulait pas qu'on le retrouve sur elle, il ne voulait pas qu'on la retrouve sur lui. Plus rien savoir d'elle et de son corps, maintenant qu'il avait compris que sa Braise avait un cul, que sa Braise sentait la merde, que sa Braise était quelqu'un avec un cul qui chiait de la merde. Braise n'était pas une patiente. Braise n'était pas un enfant. Papa ne pouvait pas être le docteur de quelqu'un qui n'était pas une patiente. Papa ne pouvait pas être le père de quelqu'un qui n'était pas un enfant. Papa avait mis ses mains dans un monstre qui chiait. Comme ça, sans explications, sans étiquette. Il n'accepta pas l'idée que ce monstre était à lui, que ce monstre était venu de lui. Ça lui était arrivé à

lui, même si sa maison était parfaite et sa fine cuisine aussi. « Ça, c'est Braise, vous allez pas pouvoir rencontrer sa mère, est partie. »

Papa, sur le mode automatique de l'hôte parfait, dirigea la bande à l'extérieur pour qu'ils profitent de la piscine et du barbecue, sans même leur faire un tour du propriétaire, ce qui était au départ la raison de leur présence. Braise les regarda sortir, sans qu'on lui dise de les suivre. Elle le fit quand même, espérant qu'on l'intégrerait dans une conversation, même si elle n'était qu'une enfant de neuf ans qui n'y connaissait rien dans les histoires de piqûres hospitalières. Tous s'assirent autour de la table du set de patio, parlèrent poliment et chacun son tour, sans porter attention à l'enfant. Papa continua de cuisiner ses saucisses et ses T-Bone. Braise ne parla pas, ne savait pas trop si sa place était à la table, à l'intérieur de la maison ou n'importe où ailleurs. Dans le doute, elle alla s'asseoir au bord de la piscine, y trempa ses pieds, et contempla ces gens qu'elle ne connaissait pas.

La soirée se termina quelques heures plus tard, Papa rangea tout quand tous furent partis, et alla se coucher directement sans remarquer sa fille, restée tout ce temps au bord de la piscine. Il ferma toutes les lumières, même celles de la cour. Braise finit par rentrer et, restant dans le noir, monta les escaliers, se brossa les dents, et mit son pyjama.

Le lendemain, elle descendit pour prendre son habituel déjeuner excessif, mais ne trouva rien sur la table. Il faisait sombre dans la cuisine. Son père n'était pas devant le four, il chargeait le lave-vaisselle. Elle s'assit et demanda :

- Y'a rien pour déjeuner?
- De un, chu pas un homme à tout faire. De deux, tes béquilles sont pas à l'Oratoire. Tu peux te lever pis te faire des toasts.

Elle se leva d'un coup à cause d'un frisson, et alla ouvrir le garde-manger. Elle dut plisser les yeux, se dit qu'il faisait vraiment trop sombre pour voir ce qu'il y avait à manger, mais elle comprit. Elle ne voyait pas les aliments parce qu'il n'y avait

presque rien. Pas de biscuits, pas de pot de Nutella, pas de bonbons, même pas de pain blanc.

Elle s'écarta du garde-manger, s'en remit au réfrigérateur. La lumière déchira la cuisine assombrie. Aveuglée, elle referma la porte et s'y prit une deuxième fois. Papa avait retiré toute la viande rouge et tous les restants qu'il avait adoré lui préparer. Il n'avait laissé que le lait, les légumes, les fruits, de la viande blanche de poulet et du pain brun.

- Je fais le ménage aujourd'hui. J'ai jeté les affaires pourries. Je vais laver les étagères. Le fond du frigo a besoin d'un coup d'eau de javel. T'en profiteras pour te ramasser dans ta chambre. Tu te laisses trop traîner. On dort pas où on chie chez nous, ta mère t'a pas appris ça, hein.

*Ma mère?* Elle attrapa le lait, s'en servit un verre, entreprit de retourner dans sa chambre, mais Papa l'interrompit.

- Oh que non! Oh nononon. Hors de question. Tu montes pas avec ton verre. Tu le bois icitte, pis tu le ranges tu-suite après dans le lave-vaisselle.
- Mais tu m'as tout le temps laissée le faire.
- Chut. JE décide. C'est MA maison, JE décide. Et J'AI décidé que JE ne ramassais plus derrière toi. JE commence à avoir mon voyage. TU te ramasses. C'est toute.

Elle le regarda en fronçant les sourcils.

- Tu me regardes encore de même, je t'enlève ton verre.

La menace était sérieuse. Elle le vit dans ses yeux qui sortaient un peu de leurs orbites, et but son lait cul-sec. Papa devait être possédé. Il n'avait rien à voir avec celui d'hier.

Les jours passaient, il n'y avait rien à faire pour sauver l'âme de Papa. Il n'était pas violent ni vraiment méchant, ne convulsait pas, mais sa chaleur humaine avait disparu. Leur bonne entente était complètement tombée quand les feuilles mortes

s'étaient mises à obséder Papa. Dès qu'elles touchaient le sol, il sortait racler le terrain. La maison était dans le même état que la cour. Dès qu'une petite mousse de poussière s'aventurait au pied de Papa, il s'enrageait et passait l'aspirateur à en décapier le plancher de bois franc. Il avait arraché les tapis qui avaient eu le malheur de se trouver sur son chemin, clamait que ça ne servait qu'aux acariens contre lesquels il menait une guérilla. La maison décapée restait impeccable 24h sur 24. Braise n'osait même plus marcher en plein milieu des corridors. Longer les murs était plus intelligent, Papa pourrait la prendre pour une saleté à ramasser. La maison semblait se refermer sur elle, même si rien n'avait bougé, Papa n'avait pas encore été jusqu'à abattre les murs.

À la rentrée scolaire, on ne l'avait pas reconnue. On croyait qu'une nouvelle élève était arrivée. Les sœurs furent choquées et ne le cachèrent pas quand elles comprirent qu'il s'agissait de la Fatigante, surnom qu'elles lui donnaient entre elles et dont elles se repentaient. Braise ne comprenait pas. Oui, peut-être qu'elle avait grandi, grossi un peu, mais pas de quoi capoter. Elle avait toujours envie de fourrer quelque chose dans sa bouche, mais Papa avait déclaré la grève aux cochonneries, impossible qu'elle ait tant pris de poids que ça. Étrangement, personne ne se moquait d'elle. On la regardait en silence, et dès qu'elle rendait aux autres leur regard, on détournait les yeux, d'un coup qu'on se changerait aussi en Braise. La seule qui arrivait à lui parler comme si de rien n'était, c'était Marie-Lise. Elle n'avait rien dit sur sa métamorphose. Dans les yeux de Marie-Lise, elle était la même. Dans les yeux de Marie-Lise, elles étaient pareillement normales. Elle, elle avait toujours eu des grosses fesses, ça ne la dérangeait pas, on ne la faisait pas chier pour ça. Rien de bizarre là-dedans. Braise essaya de tout ignorer en se concentrant sur ses jeux d'enfants, arrivait presque à se faire à l'inconfort de ses seins grasseyés qui claquaient contre ses bourrelets débordant du haut de son kilt quand elle jouait à la corde à danser. Une sœur lui avait même dit que ce qui lui arrivait était normal, la puberté arrivait plus tôt chez les filles, fallait pas s'en faire, ça se perdait vite, le gras

de bébé. Braise pouvait se faire à l'idée d'être spéciale et de vivre son enfance comme une exploratrice, la première des siens à marcher en terrain pré-pubère.

Papa avait réussi à l'inscrire à l'autobus scolaire, grâce aux menaces, on ne sait pas lesquelles, parce que le service n'était offert qu'aux enfants qui habitaient à la campagne. Il lui avait donné comme raison : « Ça va te faire du bien de marcher un peu ». Pour marcher, Braise en marchait une shot. Elle avait tenté l'expérience du bus une fois. Elle était sortie au premier arrêt, ça n'était pas fait pour elle, hors de question qu'elle se tape tout le trajet avec le bord du banc qui la sciait en plein dans la craque de fesses. Un soir, après sa marche de santé imposée, elle remarqua deux voitures dans l'entrée de la maison : la grosse voiture de Papa et une voiture compacte bleu marine. Elle n'avait jamais vu cette auto-là de sa sainte vie, et comme personne ne venait jamais chez eux, elle courut, ou essaya de courir, en tenant bien ses fesses pour les empêcher de rebondir. Avant qu'elle pût toucher la poignée, on ouvrit la porte et Papa l'accueillit comme un majordome :

- Bonjour, Braise, ça a bien été l'école?
- Euh, oui...
- Rentre, rentre, j'ai quelqu'un à te présenter. Enlève ton manteau, range ton sac pis vient nous rejoindre dans la salle à manger.

*La salle à manger?* Braise avait deux options pour savoir ce qui allait se passer : Papa voulait soit se disputer avec elle et un inconnu, soit faire ses devoirs avec elle et un inconnu. Aucune des hypothèses ne se tenait, puis une troisième s'infiltra doucement dans la tête de la jeune fille. *Maman?*

Papa se tenait à côté d'une femme. L'attention de Braise se dirigea directement sur les obus de celle-ci. Elle avait des seins gonflés comme le derrière de Braise, mais à elle, ça lui allait. Papa dit quelque chose, et la femme tendit sa main vers Braise :

- Moi, c'est Ninon. Je suis une amie de ton père, dit-elle en détachant toutes les syllabes.

Braise regarda la main et, en l'attrapant, remarqua :

- Eille, t'as la même montre que ma mère.

Ninon regarda Papa. Il dit tout de suite :

- Ça m'étonnerait, ta mère en portait pas.

Braise se remit quand même en question. *C'est vrai que ça fait longtemps que j'l'ai pas vue...* Pour faire diversion, l'amie de Papa fouilla dans son sac qui se trouvait sur la table et en sortit une boîte à l'effigie de Barbie. Sa tactique fonctionna. Braise flaira les sucreries et arrêta net ses suspicions.

- C'est un collier de bonbons. Tu peux le faire toi-même. J'ai vu ça, j'ai pensé à toi.

La jeune fille n'avait pas vu Barbie depuis longtemps. On lui avait enlevé les siennes quand elle avait mis en scène le « viol collectif par les Barbies blanches de la Barbie noire ». Maman et Papa n'avaient pas compris que sa petite représentation était un moyen de protestation pour qu'ils lui achètent un Ken, et s'étaient débarrassés de toutes ses poupées. Les brunes, les noires, les blanches, les jaunes, les laides, les belles, les petites, les grandes, les grosses, les minces, n'en restait pas une, de peur de voir grandir chez leur fille un penchant pour la sociopathie et d'avoir ça sur la conscience. Pas de ça chez les Bérubé. C'était un cadeau parfait que Ninon lui tendait là, mais Braise hésita à le prendre. Elle insista :

- Tiens, on va le commencer ensemble.

Elle ne pouvait pas se retenir, c'était l'appel envoûtant des choses interdites. Ninon avait vu juste. Elles s'assirent une à côté de l'autre.

En commençant à assembler le collier de bonbons, Braise oublia complètement les deux adultes autour d'elle. Elle ne vit pas les regards complices que s'échangeaient Ninon et Papa. Elle ne pensait qu'au moment où elle pourrait arrêter de porter son collier par politesse pour enfin l'arracher de son cou et le bouffer.

Deux seins dansaient devant elle, s'approchaient de plus en plus. Elle tendait les mains, les empoignait, ne comprenait pas s'ils grossissaient, si ses mains rapetissaient pendant qu'elle les malaxait, pendant qu'elle y rentrait ses doigts à en faire des trous. La peau en pâte à modeler se laissait squeezer entre ses poings, la chair sortait de partout. Elle lâcha tout, et les seins reprirent leur forme comme si elle n'avait rien touché. Elle mit son visage entre les deux, respira profondément, et sentit un cœur battre fort et lentement, donnant le rythme à une chanson... *C'est quoi, c'te toune-là...* Elle frotta ses joues de gauche à droite, se laissait bercer par les notes qu'elle entendait en sourdine, et après une dernière expiration de contentement, releva le nez pour voir qui chantait. Elle se réveilla, avant de voir au-delà du menton. En regardant le plafond de sa chambre parsemé d'étoiles et de planètes phosphorescentes, elle pensa à Maman et répéta à mi-voix : « Jésus a existé, alors j'existe. Si les planètes existent, c'est que Jésus a existé, alors j'existe. Si les planètes existent, c'est que je suis en vie, et que Jésus a existé. » C'était la première fois depuis deux ans qu'elle s'en remettait à Jésus. Elle n'avait pas pensé à Maman depuis que Ninon avait emménagé avec elle et Papa. Son arrivée avait coïncidé avec la dépossession de son père du démon qui l'avait assailli un court moment. Que ce fut un acte de Dieu ou pas, Braise en était reconnaissante, et ses angoisses s'étaient calmées. Elle avait même légèrement dégonflé des fesses et du visage, puisque Ninon était bonne cuisinière, toute la famille mangeait équilibré. Elle avait apporté un juste milieu au foyer, en préparant parfois des repas copieux, mais en surveillant à la calorie près ce qu'elle servait au père et à la fille.

Ce matin, l'inquiétude était revenue. Rien ne lui rappelait Maman dans leur maison. Papa s'en était bien chargé avec sa décoration brune. *Maman...* C'était elle. C'était elle pourtant, la poitrine. Sûre de chez sûre que c'était elle. C'était sa poitrine, et la sensation apportée par le rêve la mit dans un tel état que, pendant qu'elle récitait

son leitmotiv à Jésus, ses mains et ses doigts se mirent à enfler. Pop! Pop! Pop! Les couvertures bougeaient toutes seules, son corps faisait de ses membres du popcorn. Elle commençait à avoir la chienne, « j'aurais pas dû penser à elle, j'ai mis les esprits en colère, chu possédée maintenant, ça y est, chu possédée. » Voyant une grosse boule se former à la hauteur de son ventre, elle crut tout de suite à un fantôme vengeur qui grimpait sur elle pour se creuser une place dans son torse, un passage vers le monde des mortels pour foutre la merde. *Laisse-toi pas faire, t'es pas une femmelette.* « J'vais te péter la yeule dans trois secondes si tu dégages pas d'end'ssous d'mes couvertes! » *Un...* C'était toujours là. *Deux...* « J't'avertis, t'aimerais pas ça te faire exorciser, c'pour toi que j'dis ça. » Rien ne bougeait. *Trois...* Elle n'était pas belle comme ceux qui mouraient en premier dans les films d'horreur, elle n'avait rien à craindre. Elle souleva la housse, la lança au bout de ses pieds et, les yeux fixés sur son corps nu, s'horrifia : « HA! Quessé ça?! ». Son ventre s'était métamorphosé en montagne. Comment avait-il pu devenir aussi énorme d'un coup? « C'est ça. Chu finie. J'ai l'bébé du diable. J't'enceinte du diable. Chu Marie possédée. » Elle enfonça son doigt dans sa peau, pour voir si c'était profond. « Ayoye don'! » Moins profond qu'elle pensait. Elle roula hors du lit pour voir comment ça bougeait. Se regardant dans le miroir au-dessus de sa commode, elle s'analysa, se plia à gauche, à droite, par en avant, par en arrière, elle mit le doigt devant, le doigt derrière. *Ça va. C'pas pire.* « C'pas parce que chu la mère du bébé du diable que chu pas une bonne personne. C'pas de ma faute, dans le fond. Hein, Jésus, c'pas de ma faute, c'est vraiment pas d'ma faute. »

Le battement de son cœur se ralentit, elle reprit son souffle et ouvrit ses tiroirs. Elle devait faire passer un test à ses vêtements avant de descendre rejoindre Papa et Ninon dans la cuisine. Les petites culottes et les pantalons le passèrent haut la main. Faut dire que Braise préférait s'habiller avec des vêtements mous et élastiques, pas trop le choix, avec un corps qui s'amusait à la piéger. En passant le chandail par-dessus sa tête, elle inspira le plus profondément possible. *Please, fait que tu m'fasses.* Elle le tira vers ses hanches d'une traite, entendit les fils protester, le

tissu craquer, mais victoire! Elle s'examina dans le miroir. « Ish. C'pas beau tu suite. » Mais ça ferait l'affaire, pour ce matin en tout cas.

En se dirigeant vers la porte de sa chambre, elle sentit quelque chose dans sa culotte. Ça la frottait, la chatouillait, la dérangeait dans son mouvement. Elle y mit la main, farfouilla et trouva un petit fil. Elle l'agrippa à deux doigts, tira délicatement dessus en grimaçant. Le responsable était un long cheveu blond. Braise, son père et Ninon étaient bruns, et plus bruns que ça, tu meurs. *Qu'est-ce ça fait là ?* La seule blonde qu'elle connaissait, c'était... « Braiiiiiiiiiiiise, le déjeuuuuuuner est prèèèèêt. »

Quand elle entra dans la cuisine, son ventre magnétisa le regard de Papa. Le sourire qu'il destinait à Ninon qui préparait un nombre savamment calculé de crêpes se renversa dramatiquement. En souriant par en bas, il s'exclama :

- Bin coudonc, si c'est pas Braise qui vient de descendre!

Ninon, de dos, répondit :

- Qui d'autre qu'elle aurait pu descendre, là, maudit que t'es sans dessein des fois, Renaud.

Il détourna le regard. C'était mal élevé de fixer longtemps les défauts des gens. Braise alla s'asseoir devant lui pour attendre sa portion de crêpes. Papa prit une gorgée de café en prenant soin de ne regarder que le contour d'elle, pas elle directement, et se retourna vers Ninon.

- As-tu besoin d'aide? J'me sens inutile, t'as toute fait, tu m'as rien laissé à faire.
- Non, c'est prêt, pis arrête de faire le têteux. Ça donne rien d'être têteux, moi, ça m'énarve le monde têteux.
- Chu pas têteux, je voulais te donner mon aide.
- Bin, tu me l'as déjà demandé, c'est juste parce que Braise est là, tu veux avoir l'air fin parce que y'a du monde pour voir que t'es capable d'être fin. Ça, ça s'appelle être têteux.

En se tournant pour faire le service de crêpes, elle figea en voyant l'allure de Braise. Ninon, qui était de la même école de pensée que Papa, reprit ses esprits avant que l'enfant ne remarque le dégoût qu'elle suscitait. La cuisinière entama d'un ton faux :

- T'en veux combien, ma belle Braise d'amour?
- Ché pas... Je peux en avoir plus aujourd'hui?
- Tu peux en avoir le nombre que tu veux, ok? J'en ferai une batch de plus si jamais il en manque. Fais-toi-z'en pas, ma peanut.

Ninon lui servit tout ce qu'elle avait préparé. Ni elle ni Papa ne mangèrent, Braise leur avait coupé l'appétit. Ils la regardèrent engloutir son assiette avec une fascination morbide, mais en le faisant quand même avec bon goût. C'était pas un phénomène de foire, après tout. Quand elle eut ravagé toute la nourriture qui se trouvait sur la table, Papa proposa en vitesse d'aller la conduire chez Marie-Lise, réalisa qu'elles ne s'étaient pas vues depuis un bon moment, que Braise devait avoir envie de changer de décor, et lui suggéra même de rester dormir chez elle, même si on était dimanche, et qu'il y avait de l'école demain. Braise ne trouva pas ça étrange du tout, s'en réjouit et alla ramasser ses choses. Cette journée s'annonçait mieux que prévu.

En quinze minutes top chrono, Braise s'était retrouvée dans la chambre de son unique amie, et Papa était retournée illico presto sur la route, étouffant un « Bye là » en claquant la porte de chez Marie-Lise. Son nom était un peu con, c'était l'avis de son amie, pas de Braise, et dès qu'elle aurait 18 ans, elle le changerait pour Caroline. Marie-Lise avait toujours voulu s'appeler Caroline. Les Caroline qu'elle connaissait étaient toutes belles, minces, avaient des cheveux lisses mais fournis, et une famille digne du catalogue Sears. Elle n'aimait pas trop qu'on évoque son nom, mais quand elle disait aux gens qu'elle s'appelait Caroline, personne ne la croyait, premièrement parce qu'elle n'avait pas le profil d'une Caroline et, deuxièmement, parce que tout le monde se connaissait à PetiteVille. Par respect pour elle, Braise l'appelait M-L, question de ne pas tourner le couteau dans la plaie, mais elle n'utilisait pas Caroline,

elle ne répondait jamais quand on l'appelait par son nom fantasmé. Braise et elle était des amies-miroirs. Le père de M-L s'était lui aussi changé en fantôme et hantait les coins de sa maison, c'était sûrement pour ça qu'elle n'avait jamais fui en voyant Braise enfler par hasard. Les phénomènes surnaturels, ça lui connaissait.

À son arrivée, M-L lui avait arraché son sac de couchage et son oreiller qui brille dans le noir en lui ordonnant de descendre au sous-sol où se trouvait sa chambre. Braise aimait bien quand M-L était autoritaire, ça lui donnait de drôles de traits qui la rendaient plus sympathique que d'habitude. Dans les escaliers, l'amie tonna derrière elle :

- Enwaye!! Descends! J'ai découvert de quoi, c'est trop wack, faut que j'te montre! Voyons, Braise, tu descends bin lentement! Tu gosses! Qu'est-ce t'as! Enwaaaaaaayeeeeee.

Le ventre, c'était sa faute à lui, elle ne pouvait pas voir où ses pieds atterrissaient. Il était vraiment trop gros pour une fille de sa grandeur. Elle tentait tant bien que mal de retenir son souffle, mais en faisant de l'exercice physique, c'est plutôt déconseillé d'arrêter de respirer. La jeune fille commençait à se sentir étourdie, et ne se rappelait pas que les murs de la cage d'escalier étaient aussi rapprochés. Elle appuya sa main d'un côté, M-L la poussant dans le derrière avec son pied, et entreprit de se laisser glisser le long d'un des murs pour ne pas déboiler. Son amie, en pom-pom girl de mauvaise foi, ricanait derrière elle : « T'as l'air d'une p'tite vieille, eh boy, t'as tellement l'air d'une p'tite vieille! Matante, enwaye, t'es capable, descends-les, les marches! Lâche pô! » En plus d'être autoritaire, M-L aimait bien se moquer de Braise. Qui pourrait lui en vouloir, Braise était absurde, et valait mieux en rire qu'en pleurer.

Le cœur battant, la jeune fille entra dans la chambre de son amie et s'assit sur son lit. En posant ses fesses sur le matelas, elle se fit rebondir un peu, pour se détendre et apprécier ne pas s'être fracassé la nuque. Elle trouvait toujours agréables les bruits de ressort que faisait le lit, on aurait presque dit qu'il riait avec elles lorsqu'elles se racontaient des histoires idiotes et se tordaient de plaisir sur lui.

- C'est quoi tu voulais me montrer?
- Trouve pas ça bizarre, fais juste c'que je dis, 'ké?
- 'ké.
- Enlève tes pantalons.
- 'ké...
- Tes culottes, aussi.
- Hein? Bin là, tu vas voir ma noune.
- C'est le but, niaiseuse. Au pire, si ça te dérange, va en dessous des couvertes tu-suite. Chu mieux de fermer les lumières, si tu veux pas que je voie.
- 'ké.
- Là, écarte tes jambes. Écarte-les vraiment beaucoup.

Le lit de M-L était froid, et Braise, même sous les couvertures, se sentait à découvert, elle avait l'impression que le matelas soupirait sur sa vulve. Elle se calma et son corps se détendit en attendant les prochaines instructions de son amie. D'un coup, une chatouille mouillée la fit couiner de rire.

- AYOYE, BRAISE! T'es bin conne! Pourquoi t'as fermé les jambes, tu m'as faite mal!

Braise souleva la couverture. Elle vit la tête de M-L entre ses cuisses, la bouche à quelques centimètres de ses parties intimes.

- Chu vraiment chatouilleuse.
- 'ké, bin là, tu m'as faite mal, faque fais-moi-le, debord. C'pas supposé chatouiller d'même.
- 'ké... Mais... J'fais quoi?
- Attends, change de place, j'vais te montrer.

En soulevant les couvertures, Braise vit furtivement M-L retirer son bas. Elle prit la tête de Braise et la poussa pour qu'elle se glisse à la bonne hauteur. On ne voyait pas grand-chose, elle ne sentait que les pieds froids de son amie toucher ses bras. La plus expérimentée des deux approcha son entrejambe du nez de l'autre et lui dit :

- Sors la langue pis goûte.

Le goût la surprit.

- Quoi? C'est dégueu?
- Non, pas vraiment.
- J'pense que c'est parce que j'ai pas de poils, c'pour ça. Refais-le encore, j'vais te dire si c'est correct.

Braise ressortit la langue et eut plus d'initiative. Elle prit une grande lichée de bas en haut, et une autre de haut en bas, et entendit son amie glousser.

- Tu vois, ça chatouille.
- 'ké, bin c'est peut-être normal, debord. Fais-le encore, mais fais-le moins fort.

Elle s'exécuta. Il n'y eut plus que le silence. Braise goûtait M-L et plus elle goûtait, plus la respiration de l'autre se coupait. À un moment, elle aurait juré qu'elle ne l'entendait plus du tout respirer. Elle s'arrêta pour vérifier qu'elle était toujours vivante, mais M-L prit la tête de son amie et la retint entre ses jambes. *Ok, ok, on s'calme.*

Ça faisait déjà un bon moment qu'elle était là, elle commençait à avoir mal dans le cou, mais vu qu'elle maîtrisait du premier coup une nouvelle activité, qu'elle avait un don que M-L l'autoritaire n'avait pas, elle continuait sans se plaindre. Plus elle léchait, plus elle sentait que l'air se réchauffait sous les couvertures. *Faudrait que j'demande à Papa de m'acheter une couverture refroidissante.* En goûtant toujours, elle sentit quelque chose remuer au même rythme que sa bouche. *Qui fait des massages en plus.* Elle souleva son bassin pour voir ce bijou de technologie à l'œuvre. Le matelas ne bougeait pas. Elle se recoucha, continua sa besogne, mais ça recommença aussitôt. Elle s'agenouilla d'un bond pour toucher le matelas. Rien. Elle s'allongea, relécha, et, *tu m'niaises*, ça grouillait encore. Elle mit une main là où ça bougeait, sans arrêter ce qu'elle faisait. Elle sentit son ventre remuer, travailler au rythme de sa langue, plus elle goûtait sa copine, plus il gargouillait et dégonflait. Elle

décolla sa bouche de M-L et s'agenouilla rapidement pour voir. La vitesse avec laquelle l'air était revenu remplir son ventre la fascina. *Magique...*

« C'est quoi ton problème? Pourquoi tu te lèves? » Braise tira les couvertures sur ses épaules et lui demanda si elle ne voulait pas réessayer un peu sur elle. Elle voulait tenter l'expérience inverse, voir si la goûter elle ferait maigrir M-L, mais celle-ci se braqua. Elle s'assit à la tête du lit, croisa ses jambes et ses bras, et répondit en fixant le mur :

- J'pu sûre qu'on aurait dû faire ça...
- Ah, tu veux pas qu'on recommence? Qu'on s'échange de place?
- Non, j'veux pas recommencer.
- 'ké, on peut arrêter pour aujourd'hui.
- Braise, j'veux pas qu'on recommence. Genre. Pu jamais.
- Pourquoi?
- Ché pas...
- C'tait drôle, moi j'trouve. Ça avait l'air de faire du bien.
- J'me sens dégueue.

Elles entendirent la mère de M-L descendre les escaliers. Sa fille sauta hors du lit et bouscula les quelques meubles qui se trouvaient dans sa chambre en essayant de remettre ses petites culottes. Rhabillée, elle bondit à côté de Braise, agrippa les couvertures et les remonta violemment jusqu'à sa taille. En chuchotant, elle ordonna à Braise de s'asseoir comme elle. La mère entra sans cogner, et chantonna, tendre : « J'ai faite des bons carrés au Rice Krispies, ça vous tente-tu les filles? » Braise se leva d'un trait, sans même se demander si « ça lui tentait-tu ». Elle n'avait pas vraiment faim avec toutes les crêpes mangées et tout le vagin léché, mais son corps avait décidé pour elle. Son amie la regarda, interloquée, puis se leva, un peu piteuse.

- Vous faisiez quoi, dans le litte? Aviez-vous frette? s'inquiéta la mère.
- Ouin, j'commence à être tannée d'être dans le sous-sol, se plaignit M-L. On dirait que le chauffage marche jamais.

- Bin là, ma poulette. Fallait garder ta vieille chambre debord. Y'est trop tard pour changer d'idée, Marie-Lise. C'était vraiment fatigant de toute descendre tes meubles en bas, je vais pas les remonter tu-seule. Je peux t'installer une p'tite chaufferette, cocotte, par contre, ou tins! T'inviteras la belle Braise à venir dormir icitte plusse! Une poupoune comme elle, ça dégage de la chaleur en mautadine.

Le ventre de Braise se durcit et devint lourd à cette réplique. Elle laissa échapper un « ayoye », mais personne ne l'entendit. La mère et la fille remontaient déjà vers la cuisine, la laissant se démerder toute seule avec les escaliers. *Tout ce qui descend remonte aussi, faut croire.*

Le reste du découchage improvisé s'était passé dans un silence de mort, et Braise était rentrée chez elle après un long lundi d'école passé en solitaire. M-L, devenue grise comme les draps de son lit, ne lui avait pas parlé de la journée. Elle avait eu l'air franchement nauséuse, ce qui n'avait pas non plus motivé Braise à aller à sa rencontre. Les microbes, ça s'attrape vite. Papa n'était revenu que très tard ce soir-là, et avait crié en rentrant qu'elle pouvait bien se faire réchauffer quelque chose au micro-ondes si elle avait faim, Ninon travaillait toute la nuit. Elle était collègue avec Papa, moins importante que lui, évidemment, mais plus travaillante. Elle avait déjà parlé une fois de ses tâches à Braise, qui n'avait pas retenu grand-chose, sauf que Ninon tenait les seringues des spécialistes entre les piqûres, qu'elle était une sorte d'assistante-piqueuse. Braise n'arrivait pas à se concentrer quand Ninon parlait, elle fixait toujours ses seins, qui, semble-t-il, n'arrêtaient pas de grossir

« T'es incontrôlable, j'en peux pu, tu me décourages. Tu sais ce qui va t'arriver? Tu vas avoir le diabète, c'est ça qui va t'arriver. Moi, je t'avertis, mais ça coûte cher avoir le diabète. Peut-être que tu l'as déjà, hein, le diabète. Tu bois tout le temps de l'eau, du jus, du lait. T'as toujours soif. Tu peux pas t'arrêter. Une petite fille de douze ans, ça devrait pas avoir le diabète. Ça devrait pas avoir à prendre des médicaments pour le diabète. Ça devrait pas avoir à se piquer le doigt pour connaître son taux de sucre. Pourquoi tu te contrôles pas? Pourquoi tu peux pas te contrôler? Tu veux avoir le diabète à douze ans? On va aller te faire passer des tests, tu vas voir. Chu presque sûr que t'as le diabète. Je le sais. Tu sais ce qui arrive aux gens comme toi? Y se font mal, pis leur corps récupère jamais. Y ont des ulcères qui creusent leur pied, leur jambe, pis y se font amputer. Y sont ridicules. Quand est-ce que tu vas arrêter de manger sans arrêt? T'as pas honte de pas pouvoir te contrôler?

- Je fais pas exprès, répondit Braise.

C'était la pure vérité.

- Tu fais pas exprès? Est bonne. Ninon avait fait 25 cupcakes red velvet. Pour moi. Pour MOI. J'ai pas pu en toucher un. Y restait même pas de miettes. T'as-tu liché le tupperware ou quoi?

- C'est pas moi...

- Ha! C'est qui, pour le fun?

- Je te jure, Papa. J'en ai mangé, ok, mais j'en avais laissé. Ché pas pourquoi y'en a pu.

Elle aurait eu un frère, elle aurait pu lui mettre la faute dessus. Elle aurait eu un allié, ou un souffre-douleur, sur qui compter, mais il n'y avait que la pauvre Braise, laissée à elle-même pour assurer ses arrières. Ses mensonges commençaient à ne plus se tenir debout. Il ne lui restait plus qu'une option pour se sortir de la crise : dans le doute, commencer à pleurer.

- Me niaises-tu? Pourquoi tu pleures?

Elle avait un don pour le faire sur commande. Elle n'avait qu'à penser à ce qui lui faisait peur, et ça venait. Papa l'avait un peu aidée. Même si elle semblait rester stoïque face aux menaces diabétiques, à l'intérieur, elle tremblait. Elle avait la chienne du diabète. Dès qu'elle y pensait, elle devait boire pour diluer tout le sucre que contenait son corps. Elle ne s'arrêtait que lorsqu'elle avait trop mal au ventre, ou envie de pipi, ou les deux.

Braise pleurait et hoquetait, ce qui l'empêchait de bien se faire comprendre. Elle gagnait du temps.

- Arrête. Tu fais pas pitié.

Cette fois-ci, elle ne s'en sortirait pas intacte. Papa l'attrapa agressivement par le bras, la tira de toutes ses forces dans un coin de la cuisine. La jeune fille avait pris énormément de poids au cours de la dernière année, elle pesait une tonne, en chair et en os, et n'avait plus une forme de petite fille. Elle avait l'air plutôt d'un tas de petites filles. Avec un peu de volonté, elle aurait pu se défendre, en venir aux poings, se battre contre Papa, remporter la bataille haut la main, mais allez savoir pourquoi, elle se laissait faire.

Essoufflé d'avoir traîné cette masse jusqu'au coin de la pièce où le carrelage était le plus décollé, il ordonna à Braise de s'agenouiller, le nez collé aux murs. Il précisa de se tenir droite, de ne pas s'asseoir sur ses mollets, de ne pas s'appuyer contre les murs et, programmant le minuteur de la cuisinière pour vingt minutes, lui dit qu'il viendrait vérifier à tous moments si elle honorait bien sa punition. Si ce n'était pas le cas, il ajouterait cinq minutes pour chaque erreur observée. Après cinq minutes, ses genoux et le bas de son dos tremblaient déjà, elle s'appuya pour laisser son corps reprendre du chien. Papa ne passerait qu'une fois, à la fin. Elle le savait et l'avait découvert à la dure. C'était avec les genoux en sang, après une séance interminable de soixante-quinze minutes, qu'elle s'était faite la promesse de ne plus jamais se laisser avoir aussi stupidement.

Elle devenait de plus en plus résistante, merci à la corne qui s'était formée au niveau de ses rotules, et les vingt minutes passèrent comme un charme. Ponctuel et grave, Papa vint la libérer de son coin de torture, mais l'avertit qu'il commençait à perdre patience. Elle ne pouvait pas continuer à agir comme ça, son corps ne suivrait pas. Braise l'écoutait, se disait qu'elle n'y pouvait rien. Ce n'était pas elle qui décidait de ce qu'elle mangeait, de la quantité qu'elle mangeait, et du moment où elle pouvait s'arrêter de manger. Elle hochait de la tête mollement, il lui glissa encore quelques menaces sur le cholestérol, espérant que l'information se graverait quelque part dans sa tête, et lui permit finalement de disposer.

Elle se précipita aussi vite que son poids le lui permettait au sous-sol. Elle en avait fait son antre depuis l'installation du cinéma-maison de Papa. Ninon avait d'abord été contre son acquisition, disait que ça accentuerait les cernes en dessous des yeux. Elle avait fini par céder, puisque c'était un cadeau de Noël de Papa à lui-même, et à la condition qu'on cache la bête et ses haut-parleurs dolby surround au sous-sol. On avait laissé à l'étage la petite télévision de Ninon, parce qu'elle vouait un culte aux émissions de décoration et ne voulait pas qu'on dérange ses habitudes télévisuelles. Elle n'était pas contre tous les écrans, surtout pas contre ceux qui diffusaient *Les Anges de la rénovation*.

Papa, toujours plus fou de sa compagne, avait regretté son achat après l'installation, parce que la présence de cette énorme télé avait creusé un gouffre entre eux deux. Elle ne s'approchait plus de lui, lui disait d'aller « frencher la TV ». Au prix qu'elle avait coûté, elle devait sûrement avoir une option du genre. Épuisé de vivre l'angoisse de la séparation à répétition, il s'était résolu à ne descendre au sous-sol que lorsque Ninon n'était pas à la maison. Dès qu'il entendait le bruit de la porte de garage qui s'ouvrait, il bondissait de l'immense et confortable divan en forme de L, et sprintait au rez-de-chaussée pour faire comme s'il avait attendu sa dulcinée tout ce temps sans rien faire.

Braise avait la pièce pour elle la plupart du temps. Elle en avait fait sa garçonnière, sa chambre était rendue trop bébé gaga pour une ado mature comme

elle. Quand elle s'y était imaginé des choses pas catholiques bien installée dans son lit, prête à mettre les mains à la pâte, ses draps ornements de boutons de rose finissaient par lui briser l'ambiance et ses fantasmes se changeaient inconsciemment en histoires fleur bleue. Il lui fallait un lieu vierge. Le sous-sol, avec son look plus ou moins fini et ses murs patchés de plâtre pas encore sablé, était l'endroit rêvé pour une fille en éveil masturbatoire. C'était la seule pièce que Papa n'avait pas eu le temps de designer, il avait abandonné le projet, trop occupé à suivre Ninon comme son ombre. L'imagination de Braise n'avait pas de limite ici-bas, le cinéma-maison lui offrait un portail vers d'autres mondes encore plus obscènes. Elle s'alimentait de ce qu'elle voyait la nuit, quand les programmes pour adultes commençaient, et brodait de son côté quand, exceptionnellement, elle n'avait pas le contrôle sur la télécommande.

Elle était la star de ses scénarios cochons. On finissait toujours par lui arracher ses vêtements d'un coup, l'embrasser des pieds au cul, la lécher du vagin aux aisselles. On voulait tout goûter d'elle, elle était trop désirée, on lui aurait arraché ses membres si elle ne s'en était pas servie pour se branler en même temps. Tout autour d'elle voulait une bouchée d'elle, les coussins et les appuie-bras du divan changés en femmes et en hommes en chaleur criaient son nom, la forçaient à mettre sa langue dans leur bouche, et les murs debout, bandés comme des chevaux, la tiraient vers eux pour qu'elle vienne se frotter à leur coin bien dur. Elle amenait parfois ses amants imaginaires jusqu'à la douche, pour continuer ce qu'ils avaient commencé en bas. L'humidité des murs rendait les baisers plus agréables, et l'adolescente ne se gênait pas pour mettre beaucoup de langue. Braise ne laissait jamais ses amants-fantasmes aller jusqu'au bout. Une fille de principe, ça ne perd certainement pas sa virginité avec une série d'inconnus assoiffés de sexe. Elle adorait agacer les meubles excités, leur montrer ses fesses, ses seins, les faire saliver pendant qu'elle se masturbait confortablement sur eux.

Elle s'était perfectionnée dans l'art de la masturbation, depuis l'épisode M-L, quand elle avait compris que de se toucher là calmait l'inconfort du ventre. Ça ne le faisait pas dégonfler, mais c'était déjà ça de gagné. La rupture entre les deux amies,

qu'on s'expliquait par leur séparation dans deux écoles secondaires différentes, avait quand même donné à Braise quelque chose de bon. Après avoir approfondi son éducation avec la porno soft sur le grand téléviseur, Braise avait poussé ses recherches plus loin et avait trouvé les bons mots à mettre sur chacune des choses qu'elle expérimentait pendant ses séances intimes. C'était tout récemment qu'elle avait appris que ce qu'elle et M-L avaient fait s'appelait le « cunnilingus ». Ces mots, Braise les trouvait intelligents, et elle était tombée amoureuse de leur sonorité quand elle les avait prononcés. « Pénétration vaginale », « stimulation clitoridienne » et « orgasme » la satisfaisaient profondément quand elle les faisait rouler sur sa langue. Elle prenait soin de toujours utiliser le mot exact pour signifier à ses partenaires imaginaires ce qu'ils devaient lui faire, et s'ils le faisaient mal, elle se chargeait de leur faire comprendre précisément.

- Tu le fais trop mal, Julie. Mes parois vaginales sont irritées. J'aime pas ça quand tu me doigtes, Marco. T'es pas bon là-dedans. Fais-moi un anulingus à place. C'est de t'ça que j'ai le goût. YASH, Thomas, arrête avec ton prépuce. J'vais pas te faire de fellation.

On ne lui répondait jamais, parce que tous étaient dociles, et ça convenait parfaitement à Braise pour l'instant.

Bien allongée sous une couverture en molleton imprimé du Tigre Géant (les couvertures chères et agencées à la décoration restaient à l'étage), l'adolescente s'adonnait à une énième séance de roulage de billes. Parce qu'on la surveillait là-haut, qu'on gardait un œil jaloux sur le précieux réfrigérateur, elle devait se masturber frénétiquement pour calmer l'ouragan qui commençait à prendre naissance dans son ventre. Elle entendit des pas dans l'escalier et s'arrêta sec. La main dans sa culotte, elle tendait l'oreille pour entendre qui descendait et si ça serait bien long.

Papa tenait Ninon par la main, lui chuchotait comme ça lui faisait plaisir qu'elle veuille regarder un film avec lui, quelle occasion spéciale, tous les deux, seuls au sous-sol. Il vit Braise, et sa tendresse s'évada.

- Va dans ta chambre.
- Mais pourquoi? J'ai rien fait!

Elle ne savait plus quoi y faire, à part dormir et être punie.

- Bin t'es toujours ici, tu peux nous laisser la place un peu, s'impatientait-il.

Ninon le coupa :

- Renaud, laisse-la. C'est quoi la différence, elle peut bin le regarder avec nous, ton maudit film.
- T'as pas envie qu'on soit juste toi pis moi, ma beauté fatale?

Ninon ne répondit pas et s'assit à l'autre extrémité du divan en L, aussi loin de Braise que possible, ce qui ne laissa à Papa aucun autre choix que de s'asseoir entre les deux. Il se colla le plus possible sur la femme de sa vie qui, elle, si elle avait pu, se serait laissée engloutir par le meuble.

- Qu'est-ce tu veux voir? dit-elle, le souffle court.
- Ce que tu veux, mi amor.
- Bin je sais-tu. Faut-tu toujours que je décide ou quoi? Choisis n'importe quoi, là. Demande à ta fille.
- Braise, elle a toute vu. 'est toujours ici, pis elle va toujours au cinéma. Elle fait rien, à part ça, regarder la télé, regarder des films. Elle a toute vu, tu vas voir, je vais proposer des trucs, elle va les avoir vus.

Braise s'interposa.

- On peut regarder un film d'horreur. Y me laissent pas rentrer tu-seule, dans la salle.

L'idée plut à Ninon. Sans trop y penser, ils choisirent un film gore étranger assez récent et interdit au moins de 16 ans. La scène d'introduction avait tout d'un film pornographique. Les pénis volaient de tous bords tous côtés, les vagins se faisaient fourrer à ne plus pouvoir en prendre, ça criait « Défonce-moi la chatte, sale porc! » et « Prends-la dans le cul, chienne de pute! » dans une langue indéterminable, mais on avait pris soin de mettre les sous-titres. Les yeux de Braise allaient de l'écran à Papa, de l'écran à Ninon, de Ninon à Papa, et de Papa à l'écran. Le visage des deux adultes

ne se tournaient pas pour la regarder. Surtout parce que, ça arrivait à tout coup, le père ronflait déjà. On ne disait rien, les images continuaient de tourner. Et là, après trente-cinq minutes de visionnage, les gens commencèrent finalement à se faire tuer. Pendant les tueries, Braise se recroquevillait, et ses mains cherchaient du réconfort dans les endroits les plus chauds de son corps. Tétanisée, une main sous l'aisselle, elle pesa sur son vagin de l'autre. Et c'était monté. Commencez et vous ne pourrez plus vous arrêter.

Elle sortit les mains de ses petites culottes dès que le générique embarqua. Personne n'avait remarqué. Papa sursauta et bâilla : « C'est déjà fini? » On ne lui répondit pas. Ninon se leva du canapé, il la suivit. On ne demanda pas à Braise si elle avait apprécié, mais ce moment familial resterait pour elle gravé dans les annales. En deux heures de film, personne n'avait remarqué qu'elle s'était fait jouir de peur 28 fois. Elle avait battu son ancien record.

Il devait faire 2000 degrés dehors, l'entre-cuisse pleine de cloques d'eau, elle marchait lentement sur le bord de la piscine. Elle portait le plus grand paréo de Ninon, par obligation, depuis que la vue de ses vergetures de ventre avait déclenché chez sa belle-mère de fait le trouble du si-jamais-on-pense-que-c'est-ma-fille. S'il n'en tenait qu'à Braise, elle se serait promenée avec un fil dentaire entre les fesses, mais Papa appuyait coûte que coûte les désirs de sa conjointe. Sa fille n'avait qu'à se rhabiller, elle n'allait pas gâcher leurs vacances. L'idée d'un voyage « familial » dans le sud avait sonné plus agréable en théorie qu'en pratique à chacun des membres de la « famille », mais l'espoir les faisait quand même vivre. Tout se pouvait dans un paysage paradisiaque, et Braise, s'efforçant de voir le bon côté des choses, pouvait toujours reluquer le corps des gens qui, eux, avaient le droit de se promener partout et n'importe quand à moitié tout nu.

Les pans du tissu n'arrêtaient pas de se coincer dans le frottement de ses cuisses, empirant à chaque pas la brûlure au deuxième degré qu'elle entretenait depuis le début de la semaine. Papa refusait de jeter un coup d'œil à sa blessure, il n'était pas là pour travailler, si elle avait un problème, il y avait des professionnels de la santé sur place. En dégageant pour la millième fois le paréo qui remontait jusque dans son vagin, elle perça sans faire exprès une cloque d'eau. « Criss de tabarnak. » Elle marcha le plus vite possible, les jambes écartées, jusqu'à Papa qui mettait de l'huile à bronzage dans le dos de Ninon.

- P'pa, t'as-tu des plasters?
- Dans la chambre.
- Peux-tu aller m'en chercher? Quand j'marche, ça fait vraiment trop mal.
- Sinon, va à l'infirmerie, c'est juste à côté de la réception, c'est moins loin que d'aller à chambre.
- Même là, c'est trop loin, ça me brûle vraiment.

- Bon, Braise, je relaxais là, j'viens juste de m'asseoir, va dans la mer, ça va te désinfecter, ça va guérir plus vite.

Il pouvait calmer sa joie, un peu ? Pas la peine de lui parler comme ça, pas de sa faute à elle s'ils dormaient les trois dans la même pièce et qu'il devait passer tout son temps avec sa fille. Parce que oui, même s'il avait les moyens de leur payer une grosse villa sur le bord de la plage, Papa avait décidé d'écouter Ninon et de prendre une chambre plus économique et vraiment plus petite, parce qu'on n'avait pas besoin d'avoir autant d'espace que ça. Son attitude, il pouvait se la garder. Pas son problème à elle s'il n'avait pas bien attaché ses couilles, et qu'il n'était pas arrivé à dire non à sa femelle quand elle s'était insurgée pour qu'on ne prenne pas la villa, parce que c'était vraiment trop cher, presque un vol consenti.

Elle prit vivement la clé de la chambre des mains de son paternel, parce qu'à la différence de l'infirmerie, là-bas, elle pourrait se débarrasser de son paréo, et s'aérer les craques de bourrelets. Elle entreprit de marcher les cuisses en feu jusqu'aux plasters. Elle faisait deux pas, puis s'arrêtait pour avaler deux ou trois larmes de douleur. En marchant à ce rythme-là, elle parviendrait à la chambre au coucher du soleil. Elle ne pouvait pas croire qu'elle perdrait toute une journée dans un tout-inclus à faire ça. Au lieu de profiter de la piscine à volonté (la plage, c'était impensable, aussi bien prendre une feuille de papier sablé et se frotter direct les jambes avec), au lieu de profiter de la bouffe à volonté, de profiter des daiquiris virgin à volonté, au lieu de regarder des garçons à moitié nus à volonté sous ses lunettes de soleil cheap achetées à la va-vite dans l'aéroport, elle était prise avec une lèpre qui ne s'attaquait qu'aux grosses cuisses, et devait faire comme si elle était complètement responsable du malheur qui l'assailait.

Devant la porte, juste au moment où elle glissait la clé dans la serrure, un petit courant d'air lui donna la chair de poule. Un frisson, qui était monté du bas de ses fesses jusqu'à sa nuque où ses cheveux de bébé s'étaient collés contre sa peau à cause de la sueur, provoqua un spasme qui fit entrer tout son corps dans une vibration épileptique. Elle entendit quelqu'un rire. Elle ne se retourna pas, mais

regarda du coin de son œil gauche et puis du coin de son œil droit pour voir si ce rire s'adressait à elle. Dans son radar se trouvait la silhouette d'un garçon s'avancant vers elle. Se tenant toujours dans le corridor, gossant après la clé de la chambre pour qu'elle daigne ouvrir la porte, elle essaya de se coller contre celle-ci pour laisser circuler l'adolescent sans qu'il ait trop à se frotter contre elle. Le corridor était petit, et Braise savait que les gens cherchaient le plus possible à éviter de se cogner contre elle quand ils voulaient qu'elle leur cède le passage. C'était plutôt difficile, compte tenu qu'elle prenait de la place pour trois et qu'ici, il n'y en avait que pour deux.

Quand il arriva derrière elle, elle sentit un frôlement différent du simple accroc involontaire. La moiteur d'une main s'était posée sur le bas de son dos, elle sursauta, ayant oublié l'effet que ça faisait d'être touchée, et regarda par-dessus son épaule, le menton suspicieusement accoté sur celle-ci. Le garçon se tenait derrière elle et la regardait comme s'il avait fait le ramadan et qu'il n'était qu'à une minute près d'entendre la prière qui l'autoriserait à s'abreuver. Il la prit tout de suite par les hanches et la retourna. Tout son ventre se frotta sur le corps du garçon, elle put sentir ses formes dures. Son gras abdominal flatta avec force le ventre rachitique, les bras maigres, mais pas trop, se placèrent autour de sa taille, et elle se laissa aller dans une étreinte un peu surnaturelle. On ne l'avait pas enlacée comme ça depuis un bon moment, les bras du garçon devaient être faits de caoutchouc pour pouvoir enrober tout Braise. Il chuchota : « Enlève tes culottes, faut que j'te fourre ». Aucunement surprise, elle s'exécuta, et, culottes aux chevilles, elle entreprit de se mettre à genoux. Coincée entre la rampe du couloir à aire ouverte et la porte de la chambre, elle fut reconnaissante que l'entrée donnât sur l'extérieur, autrement, elle aurait complètement manqué d'air. Arrivée à la bonne hauteur, elle tira sur les shorts de bain qui s'écrasèrent par terre en faisant flop! et reçut dans l'œil un coup de bite. La queue comme un ressort l'avait prise au dépourvu et s'était ramenée dans son visage sans qu'on puisse faire les présentations. Elle gloussa : « Ayoye, haha », et le garçon sourit, juvénile. Il prit sa queue et chatouilla Braise avec. Il la passa sur ses joues, sur l'arc de son nez, au-dessus de sa lèvre supérieure et puis en dessous de sa lèvre

inférieure. La jeune fille eut un sourire nonchalant et quand il eut fini de tracer le contour de sa mâchoire, il poussa son gland dans la bouche de Braise, qui accueillit très naturellement le pénis de cet inconnu. Il commença à baiser sa bouche de plus en plus fort et l'adolescente, pour ne rien perdre du beat, s'accrochait aux fesses nues et étonnamment douces du garçon. Plus elle s'agrippait, plus il y allait vite, fort et profond, ce qui faisait perdre le contrôle de Braise sur sa tête. Elle se la cognait sans arrêt sur la porte de sa chambre. Poc! Poc! Poc! Ça n'avait pas l'air de déranger le beau garçon bandé qui la prenait par les oreilles pour pouvoir y aller encore plus profond. N'en pouvant plus, il la pressa de se lever et de s'appuyer le ventre sur la rampe pour qu'il puisse la baiser comme il voulait. En s'accomplissant dans l'énervement, Braise se leva trop brusquement, et ses genoux firent un résonant crac! Elle tituba vers l'arrière, son dos frappa lourdement la porte, et sa tête se cogna contre la poignée dans un vibrant pang!

En reprenant conscience, elle vit la tête de Papa au-dessus de la sienne qui parlait par saccades. Il la maintenait par le cou, l'expression de son visage confuse entre énervement et inquiétude. « Quinze ans pis pas capable de prendre soin d'elle pendant deux minutes, faut que ça s'effouère à terre, que ça se fasse mal, faut que j'fasse toute, j't'écœuré, j'ai mon voyage, j'peux pas profiter de mes vacances, faut toujours que j'fasse l'ambulance », marmonnait-il entre ses dents serrées.

Apparemment, Braise avait fait un malaise, c'est ce que la litanie de Papa lui avait appris. La douleur de ses cuisses acculée à une température corporelle trop élevée lui avait fait faire une syncope. Elle avait mal en chien à la tête. Avant que son père ne lui crie dessus pour lui interdire de faire ça, elle leva son bras pour toucher l'endroit qui la faisait souffrir, et réalisa qu'elle était maintenant l'heureuse propriétaire d'une énorme bosse à l'arrière de la tête. Avec ce choc de réalité, elle reprit ses esprits et demanda : « Le gars, y'est où?

- L'infirmière va arriver là, m'étonnerait que ce soit un gars, mais je sais pas si elle va pouvoir faire grand-chose. Te donner peut-être le pendant dominicain

des Tylenol, mais sinon, va falloir juste mettre de la glace pis que t'arrêtes de t'exposer au soleil.

- Non, mais le gars qui était avec moi, y'est où? Tu nous as vus? T'es arrivé quand?
- J't'arrivé juste quand t'es tombée. Une chance que finalement j'devais aller à la chambre chercher plus d'huile pour Ninon. T'agissais comme une folle, à te parler tu-seule, à genoux devant la porte, les fesses à l'air. Pourquoi tu faisais ça? Une chance que personne était là, UNE chance.
- Je faisais pas ça... J'tais pas tu-seule...
- Tu divagues, Braise, le soleil t'a tapée trop fort s'a tête.

Couchée sur le sol, en regardant le plafond rosé de la chambre, elle eut envie de pleurer et de rire. Elle ne voulait pas croire qu'elle eut pu halluciner sa première expérience de cul, elle ne voulait pas croire ce que Papa disait. Mais en même temps, elle était impressionnée par la réalité de la scène hallucinée. Sa tête avait matérialisé un garçon venu pour la baiser, sa tête lui avait tout fait ressentir, jusqu'à la sensation du manque d'air et d'irritation dans la gorge. Elle toussa et fronça les sourcils. Sa gorge était irritée. Elle regarda Papa qui était toujours au-dessus d'elle en train de maintenir son cou en place, d'un coup qu'elle se serait fracturé la colonne vertébrale. Après tout, c'était son devoir en tant que citoyen de faire son possible pour préserver la vie d'une autre citoyenne que lui, qu'elle fût sa fille ou pas.

Elle le regarda longtemps, en s'attardant sur sa bouche. Elle se concentra sur la sensation de ses mains sur son cou. La force avec laquelle il la tenait... La voix qu'il avait... Le regard... Elle voyait Papa tous les jours, mais maintenant... Hors du quotidien, dans un environnement très peu susceptible de se reproduire dans leurs petites vies de banlieusards, Braise trouva Papa particulièrement de son goût. Elle regarda la forme de ses avant-bras, qui étaient juste un peu plus larges au niveau du coude, monta de son épaule vers le creux subtil qu'il y avait entre ses deux clavicules, et son pouls s'accéléra. Elle admirait les petites pousses de poil qui

commençaient à poindre sur sa mâchoire quand ses poils de jambes se hérissèrent. Papa était beau. Papa était vraiment beau. Comme Papa était beau...

L'infirmière arriva. Papa la lâcha comme s'il avait eu les mains qui lui brûlaient. Elle aida Braise à se lever, mais ce ne fut pas une tâche facile. Papa ne voulait pas la retoucher, il évita le fardeau en allant disposer les oreillers sur le lit pour qu'ils puissent soulever et la tête et les pieds de sa fille. La pauvre employée de l'hôtel et Braise, toutes deux rouges après l'effort, reprenaient leur souffle, l'une étendue dans toute sa largeur et l'autre légèrement appuyée contre le lit. Papa, stressé, fit des signes maladroits de la main à l'infirmière, puis sortit de la chambre en coup de vent.

Seule à seule, de femme à femme, la Dominicaine souffla « Qué guapo es, tu Papá... », en prenant la température de l'adolescente. L'espagnol, Braise ne le parlait pas, mais elle comprit ce que l'autre avait voulu dire. Le langage du désir, peu importe où on le parle, peu importe qui le parle, et peu importe la langue dans laquelle on le parle, c'est avec l'instinct qu'on le comprend. Immédiatement, le bras de Braise fut pris d'un choc électrique et, comme ça, elle frappa la Dominicaine au visage d'une mornifle un peu molle. L'infirmière se figea, et ses yeux traduisirent sa confusion. Peut-être que la jeune fille n'avait pas vraiment voulu la frapper, peut-être s'agissait-il d'un spasme à cause de l'insolation, tout se pouvait. Ici, on en voyait quand même de toutes les sortes. Elle continua ce qu'elle avait à faire, remplit ses fonctions avec tout le professionnalisme qui lui restait, puis laissa Braise seule dans la chambre pour qu'elle puisse se remettre et se reposer. Quand elle entendit la porte se refermer, Braise cria : « Tu me parles pas de mon père de même, bitch! »

« Wô! », s'écria Braise, redressée dans le lit comme la fiancée de Frankenstein, la moitié de la face cachée par un rideau de cheveux collants. Où était-elle? Pourquoi était-elle dans le lit? Pourquoi elle n'avait plus ses petites culottes? Qui lui avait fait ça, QUI lui avait fait ça?! Ah! Les palmiers dans la fenêtre qui se brandissaient au vent la rassurèrent. Punta Cana, c'est vrai. L'insolation, c'est vrai. La syncope, c'est

vrai. L'hallucination, c'est vrai. La beauté de Papa, c'est vrai... Il faisait jour, elle n'avait pas dû dormir si longtemps que ça. Elle s'en voulut quand même et sauta du lit.

Il y avait un miroir sur pied dans la chambre et Braise restait toujours devant pendant dix-quinze bonnes minutes. Dès qu'elle le croisait, elle essayait de réaliser qu'il y avait quelqu'un en-dessous de tout son corps. Il y avait quelqu'un sous la couche, il fallait seulement s'en rappeler de temps en temps, pour être sûre qu'on n'arrête pas de la chercher même des années après l'avalanche de gras qui était tombée sur elle. Pendant qu'elle s'examinait, elle remarqua quelque chose. C'était assez subtil, mais en faisant le contour de sa silhouette avec ses yeux, elle n'avait pas eu besoin cette fois de se balancer d'un pied sur l'autre pour avoir l'œil sur tous ses bourrelets. Elle rentrait dans le cadre du miroir. Elle le savait parce qu'elle se tenait toujours à la même distance de l'objet pour se contempler. Eh oui, elle confirma. Elle avait rapetissé. Elle recula d'un pas, pour voir, faire des tests de perspective, et elle porta sa main à sa bouche. Fuck, elle était minuscule pour une obèse! Une insolation, ça pouvait faire dégonfler? Ou c'était l'eau chlorée de la piscine, ça l'avait fait rapetisser au rinçage... Elle se déshabilla lentement, en gardant son corps à l'œil. Saloperie. Braise se trouvait à la limite sexy. Elle ne savait pas si ça venait de l'effeuillage qu'elle s'était fait à elle-même, ou du teint bronzé qu'elle avait réussi à entretenir sans jamais pogner de coup de soleil, mais elle se dit que son beauty sleep avait vraiment fait des miracles. Elle alla chercher le petit bikini qu'elle avait mis dans ses bagages juste parce qu'elle aimait bien le regarder, comme une œuvre d'art, sans jamais le toucher. Même si elle l'avait acheté dans un magasin pour grosses madames, elle ne croyait pas pouvoir le porter, de peur que son corps sauvage la trahisse d'un mouvement grasseux. Elle prit délicatement le petit bout de vêtement, le porta à son visage, frotta un des bonnets sur sa joue, le respira. Elle détacha tendrement les cordons de la culotte et ensuite ceux du haut, l'ajusta à ses hanches et son torse, puis accomplit l'inaccomplissable.

Le bikini se portait de lui-même. Il ne voulait pas être recouvert et il fit sortir Braise de la chambre avec juste une paire de gougounes à deux piastres comme accessoire. Cheveux au vent, séchant le reste de sueur qui les aurait fait coller sur son front, elle marcha de tout son poids quasi-plume vers la piscine de l'hôtel, en faisant rebondir, du plus sensuel qu'elle le pouvait, sa fesse gauche, puis sa fesse droite. Elle ne rencontra personne sur son chemin pour confirmer le sex-appeal qui lui était poussé pendant sa sieste, mais quand elle arriva au bord du côté profond de la piscine, tous les regards se retournèrent sur elle.

L'attention de Braise avait été attirée par quelqu'un de familier. Elle ne comprenait pas trop la personne qu'elle voyait, pourquoi elle avait l'impression de la connaître. Elle ne s'était encore fait aucun ami de vacances, s'était tiré dans le pied en restant dans la chambre comme une larve. C'étaient ses yeux? Non. C'étaient ses cheveux? Non. C'étaient ses vêtements? Non. Pendant qu'elle se questionnait sur lui les yeux dans le vide, il se leva et retira son chandail pour aller faire une saucette. Oh mon Dieu. Ses bras. Son ventre. C'est lui! C'était lui, le garçon de son hallucination. La vision lui était revenue en voyant la forme de sa bite découpée par l'étréouesse de son Speedo. Ça devait être un Européen, il n'y avait que les Européens ici, pour porter des maillots de bain aussi serrés. Elle lança de deux coups de pied ses gougounes et sauta les pieds en premier dans l'eau chlorée. En remontant à la surface, parce qu'en tant que balloune humaine, elle remontait très vite à la surface, elle balança ses cheveux mouillés vers l'arrière avec un coup de tête assuré et langoureux, enfin, c'est ce qu'elle avait essayé de faire, pour pouvoir dégager sa vue et imposer à l'objet de son fantasme sa présence sexuelle. Rien. Aucun être humain à grosse queue à l'horizon. La piscine avait été désertée, ne restait qu'elle à la surface, bouée humaine oubliée dans l'eau tiède.

Abattue par la trahison hallucinogène, elle se hissa hors de la piscine, la raie des fesses saillante à cause de la culotte du bikini alourdie par l'eau. Elle n'avait pas pris l'échelle, confiante qu'elle réussirait à soulever son corps par la force de ses bras en s'appuyant au bord. Elle eut toute la misère du monde à se sortir de là, mais au

moins, personne n'était là pour voir. Sur le bord de sentir l'abandon la submerger, elle se souvint qu'il devait être le moment pour la populace du tout-inclus de se nourrir. Elle n'avait pas pensé à emmener de quoi se sécher, elle resta un peu au soleil sur une chaise longue, pour une fois qu'aucune n'était prise. Pour leur bon plaisir, elle laissa les rayons la lécher deux petites minutes avant de faire bénéficier le restaurant de son nouveau corporel.

- AAAAAH BIN CRISS, FÉLICITATIONS. BIN, J'AI MON VOYAGE, SIBOLAK!

Braise sursauta.

- Mon doux, chanceuse!
- Est bin mardeuse, elle!

Elle tourna sa tête pour savoir d'où les cris provenaient.

- C'est trop cute! Sacrament, la bague est bin grosse.
- Va falloir qu'a fasse attention à son doigt, a pourrait se le faire voler, haha!

Ça venait du buffet.

- Moi, en tout cas, j'trouve ça cucul de faire ça icitte.
- It's kinda embarrassing...
- Still, it's nice, Karen.

Braise se leva de sa chaise longue, voulant être tenue au jus elle aussi, et se dirigea vers l'affolement.

- *Sorry*, Miss, you *have* to put on some cloze to enterr the bouffette, la bloqua un serveur dans un accent mal aiguisé.

Elle les vit alors, au milieu du rassemblement, ses deux parents par obligation, un peu rougis par les coups de soleil, la bière locale, le crépuscule tropical et la gêne. Papa et Ninon regardaient les gens avec un sourire de gros cons sur le visage, se tenaient par la main et disaient des mercis à qui voulait les entendre. Qu'est-ce qui s'était passé? Qu'est-ce qu'elle avait manqué? Hors du spotlight familial, elle avait assisté aux fiançailles de Papa et de sa belle-mère to be. Hors de la scène, hors du public, hors de la salle, elle n'était même pas un personnage secondaire dans leur

histoire. Combien de temps avait-elle dormi? Elle s'était absentée rien qu'un court moment, et on en avait profité pour l'écarter de leur bonheur? Elle était réduite à le vivre de l'extérieur, prisonnière du serveur et de son petit bikini.

Les câlisses, qu'elle se dit, les gros câlisses avaient fait ça dans son dos, ils avaient profité du peu de temps où elle s'était absentée pour se foutre ensemble dans un mariage. Ça ne se pouvait pas, ça ne pouvait pas lui arriver à elle, pas maintenant, quand elle pensait que le reste du voyage servirait à rapprocher Papa et sa fille. Ils avaient eu un petit moment à travers la faiblesse passagère de Braise dans la chambre d'hôtel, elle n'était pas folle. Ce voyage ne pouvait pas servir à intégrer une personne de plus dans leur atome familial déjà bancal, ça ne pouvait pas être ça, elle ne pouvait pas croire que Papa eut pu la trahir comme ça, l'obliger à vivre un cauchemar comme ça. Il gâchait tout, il ne jouait pas son rôle de père, il vivait comme un adolescent, il volait le temps de briller de Braise, c'était elle qui était dans la fleur de l'âge, c'était à elle de vivre un amour de vacances. Lui aurait dû s'occuper d'elle comme le bébé précieux qu'elle était, la gâter comme le trésor de jouvence qu'elle représentait.

« FUCK OFF! VOUS ÊTES DES MARDES! » cria-t-elle d'aussi loin qu'elle le pût. Mais ces mots ne portèrent pas très loin. Ces insultes n'atteignirent qu'une table où était assis un vieux monsieur tout ridé par son bronzage et choqué de voir que la quantité de haine dans cette jeune fille était proportionnelle à la quantité de gras qu'elle portait sur elle. Le serveur lui demanda de se pousser pour que d'autres vacanciers puissent entrer dans le restaurant. Elle les envoya chier, puis souhaita remballer ses paroles quand elle s'aperçut que le garçon rêvé plus tôt faisait partie de cette famille qui voulait aller souper. Elle ne pouvait pas le regarder directement dans les yeux, son attention s'était fixée sur sa queue instinctivement. Lui aussi ne regardait pas son visage, et elle aurait été choquée de voir l'expression qu'il avait. Il explorait son corps avec une curiosité dégoûtée, de quoi couper l'appétit, mais ne pouvait s'en empêcher. Braise était trop imposante. Il n'y avait qu'elle à voir aux alentours, même si on ne voulait pas, on n'avait pas le choix, elle était trop là.

Obnubilée par le sexe, les yeux de l'adolescente se mirent à le voir entrer en érection. Elle était en pleine rechute hallucinatoire et se mit à agir en conséquence de ce qu'elle pensait voir.

Elle sourit à la vue de l'érection. Au moins quelqu'un était content de la voir. Le garçon ne bougeait pas, elle se demandait bien pourquoi. Il pouvait la prendre, elle était prête, il n'y avait presque rien à faire, elle ne portait rien. Elle s'impatienta, ayant besoin de se reconforter, de se changer les idées, elle prit les choses en main, il avait sûrement besoin d'une petite poussée même si ces parents étaient là. Elle déboula sur lui, et il n'eut d'autre choix que d'amortir le poids de son corps à elle avec son torse à lui. Sous les yeux ébahis de tous, elle prit le pénis du garçon par-dessus ses shorts et commença à le frotter à toute vitesse. Il cria de surprise :

- ME TOUCHE PAS, GROSSE VACHE! ENLÈVE-TOI!

Il prenait les mains de Braise pour arrêter le mouvement, geste qu'elle prit comme un encouragement. La mère du garçon s'affola, agrippa Braise par l'épaule, mais ça ne fit aucune différence. Elle ordonna à l'endroit de son mari :

- Mais, fais quelque chose, Henri! Enlève-la!

Un troupeau de personnes encercla rapidement les deux adolescents, on essayait de dégager Braise du mieux qu'on pouvait, et dans la foulée quelqu'un la pinça et elle se réveilla. Elle vit les yeux du garçon, complètement traumatisé, et ne comprit pas sur le coup ce qui se passait. Il avait pourtant l'air d'aimer ce qu'elle lui faisait deux secondes avant. La mère la gifla et le fils la pointa du doigt au responsable du tout-inclus qui avait accouru.

- Renvoyez-la, l'espèce de... L'espèce de merde! Si elle pense que je la toucherais! Putain de débile, putain de monstre retardé. Jamais je la toucherais, même pas avec un bâton. Renvoyez-la d'où elle vient! Je veux plus la voir! Renvoyez-la!

Braise fixait le doigt du garçon et sentit la rage monter en elle. Il voulait, elle avait vu qu'il voulait et maintenant, il ne voulait plus? Le menteur, mais quel chien de menteur. Il était bandé, et maintenant il l'humiliait. C'était trop pour une journée,

trop de trahisons en une journée, elle ne pouvait pas supporter qu'il la pointe comme ça. Elle ouvrit la bouche, on la regardait, on la jugeait. Elle prit une grande respiration. On pensait qu'elle sortirait une explication de là, qu'elle s'excuserait au moins de son comportement déviant, mais au lieu de ça, elle croqua le doigt de l'adolescent. Dieu sait que sa mâchoire était musclée, et elle le croqua tellement fort que du sang jaillit dans sa bouche. Il hurla de douleur. Agressée par le son aigu qui sortit de sa victime, la jeune fille se retira, avala le sang, et s'enfuit en poussant tout le monde. Elle oublia la douleur qui s'était réveillée entre ses jambes et se laissa mener dans la nuit qui tombait où ses pieds voulaient bien aller.

Elle n'alla pas loin, s'affala sur la chaise longue où elle s'était trouvée plus tôt. Un tas de serviettes gisaient par terre, et comme elle ne se voyait pas retourner dans la chambre, elle s'arrangea un petit lit en en mettant quelques-unes en boule et en couvrant chacune des parties dénudées de son corps avec les plus sèches. Elle espérait qu'on vienne la chercher, elle avait encore foi en Papa, qu'au moins il viendrait la trouver pour lui chier dessus comme elle le méritait. Après tout, elle avait mangé un doigt sans le consentement de son propriétaire, sans oublier qu'elle avait frappé une infirmière au visage et qu'elle avait sauté plusieurs repas, dans plusieurs cultures, c'est l'affrontement ultime. Quelqu'un viendrait bien pour la punir. Quelqu'un viendrait bien pour la gérer. Quelqu'un se rendrait compte de ce qu'elle faisait. Quelqu'un quelque part finirait bien par voir qu'elle existait, qu'elle existait mal, mais qu'elle existait.

Dans sa grande assiette, elle avait quatre mini chocolatinas, cinq ou six œufs brouillés, deux tranches de pain brun beurrées (faut pas perdre ses bonnes habitudes) sur trois pancakes, trois saucisses déjeuner, six tranches de bacon, une poignée de petites patates rôties (on les comptera pas), une gaufre faite maison, et par-dessous le tout, une tranche de melon miel et un raisin. Dans sa petite assiette, elle avait des pots de beurre en extra, un petit bol de confiture pour le pain, un petit bol de caramel pour les pancakes, un petit bol de sirop de poteau pour la gaufre et deux croissants pour éponger les œufs, les saucisses et le bacon. Ah, shit, elle avait oublié de se prendre un verre de lait au chocolat et un verre de jus d'orange fraîchement pressée. Ça allait manquer. Bon, au pire, c'était juste son premier service. Mais, ça la faisait vraiment chier. Ce n'était pas pareil, s'il fallait se lever deux fois pour se servir pour le même service, l'expérience était gâchée, ça goûterait la défaite salée de dépit, ça ne goûterait pas le petit déjeuner, le repas le plus important de la journée.

Braise marchait doucement vers la table pour ne rien échapper, elle gardait ses yeux fixés sur le bord de l'assiette, question de voir où mettre les pieds et de faire attention pour qu'aucune miette ne s'échouât sur le sol. Il ne fallait perdre aucun morceau, c'était à recommencer sinon. Et ça mettait Braise vraiment en colère, rien que d'y penser, surtout que c'était le seul bonheur qui lui restait maintenant qu'elle devrait endurer Ninon et Papa qui se cajolaient sous ses yeux sans remarquer son malaise. C'est en arrivant à sa place qu'elle remarqua la famille du garçon de qui elle avait pris une bouchée qui se tenait en bataillon devant la table de sa famille à elle. Ils venaient d'arriver, parce que Ninon venait juste de délier sa main de celle de son père pour donner toute son attention à cette famille de pudiques finis.

Ça y était, ça allait péter. Braise s'en réjouissait presque, ça permettrait un changement de dynamique. Elle avait une chance de reprendre sa place d'électron central. C'était sa cellule familiale contre la leur, Braise était prête, elle avait assez de

munitions dans son assiette, si jamais ça en venait jusque-là. Elle serra les dents, prête à utiliser son arme buccale une autre fois s'il le fallait, et regarda sa proie dans les yeux. *Aie peur, gros fif. J'te bouffe si tu pisses pas maintenant dans tes culottes.*

- Votre fille..., commença la mère du garçon.
- C'est pas ma fille, la culpa Ninon.

La mère reluqua bien la femme à qui elle parlait, puis elle acquiesça. Braise et Ninon, vraiment, ça n'avait rien à voir.

- Votre fille, poursuivit-elle en s'adressant à Papa, votre fille a fait quelque chose à mon fils, en fait, plusieurs choses à mon fils, que je ne veux même pas répéter ici, et je crois que vous devriez mieux la surveiller. Si je la vois une autre fois près de nous, je vous avertis, si elle s'approche encore de nous, j'irai parler au gérant de l'hôtel et je vais m'assurer que vous ne pourrez plus revenir en République dominicaine jusqu'à sa majorité.

Papa se tourna vers Braise. *Enwaye, vas-y, défonce-la, dis-y, à la vieille salope, qu'elle aille se faire baiser par son mari pis son fils, tant qu'à faire. Ça va les dépogner, la gang de bâton dans l'cul.*

- Qu'est-ce t'as faite, encore..., soupira-t-il en se frottant les yeux.

*Encore? Moi? Qu'est-ce j'ai faite? C'est pas important c'que j'ai faite. Lui! Lui, t'as pas vu? T'as pas vu la tapette que c'est?*

- Oui, oui, on est vraiment désolés, peu importe c'qu'elle a pu faire, on s'excuse mille fois. On vous invite à notre mariage à la fin de la semaine, hein Ninon, comme cadeau d'excuse, c'est pas grand-chose, ça va être tout inclus aussi, mais on espère vraiment vous voir. Mille excuses, on sait comment ma fille est, on vous comprend.

*WHAT? « On vous comprend. » WHAT? « On vous invite à notre mariage à la fin de la semaine. » WHAT! Mais QU'EST-CE que tu dis là?!*

- Non, merci, ça ira. On s'en passera. Juste, tenez-la, votre fille. C'est tout ce que je demande.
- Oui, bien sûr, passez un bon reste de vacances, désolé encore.

Il attendit que la famille s'éloignât en regardant avec furie Ninon.

- Tabarnak! siffla-t-il en frappant sur la table.

Une chocolatine glissa hors de l'assiette de sa fille.

- Tu me tapes s'es nerfs, là, criss!

Il prit une profonde inspiration par les narines et souffla.

- T'es toujours là en train d'faire n'importe quoi, j'peux pas rester tranquille deux minutes avec ma blonde, sacrament, t'es toujours là, à coller, à t'effouèrer à côté de nous comme une larve, tu peux pas être comme les autres filles de ton âge, te faire des amis, te faire bronzer avec eux, essayer de voler de l'alcool avec eux, je sais pas, juste être normale, pas toujours être collée à mon cul, t'es assez grande pour pas avoir besoin de toujours être après moi, cibole, j'ai mon voyage de toi, Braise, j'ai mon voyage. Ninon aussi, elle en peut pu, elle fait des efforts avec toi, pis je la remercie pour ça, parce que sans elle, je pèterais une coche, pis t'en reviendrais pas, ma fille, t'en reviendrais pas. Chu pu capable de te voir engraisser, tu fais pas attention, t'es assez vieille pour prendre soin de toi, tu le sais qu'y faut pas trop manger, pis tu manges autant, plus qu'avant, tu comprends pas qu'on sait pu quoi faire, on va abandonner, je m'occuperai pu de toi, tu fais pas d'effort, on peut pas les faire pour toi.

Ninon s'interposa.

- Moi, chu tannée de devoir faire autant d'épicerie. C'est pas normal devoir faire trois épiceries par semaine. J'ai jamais vu ça, pis j'en vois même pas la moitié de ces épiceries-là. Sérieusement, Renaud, ta fille devrait faire ses propres épiceries, elle verrait ce qu'elle nous fait vivre.
- Tu sais quoi, Braise, j'trouve que ce qu'elle dit, ça a bin de l'allure.
- S'cuse-moi, je sais que c'est ta fille, mais j'peux pas financer son obésité pis son manque de contrôle.
- Pis je comprends totalement.

Il regarda sa fiancée. Il apprécia brièvement comme ils étaient en train de connecter à travers l'éducation alimentaire de Braise, puis se retourna vers elle qui était encore debout, bouillant et dégouttant de sueur sur le front et sous les aisselles. Il entama, de son dernier effort parental :

- Là, pour le reste des vacances, tu vas faire comme j'te dis, pis tu te feras pas remarquer plus que ça.
- Mais j'me faisais pas remarquer! Si on me regarde, c'pas ma faute!
- Chut! Tu vois pas comme les gens te regardent, ça tu le vois pas. Je sais pas comment tu le vois pas, ça me sidère. J'pouvais m'en remettre qu'on te regarde comme ça parce que t'es tellement rendue grosse, que y'a juste toi à regarder tout le temps, mais là, tu cherches le trouble, tu fais exprès. Je sais pas c'qui t'a manqué quand t'étais p'tite, Braise, je sais pas si c'est parce que ta mère t'a laissé tomber, mais moi, j'ai rien fait pour mériter ça. Faque là, pour le reste du voyage, tu vas prendre ton trou, pis tu vas nous laisser avoir les vacances qu'on voulait.
- Pis moi, les vacances que j'voulais, tout le monde s'en fout?
- Toi? C'est-tu toi qui les paies, ces vacances-là?
- ...
- C'est ça. Tu sauras que y'a bin des enfants qui ont pas cette chance-là, y'en a bin qui ont même pas le tiers de ce que toi tu mets dans tes assiettes.

Braise regarda la chocolatine échouée sur la table.

- Tu me regardes quand j'te parle. J'parle pas dans le vide. Si j'avais pu, je t'aurais même pas amenée, mais j'ai trouvé personne pour venir te surveiller à 'maison, tout le monde est parti, tout le monde veut profiter de leur semaine de relâche, eux aussi. Là, on va se marier le dernier soir, j'avais prévu le voyage comme ça, pis j'veux pas avoir de mauvaises surprises. Ninon t'avait acheté une belle robe au Tigre Géant pour ta fête, j'y avais demandé de la mettre dans ses valises, tu vas la mettre, j'espère qu'elle va te faire, on sait pu

avec toi. Tu vas la porter, peu importe, y'en a pas d'autres, t'assisteras pas à la cérémonie avec le linge que t'as amené.

Il se rassit comme il fallait sur sa chaise, fit face à sa douce, et reprit ses dernières paroles sur un ton qui n'avait rien à voir avec la température extérieure.

- Maintenant, j'aimerais ça apprécier mon déjeuner avec ma future épouse en paix. Si tu veux, assis-toi avec nous, mais fais pu rien, dis pu rien, dérange-nous pu.

Elle agrippa ses assiettes avec fermeté sans un regard pour les tourtereaux et alla s'asseoir à une autre table, le cœur plein d'eau. Une larme monta jusqu'à ses yeux, quand elle eut une pensée pour la pauvre petite chocolatine restée en table ennemie.

Papa ne savait pas ce qu'il disait. La colère le faisait parler, elle le savait. Papa n'avait pas mis au monde une conne, il n'était pas con lui non plus, l'intelligence, c'était de famille. Elle savait très bien que les mots qui se trouvaient dans sa bouche n'étaient pas les siens. Papa n'aurait jamais pu lui parler comme ça. Il voulait plaire à Ninon, c'était le but qu'il s'était fixé dans la vie depuis la première piqûre qu'ils avaient menée à bien ensemble. Elle mangeait sans goûter, en pensant à ce qu'elle pourrait faire, elle, pour plaire aux autres. Pour lui plaire à lui, surtout. Elle mangeait pour se donner du gaz pour réfléchir, chaque bouchée, elle le sentait, l'amenait sur la bonne voie. Elle commença à avoir un peu mal au ventre, et quand elle rota pour faire un peu d'espace, elle eut un flash. Elle ne devait rien faire. Rien. Elle devait faire ce qu'il avait dit, ne plus rien faire, pour qu'on oublie un peu qu'elle existe. C'était tellement simple que c'en était compliqué. C'était tout ce qu'on voulait d'elle, c'était tout ce qui lui manquait pour qu'on soit fier d'elle. Elle prit sa main et l'empêcha de mettre plus de choses dans sa bouche. *C'est bon, j'arrête.* Elle eut toute la difficulté du monde à se lever et à se retourner sans un regard pour son dernier repas. Elle le fit en pensant à Maman, allez savoir pourquoi. Ça lui donna du courage, tout moyen était bon pour se donner la force d'aller contre sa nature. Elle marcha hors du buffet d'un pas assuré, se laissa conduire loin par sa tête, malgré le frottis de ses cuisses toujours à vif.

Elle mit les pieds en premier, puis remonta la robe jusqu'à ses hanches. Haha! Quelle surprise! Braise ne rentrait pas dedans. Ninon avait fait exprès. À quel point pouvait-elle être conne, à quel point pouvait-on ne rien voir pour lui acheter une robe taille L quand son corps n'était plus taille L depuis longtemps. Oui, d'accord, elle avait arrêté de manger depuis un jour, mais ce n'était pas en un jour qu'elle parviendrait au corps invisible qu'on lui demandait d'avoir. Elle parvenait à rentrer tout son corps dans le bout de tissu, mais le bout de tissu ne parvenait pas à recouvrir tout son corps. *Criss de traîtresse*. Cette robe, qui devait bien la couvrir pour épargner un brin d'humiliation aux futurs mariés, ne lui couvrait bien que le devant. Le cou était caché, les seins étaient cachés, le ventre était caché, les bras étaient cachés, les cuisses étaient cachées, même les mollets étaient cachés, mais son dos était dénudé. Ce n'était pas du tout dans le style du vêtement d'offrir un décolleté de dos plongeant. C'était cool, tant qu'à elle, ça lui faisait un look inattendu, mais c'était son opinion, ça ne comptait pas, ça ne comptait plus. Le problème, c'était que si elle bougeait, ça lui glissait des épaules et hop! topless. Et si elle se tournait, on allait voir le delta de ses fesses. Et si elle se penchait, la robe craquait. Bon. Elle ne bougerait pas, hein! Qu'est-ce qu'il y avait d'autre à faire? C'était mieux d'y aller comme ça que de ne pas y aller du tout, elle avait manqué la demande en mariage, zappé le projet de mariage au grand complet, elle ne manquerait pas la célébration en plus. Personne ne l'empêcherait d'être une bonne fille, même pas le manque de jugement de sa future belle-mère.

Les deux vieux étaient déjà sur les lieux de la cérémonie, Braise devait y être pour 18h pour ne pas attirer l'attention sur elle, elle devait arriver sur la pointe des pieds et s'asseoir dans la dernière rangée. Supposément qu'on lui avait laissé un siège vide avec son nom dessus. Elle marchait lentement en direction de la salle de réception de l'hôtel, qui était à aire ouverte. Pour l'occasion, on avait mis des lanternes le long des sentiers du resort, pour faire romantique, pour mieux faire passer le « jusqu'à ce que la mort vous sépare », pour donner envie de faire pareil

chez soi, sûrement. C'était cute, un bel effort, on ne pouvait pas le nier, et Braise eut un brin d'espoir. Les gens dans les mariages étaient souvent plus enclins au romantisme, et vu que la scène amoureuse parfaite était déjà montée, peut-être que pour elle aussi, il y aurait une romance, juste une petite, rien de grandiose, pour la récompenser d'avoir fait tous ces efforts. Il n'y avait pas un chat sur son chemin, tout le monde était déjà assis en train d'attendre l'entrée de la mariée, parce que Papa avait invité tout le monde, fallait le comprendre, il était fier de se marier à une beauté comme Ninon. Elle lui avait permis de ne pas se serrer la ceinture cette fois-ci, il avait pu flamber son argent sur elle et sur son amour pour elle, parce qu'un trésor comme elle, ça le méritait.

Braise arriva finalement devant les portes de la salle. Elles étaient fermées. Elle leva son bras doucement pour les ouvrir et entendit un craquement. *Fuck*. Elle arrêta net de bouger, mais un autre craquement suivit. *Fuck, fuck, fuck, fuck*. Elle mit sa main sur la poignée avant que la robe ne se rompe, dans l'espoir d'aller s'asseoir avant de se retrouver nue comme un ver. Elle sursauta en voyant sa main. *Oh, non. Non, non, non, non, non!* Elle était toute gonflée, le vêtement retenait à peine le reste de son corps de prendre de l'expansion, et ses mains étaient déjà au stade balloune-sur-le-bord-d'éclater. Ce n'était plus qu'une question de temps. Dans un élan précipité, elle ouvrit une des portes, qui était beaucoup plus massive qu'elle n'en laissait paraître, et Braise se précipita à l'intérieur, après avoir repéré sa chaise le long d'un mur. Un courant d'air qu'on aurait pu baptiser Katrina Junior releva toutes les jupes et décoiffa tous les toupets présents. Tous se retournèrent pour voir la source du désagrément. Et crac! *Oh non...* L'ensemble de la foule avait retenu son souffle, certains commencèrent à pouffer et d'autres rirent carrément. Braise chercha parmi ces sons les yeux de Papa, mais dos au public, il écoutait attentivement le célébrant dominicain qui était aussi le chef cuisinier de l'hôtel et le seul employé qui parlait français. Dieu soit loué, ni lui ni Ninon n'avait eu l'air de remarquer ce qui s'était passé, ils étaient restés dans leur bulle de vœux de fidélité. Elle s'assit en croisant les doigts pour que son corps ne la trahisse pas pour le peu de temps qui

restait au mariage. Il se retint. *God bless*. Au « vous pouvez maintenant embrasser la mariée », on ouvrit les portes, et elle sortit en furie pour retourner à la chambre mettre des vêtements qui lui feraient, qui ne seraient pas convenus, mais qui seraient convenables.

Prise deux : maintenant changée, gonflée, mais décente, il n'y aurait rien d'autre pour saboter son projet d'être l'enfant présentable qu'il fallait qu'elle soit. Braise avait manqué le premier service, ce qui l'arrangeait, ça lui faisait moins de tentations. Elle y tenait, à son vœu d'abstinence. Elle resta debout pour le deuxième service. Si elle n'était pas assise à la table, en plein milieu de l'action, elle aurait moins de problème à ne pas y prendre part. Elle n'alla retrouver sa place qu'après que les serveurs eurent ramassé les assiettes vides de tous les convives.

En se faufilant entre les tables, faisant trembler la vaisselle et résonner les ustensiles, elle cogna les chaises de plusieurs. On sursautait, se demandant s'il y avait un tremblement de terre. Oh. Ce n'était que la fille des mariés, étrange qu'on ne l'eut pas remarquée plus tôt, immanquable comme elle était. Quand Ninon la vit, elle ouvrit la bouche, fronça les sourcils, et déposa bruyamment son verre, l'outrage vestimentaire étant trop lourd à porter. « Tu me niaises? », articula-t-elle sans son. On ne regardait maintenant que la mariée, mais pour les mauvaises raisons, quelque chose ou quelqu'un lui faisait de l'ombre. La lumière d'un projecteur caressait le dos de Braise et plongeait sa belle-mère dans l'obscurité. On voulait souligner la réaction des nouveaux mariés à l'arrivée du gâteau, voir leur beau sourire de gens heureux accueillir à bras ouverts le tas de crème rose et blanc qui se dirigeait vers eux, mais on ne voyait rien, la vue de tous était polluée par une autre histoire d'amour. Braise se poussa du champ d'attention en voyant le dessert arriver. La bouche ouverte, éclipsée par le gâteau, elle se laissa frapper par le même coup de foudre que tout le monde. Ce gâteau battait des records de grosseur. Tous ses étages promettaient une satiété divine, et ses mille roses en glaçage donnaient envie de croire à un goût égalant sa beauté.

Elle prit place à table, pendant qu'on observait son père et Ninon s'embrasser, la bouche pleine de crème. On les enviait de pouvoir goûter au chef-d'œuvre en premier, et on regardait la scène avec une seule chose en tête : enfin pouvoir bouffer ce putain de gâteau de bombe comme il le méritait. Les serveurs prirent le relais pour faire des parts et les distribuer aux invités ; on ne regardait qu'eux, sauf Braise, qui fixait depuis le début le diable dans les yeux. *Sti qu'y donne le goût...* Elle devait se contrôler, dire non quand une part passerait sous son nez. *Peut-être juste goûter au crémage...* Les serveurs s'en venaient. Elle commençait à se convaincre que ça ne tuerait personne si elle prenait la part la plus mince. Quand on lui offrit une assiette, Ninon mit direct son bras devant son visage, faisant barricade humaine entre Braise et le sucre.

- C'est beau, elle en prendra pas. Elle en a pas besoin, décida la mariée.

Le serveur s'excusa de son erreur, il aurait dû voir à la grosseur de cette fille qu'elle n'en avait pas besoin, malheur sur lui et sur sa famille d'avoir fait outrage à l'épouse en chef. Il baissa les yeux et proposa l'assiette à quelqu'un d'autre, un peu plus loin. Braise déborda de larmes. Elle s'était trahie. Elle s'était offerte sur un plateau d'argent à Ninon. L'humiliation aurait pu être évitée. Elle aurait dû dire elle-même qu'elle n'en voulait pas, ne même pas s'asseoir à table, montrer qu'on ne voulait pas manger, que non, en effet, on n'en avait pas besoin. *Espèce de chienne de Braise d'esti d'pute, tu devrais juste avoir le droit de manger d'la marde.* Ninon vit du coin de l'œil les chutes de larmes qui coulaient sur la chaise d'à côté.

- Arrête-moi ça. Ça pogne pas ta manipulation, je te connais. Tu fais tout le temps ça. Tu fais ta victime. Ça marche pas.

*Comprend rien, elle.* Ninon chuchota à l'oreille de Papa. Il se pencha pour avoir une bonne vue sur Braise.

- Qu'est-ce qu'y a?

Elle continua de pleurer en réponse.

- Lève-toi. On va sortir.

Ah oui? *Ah oui, Papa, occupe-toi de moi.* Oh oui, oh oui. Il laissait Ninon derrière pour s'occuper d'elle, il voulait être seul avec elle, hors du mariage, ensemble. En vraie famille, en famille de sang. La famille de sang avant tout. Le sang, c'est tout ce qu'il y avait de vrai.

Ils allèrent en cuisine. Ils avaient le droit, c'était la famille royale de la soirée. *Ayoye.* Ça sentait bon, ça sentait trop bon, ça sentait trop trop trop bon. Ouf... À quoi il pensait, emmener sa fille dans une cuisine, il la connaissait sa fille, sa fille dans une cuisine, comme une héroïnomane dans une piquerie. Il se posta devant un comptoir et, en silence, la regarda frotter ses larmes avec l'énorme t-shirt qu'elle portait.

- Je m'excuse, j'tais pas capable de me contrôler.
- Je sais.
- J'essaye vraiment d'être correcte, j'allais pas le prendre le morceau, mais t'as vu comment Ninon m'a parlé? Tu le sais, j'allais pas le prendre, elle aurait pu me laisser le temps de dire non.
- T'aurais dit non?
- Bin oui.
- Bin non. T'aurais pas dit non. Reste ici, pour te calmer, tu reviendras quand t'auras pu envie de pleurer.

*C'est tout?*

- Mais, Papa, tu vas-tu y dire de s'excuser?
- Dire à qui de s'excuser?
- Bin à Ninon.
- S'excuser pour quoi?
- De m'avoir fait honte.

Il eut un soubresaut, écarquilla les yeux.

- Paaaardon? chantonna-t-il.
- Elle m'a fait honte, j'étais capable de dire non, elle avait pas besoin de faire ça, de me mettre son bras dans le vi...

- Non, la coupa-t-il. Nononononon. Tu feras pas ça, maintenant. T'es pas la victime dans l'histoire, ma grande. J'écouterai pas l'auto-victimisation que tu fais tout le temps. Tu nous mettras pas sur le dos c'que tu nous fais.

Il tourna les talons, et partit de la cuisine, sans un regard pour sa fille noyée de stupeur. Elle resta là, le regarda partir et retourner à leur table. Elle le voyait d'où elle était. Il souriait de toutes ses dents, quelqu'un vint lui serrer la main, puis il embrassa Ninon en prenant son visage entre ses mains, ce qu'elle n'autorisait pas normalement. Elle avait sorti pour cette occasion spéciale le grand jeu du bonheur.

*Mais qu'est-ce que j leur ai fait?* Les larmes recommencèrent. *Bordel.* Elle se tenait dans la cuisine, dans les jambes des serveurs, des plongeurs, des assistants-cuisiniers, des cuisiniers, du sous-chef, du chef, impossible à déplacer, une grosse roche avec trop de sentiments qu'on ne peut pas juste kicker pour la faire dégager, et elle pleurait encore et encore et encore et encore. Elle pleurait comme si elle n'avait jamais pleuré, elle pleurait tout, elle pleurait ses cuisses, elle pleurait la robe, elle pleurait le fantasme manqué, elle pleurait son corps, elle pleurait le gras, elle pleurait M-L, elle pleurait Ninon, elle pleurait Papa tanné, elle pleurait Maman partie. Elle pleurait sa jeune vie de grosse île désertée, rien ne pourrait la consoler. Rien, rien de rien, de chez rien.

Sauf peut-être... Peut-être que si elle mangeait... Si elle mangeait, elle exploserait. Si elle mangeait encore, elle exploserait probablement, quasi certainement. Elle exploserait comme un œuf cuit trop longtemps au micro-ondes. PAF! Son cœur graisseux éclaboussant les gens. Les pupilles de Braise se dilatèrent. Manger... Manger pour disparaître.

Le gâteau, en agace, rayonnait dans son champ de vision. Elle le fixait la bouche ouverte, ses glandes salivaires s'excitaient, son corps savait quoi faire. Il fallait s'abandonner à plus fort que soi, il fallait savoir quand baisser les bras, quand laisser le gras faire son travail, ce qui naît dans l'os transparait dans la chair. *Faque fuck it.* Elle étudia sa proie, *fuck it*, les yeux fixés sur le gâteau comme un taureau

dans une corrida, *fuck it*, elle fonça. Ses pas suivirent la musique du band disco. En métronome humain, elle n'avait plus besoin de penser.

Elle eut une impression de déjà-vu. La chanson... Elle la connaissait cette chanson. Elle connaissait les paroles de cette chanson, oui, c'était Maman qui l'écoutait, elle la mettait toujours avant de sortir les jeudi soir. Braise se mit à chanter fort, comme Maman le faisait, « She loves her daddy », trancha de ses pas le dance floor, « She's crazy like a fool », on souligna son entrée dans un faisceau de lumière, « What about it Daddy Cool? », arrivée devant la table à desserts, « I'm crazy like a fool », elle fit le saut de l'ange, « What about it Daddy Cool? », et se laissa tomber face en premier.

En revenant au Québec, on ferait comme si cette soirée n'était jamais arrivée. On ferait comme si Braise n'avait pas ravagé tout ce qui était humainement mangeable. On ferait comme si elle ne s'était pas affalée dans le gâteau. On ferait comme si on n'avait pas entendu Ninon crier comme s'il y avait eu mort d'homme. On ferait comme si elle n'avait pas tiré les cheveux de sa belle-fille en public. On ferait comme si on n'avait pas vu Braise s'attaquer aux assiettes de service, aux fourchettes, aux cuillères et aux couteaux, quand il ne resta plus du tout de biscuits, de fruits, de sucreries, encore moins de gâteau. On ferait comme si on n'avait pas eu mal pour elle, mal pour soi-même, en la voyant croquer à pleines dents l'argenterie. On ferait comme si on n'avait pas ri en voyant les serveurs s'accrocher à elle pour l'empêcher, mais se faire envoyer valser d'un coup de bras et de pied dodus. On ferait comme si les musiciens n'avaient pas arrêté de jouer, quand Papa avait essayé de la faire régurgiter en forçant ses doigts dans la bouche de sa déchiqueteuse de fille. On ferait comme si on n'avait pas eu peur pour lui, peur pour soi-même, d'attraper la fièvre qu'elle avait, peur d'être piqué par la même mouche qu'elle. On ferait comme si elle n'avait pas mangé, et remangé, et remangé encore à en aspirer l'âme hors des gens qui la regardaient sans ciller. On ferait comme si elle n'était pas devenue boursoufflée comme si une horde d'abeilles l'avaient piquée. On ferait

comme si on n'avait pas vu cette fille s'évanouir de toute sa lourdeur, tomber en corps mort sur le dance floor et se cogner fort la tête. On ferait comme si on n'avait pas dû emmener Braise à l'hôpital. On ferait comme s'il n'y avait eu aucun dommage à rembourser. On ferait comme si on n'avait pas été banni de cet hôtel jusqu'à ce que la mort nous sépare. On ferait comme si Braise était normale, on ferait comme si Braise n'avait jamais été la Braise du mariage de Papa.

« T'es une grosse pute dans le fond, tout c'que t'attends, c'est que j'te criss ma queue dans yeule. Tu bouffes pas tes émotions, tu bouffes les émotions de ta noune sèche. Parce que t'es juste fucking thirsty de sexe, t'es une cochonne, ça se voit dans ton assiette. Aye, Mat, ça rimait! 'Sti qu'chu bon. Check-la, a dit rien, a m'donne raison.

- A l'a assez de boules pour fourrer quatre queues entre.
- C'bin gay, c'que tu viens d'dire.
- Ta yeule, toi, t'es gay. Tu veux fourrer une grosse.
- Criss, t'es cave, j'veux pas la fourrer, j'y toucherais même pas avec une perche.»

Y'étaient pas écoeurés, eux, de toujours l'écoeurer, elle. Les grands parleurs petits faiseurs, Braise en avait plein le cul. « C'est clair que son truc, c'est d'se faire péter la cenne, hein grosse vache, chu sûre que tu t'roules la bille en pensant à une grosse graine de black qui vient te péter la cenne, tu jouis en pensant que tu te chies dessus parce qu'y t'a fucking bien déchiré l'anus.

- Ouais, esti que ça paraît dans ta face. Man, a mériterait juste de se faire violer dans l'fond, on y ferait un fucking honneur de fou, c'est clair. J'la toucherais pas avec mes mains, mais j'y pisserais bin dans bouche. Pis tu l'boirais, chu sûr, t'es un fucking monstre. On va te violer la face, pis tu vas crier « Encore ! ».

Braise avait sonné l'arrêt, se levait pour descendre du bus et rentrer chez elle. Comme d'hab', les deux colons n'étaient pas descendus avec elle, n'avaient pas donné suite à leurs avances, parce que, si c'était pas des avances, c'était quoi? Braise ne laissait personne indifférent, ça, elle s'en rendait compte, elle le savait, ça se voyait, on fronçait les sourcils quand elle se dandinait dans les corridors jusqu'à son casier. L'indifférence, elle ne l'avait encore jamais expérimentée avec les gars de son école secondaire. « Negative attention is still attention », qu'elle avait commencé à se

dire en regardant Trisha Paytas, sa Youtubeuse préférée du moment. Braise connaissait ses vidéos par cœur, elle se faisait toujours basher par les autres Youtubeurs, c'était une menteuse compulsive, était chubby as fuck, et s'en crissait. Ça énergisait trop Braise. Elle analysait ses vidéos pour ses cours d'anglais. Sa prof demandait qu'on résume des films, mais un film, une vidéo, same difference. Anyways, ils duraient toujours au moins trente minutes. Ça comptait pour un moyen-métrage. Ça la faisait chier, mais who cares, pas besoin de cours d'anglais, elle était déjà bilingue depuis ses neuf ans. Elle n'avait jamais eu besoin d'un prof pour lui apprendre quoi que ce soit, elle comprenait tout par elle-même.

En rentrant dans la maison, elle fut accueillie par le grognement de son estomac. Elle avait trop faim, l'école, ça la tuait. Elle ne pouvait pas manger comme elle voulait quand 650 personnes mangeaient en même temps qu'elle dans la même salle. Comme un blocage nerveux, elle avait miraculeusement mal au cœur à chaque midi, ce qui fait qu'elle n'avait jamais besoin de lunch, si elle essayait de manger devant des gens, elle se mettait à vomir. Toute la journée, elle pensait aux retrouvailles le soir avec son frigidaire, au binge qu'il gardait au frais pour elle. C'est dur, vivre une relation à distance. Elle se précipitait vers lui, et la première et seule chose à faire, le frencher sur sa porte avant de l'ouvrir. C'était leur truc, et, aussi bizarre que ça pût paraître, Braise avait beau forcer, il ne s'ouvrirait pas si elle ne lui témoignait pas toute sa gratitude. Elle n'avait pas à se plaindre, ça la faisait pratiquer.

- Salut, mon cœur, chuchota-t-elle avant de mettre la langue sur la porte du congélateur.

En réponse, il ouvrit son cœur à l'affamée, et elle se garrocha dans le pain. Les deux maîtres de la maison lui interdisaient de manger avant l'heure du souper, mais on s'en câlissait-tu de ce qu'ils pensaient, son estomac criait, c'était le seul ordre qu'elle suivrait. Tiens, y avait du hamburger helper de fait. *Wonderful*. Elle n'avait pas le temps d'attendre qu'ils reviennent, elle allait manger. Elle n'avait pas dîné, comme tous les jours de la semaine, ça ne comptait pas comme un souper de manger maintenant. Elle prit la casserole et l'emmena dans sa chambre.

Le vendredi, Paytas sortait souvent une nouvelle vidéo. C'était le high point de sa semaine. Là, y avait rien. Sacrament. Ça, ça faisait chier Braise. « Tabarnak, tabarnak, tabarnak, tabarnaanaak », résonnait la maison vide. Elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir.

- Braise? T'es-tu là?

Elle cria de sa chambre un long « ouais » frustrée, trop bien effoquée dans son lit avec son laptop pour bouger, pognée pour manger sans rien regarder.

- Barre la porte! Pour la millième fois, barre la porte! Même si t'es là, barre-la! Elle renchérit avec le même « ouais ». Ninon capotait avec les voleurs. Pas possible d'avoir la chienne de même de se faire cambrioler. Elle en faisait presque des terreurs nocturnes, la névrosée. Ça ferait un peu d'action si y pouvaient se faire voler. Peut-être que le voleur en profiterait pour abuser un peu d'elle, who knows. Ça y changerait le comportement, à la folle, elle deviendrait peut-être moins pognée, la sèche. L'idée était quand même excitante, Braise y penserait pour un scénario masturbatoire. Ninon recommença à lui crier dessus du fin fond de la maison :

- Là, Renaud a invité du monde à souper, j'veux pas te voir descendre en plein milieu de la soirée comme tu fais d'habitude, c'est soit tu soupes avec nous toute la soirée, soit tu restes dans ta chambre.

Ouais, Braise faisait toujours ça quand ils invitaient des gens. Ça la faisait cramper de voir du nouveau monde choqué et de les voir choker sur la dernière recette fancy et tendance que Ninon s'était forcée à préparer. Un jour, Braise rendrait service à Ninon. Il fallait que quelqu'un lui montre que ça ne servait à rien de faire la bonasse, il fallait que quelqu'un lui dise que ça ne donnait rien de cacher sa vraie nature. Ça ne changeait rien à sa pourriture d'âme, son statut marital, elle n'était pas docteure/intelligente/pleine de bon goût par alliance. Ninon, c'était une roche recouverte d'une couche de peinture dorée, convaincue d'avoir toujours été un lingot d'or.

C'était presque l'heure, ils n'étaient pas encore rendus au dessert. Braise attendait son cue, le silence après la première bouchée suivie de l'exclamation en cœur des goûteurs.

- Wow! J'aime pas ça d'habitude, moi, les affaires crues, mais, là... Comment t'appelles ça, don'?
- C'est juste un double tartare de thon rouge et de saumon.
- Un double tartare, ok... Bin, eille, bravo, j'te lève mon chapeau, Madame Renaud Bérubé, c'est vraiment écoeurant.

*Let's go.* Descendre en faisant le plus de bruit possible. Laisser tomber ses pieds sur les marches. Faire résonner l'impact du poids de son corps. S'appuyer de toutes ses forces sur la rampe des escaliers. La faire shaker. Faire trembler les murs, les invités aussi. Les bibelots rebondissaient sur leurs étagères. À table, Ninon roulait des yeux en direction de son mari. Bin oui. Elle descendait. Elle venait encore faire chier, quand on lui disait expressément de ne pas le faire. Fière de son coup, Braise fit semblant de ne pas voir les invités, et au dernier moment, comme elle le faisait toujours, elle sursauta en articulant :

- Oh bin! Y'a du monde! J'savais pas qu'y avait du monde.

Elle les analysa un par un, et elle tomba sur quelqu'un qu'elle connaissait : un des garçons qui l'avait écoeurée plus tôt dans l'autobus était assis autour de sa table de cuisine. Il regardait son assiette, picossait un bout de poisson cru, les narines dilatées et la lèvre supérieure légèrement recourbée sur ses dents. Braise ne surjoua pas sa surprise.

- Qu'est-ce qu'y fait ici, lui? accusa-t-elle, pointant son menton vers le colon.

Renaud répondit à la place de Ninon, mais c'était bien les mots de sa femme qu'on entendait sortir de sa bouche.

- Bon, déjà, tu parles pas de même aux gens que tu connais pas. Un peu de respect, t'es dans ma maison, moi j'parle pas aux gens comme ça.

*Parle, parle, jase, jase, j't'écoute pas.*

- En tout cas, j'ai laissé faire avec elle. Ça donne rien d'y dire ça, Braise comprend les affaires toujours tout croche, faites pas attention à c'qu'elle fait ou dit.

Une femme donna suite à la question de l'ado, par politesse sûrement, parce que Dieu sait que les gens qui venaient manger ici, c'était la crème de la crème niveau politesse. Ils s'adressaient toujours bien aux gens laïques comme Braise, fallait bin leur donner une chance à eux, les pauvres gens pas gâtés par la nature.

- Lui, c'est mon fils, Ludo, pis moi je suis infirmière avec ta maman pis ton papa.
- Haha, ma maman. Maman Ninon.

Ninon roula une deuxième fois des yeux. L'infirmière sourit d'incertitude.

- Bon, tu restes là ou tu manges avec nous? gronda sa fausse mère.
- Non, merci. J'ai pas faim. Je descendais juste me prendre un verre de jus.
- Tu le bois ici. Tu montes pas de verres dans ta chambre, dirent les époux d'un même souffle.
- 10/4, roger.

Et elle cala son verre, puis rota. Un petit peu de vomi était remonté, elle mit sa main sur sa bouche et le ravala, sous les yeux dégoûtés de l'infirmière. Mission accomplie! Cette femme-là ne toucherait plus à son assiette, elle partirait sans essayer le digestif importé d'Italie que Renaud avait commandé pour fêter leurs six premiers mois de mariage. Un autre repas bienséant de gâché chez les Bérubé.

Toc, toc, toc. « Oui, quoi? » Toc, toc, toc. « OUI, quoi? » Toc, toc, toc, toc. « Esti ». Elle se leva de son lit en sacrant. Criss, pas le temps de venir la faire chier, elle était rendue loin dans son millième binge Trisha Paytas. Elle s'en allait donner un truc pour faire des blowjobs qui tuent, parce que, dans son passé, à ce qu'il paraît, Trisha avait été une prostituée de luxe. Braise choisissait de la croire, même si c'était sa parole contre celle de milliers de viewers.

« Euh..., dit-elle en voyant Ludo appuyé contre le cadre de porte.

- Tu faisais quoi?
- J'me touchais. J'achetais des culottes déjà portées par des filles vierges sur Internet. Je sacrifiais des nouveau-nés.
- Haha, t'es drôle.
- Qu'est-ce tu veux?
- Shit, t'es bin sur la défensive.
- Chu pas sur la défensive, tu me déranges.
- Man, c'est d'même que tu traites tes amis.

*Quessé, c'est d'même que tu traites tes amis?!*

- Bon, décâlisse, tu me niaieras demain dans le bus, à ma case, dans la café, pendant les cours, j'te donne mon numéro de cell même, si tu veux, tu vas pouvoir me niaiser par texte, mais là, décriiss, chu chez nous, t'es pas supposé venir me niaiser jusqu'à chez nous.
- Qui te dit que j'veux te niaiser?

Elle le dévisagea, voulut fermer la porte, mais se ravisa. C'était peut-être une occasion pour...

- Tu veux quoi, debord?
- Bin j'tanné d'être assis avec des vieux. Pis, ta maison est fucking cool, j'savais pas que t'étais autant riche. Pis tu m'as fait rire, quand t'es descendue. C'tait cool, c'que t'as faite. C'tait dirt, mais c'tait cool...

*C't'un piège, fille. C't'un piège, laisse-toi pas flatter.*

- ... Pis, j'sais pas. J'me suis trouvé chien, on te dit toujours des affaires pas correc' dans le bus, pis tes parents sont fucking beaux pis nice. J'me suis trouvé un peu cave. C'pas parce que t'es pas la plus chix de l'école qu'on devrait te parler d'même.
- Me parler d'même?
- Bin te dire genre, des insultes, dire que tu devrais être violée...
- Qui te dit que c'est pas ça que j'veux.

Il rit. Elle resta de marbre.

- C'tu une joke?
- Qu'est-ce t'en penses?

Il rit encore, posa sa main sur l'épaule de Braise pour l'écarter et entra dans sa chambre. Il parcourut la pièce du regard, siffla, subjugué.

- T'as un lit double, shiiiiit. J'ai encore mon p'tit litte, moi. Je dig ton lit. T'as-tu fourré avec du monde dessus, haha? J'te niaise, j'te niaise. Tout cas, y'est huge ton lit, même pour toi, y'est huge. S'cuse, s'cuse, j'arrête, chu trop habitué.

*Le tabarnak.*

- Ouais, c'est le seul lit où j'peux faire l'étoile.
- Aaaaah ouin, t'es une fille de même, toi, tu fais l'étoile.

*Le criss de tabarnak.* Braise remonta sur son lit et reprit son visionnement.

- T'écoutes quoi?
- D'la porn.
- Ok, j'viens de catcher ton sens de l'humour. Finalement, tu dois trouver ça drôle, c'qu'on dit, moi pis Mat.
- Hilarant. Tellement drôle que des fois, j'voudrais vous voir en action.
- Yeah, j'le savais que t'étais une cochonne.

Il rit en gamin, chercha les yeux de Braise pour qu'elle partage avec lui cette bonne blague. Elle resta fixée sur son écran. Il mit les mains sur la couette pour se donner un élan, mais elle interrompit ce qu'il s'apprêtait à faire.

- J't'ai pas invité à t'asseoir.
- Oh, pardon, mademoiselle.

Il descendit et fit une révérence.

- Puis-je me joindre à vous, Majesté?
- Votre Majesté.
- Hein?
- Faut que tu dises Votre Majesté.
- Haha, t'es conne.

- Non, vas-y.
- Ok, haha. Puis-je me joindre à vous, Votre Majesté?
- Non.

Il haussa les épaules, s'assit quand même. *Criss, personne y a appris les bonnes manières, esti d'enfant de chienne.* Elle rit en pensant à la dite chienne en bas dans sa cuisine.

- Qu'est-ce qui a de drôle?
- J't'imaginai tout nu.
- Ah ouin! Pis ça te fait rire? C'est bitch.
- Chu sûre que tu les aimes de même.
- Shiiiiit, maaaaan. Props! Tu m'as eu à mon propre jeu. High five!

Elle ne le regarda même pas.

- Damn, t'es frette, comme fille.
- Non, chu chaude comme la braise.
- Hahahahahahaha, c'tu pour ça que ta mère t'as appelée d'même? Était chaude comme la braise quand tes parents ont fourré pour t'avoir? Buuuuurn.

*Calm down, mon pit.* Ils avaient pas élevé les cochons ensemble. Fallait que quelqu'un lui apprenne à bien se tenir, à pas dire des affaires comme ça devant plus gros et plus fort que soi. *Criss de peau de vache.* Elle allait lui montrer, ce que c'était quand on choisissait de ne pas s'arrêter. Elle était passée maître là-dedans, c'est pas lui qui allait la dépasser. Il voulait la tester? Il voulait y goûter? *No problem, mon gars.* Tu t'y frottes, tu t'y piques.

- T'es pas loin. C'parce que ma mère, avant de connaître mon père, c'tait une pute de luxe. C'tait son nom de job.
- Noooooooooon, what?!
- Yep, pis mon père, au début, c'est même pas elle qu'y voulait fourrer. Il voulait baiser une pute avec un nom random, j'pense comme, tsé, les noms typiques de putes, Natasha, ou c'tait peut-être Vicky... En tout cas. Eille, ma mère se faisait payer 500\$ juste pour une pipe, c'tait elle la meilleure, mais

j'pense que mon père aimait mieux les affaires cheap dans c'te bordel-là. Y'avait plein de sortes de clientèles différentes. Mais là, Vicky ou Natasha, y'étaient occupées pis mon père, y'était fucking trop bandé pour attendre, faque y'a faite fuck off, j'la prends celle qui vend sa noune à 2000\$. Y s'était sûrement dit que traiter sa queue à un bonus de 2000\$, y pouvait bin se le permettre une fois, une fois n'est pas coutume. C'était une situation critique, faque...

- Faque?
- Bin, y ont fourré. Pis y m'ont eue. Pis y se sont mariés.
- Bin là, 'sti. Tu fais-tu exprès de pas dire des détails!
- Tu veux que j'te dise des détails de la fois où j'ai été conçue? Ça va être tough, un peu, j'étais pas là.
- Haha, ouais, anyways. C'est dirt d'imaginer ses parents fourrer.
- J'trouve pas. J'l' imagine tout le temps, mon père. Même que des fois, j' fais exprès pour tomber sur lui dans douche. Je l'ai pogné une fois en train de se crosser.
- What? Pis tu dis ça d'même? T'es bin wack! Man, je vomirais voir ma mère en train de se doigter. Gross! Pis tes parents fourrent pas? Ta mère est bin trop chaude pour pas avoir envie d'la fourrer.

*Haha, ma mère. Maman Ninon.* Il y eut un silence.

- T'aimerais-tu ça me voir, moi, me doigter?
- What? Pourquoi tu me demandes ça?
- De même.
- T'es chaude, là?
- À moins que tu veuilles me le faire.
- Damn, Mat me l'avait dit en plus, que t'avais trop un kick sur moi. Dans le fond, c'est trop ton truc, d'te faire insulter. Ça te fait mouiller.
- Ouais, c'est vrai. Ça me fait fucking mouiller.

Le regard mesquin, Ludo commença à déboutonner lentement son pantalon, et en parlant vers son entrejambe, tenta un « Crosse-moi dont pour voir à quel point t'as un kick sur moi. » Ouf... Ah! qu'il ne savait pas à qui il avait affaire. Braise ferma son laptop avec une lenteur qui aurait permis à Ludo de se raviser et de remettre ses culottes, mais il ne prit pas la perche qu'elle lui tendait. Elle déposa l'ordinateur par terre, laissa encore un peu de temps au garçon, qui, yeux souriants, semblait convaincu d'être le plus fort des deux niveau intimidation. Mais, contrairement à lui, elle pesait ses mots, et prenait ceux des autres au pied de la lettre.

Il eut le culot de sortir sa queue flasque de ses boxers, comme si c'était la prise du siècle, et de la shaker en direction de Braise. Elle se hissa à côté de lui, il rebondit un peu à cause du débalancement de poids, et il commença à ne plus trop savoir à quel degré sa propre blague se situait.

Elle agrippa sa queue d'une main et de l'autre commença à le déshabiller. *Tu vas aller nulle part, mon chat. T'es pogné, j't'ai eu.* Pris de court, et surpris qu'une fille aussi grosse ait des mouvements aussi rapides, il se laissait diriger, et appréciait quand même la main sur sa queue. Et voilà. Lui nu comme un verre, elle pouvait maintenant devenir requin et le bouffer. Il n'était pas circoncis, ce qui déstabilisa Braise, même avec toute la porn qu'elle avait visionnée. Un pénis comme ça, elle n'en avait jamais vu, elle n'avait pas appris comment il fallait le manier. *C'est toujours bin juste une queue*, et branla du plus fort qu'elle pouvait, sa main serrant en boa sa proie, comme elle avait vu les actrices aux boules en plastique le faire. « Ayoye! Tu vas m'arracher le batte!

- Qui te dit que c'pas le but?
- Arrête, sérieux, ça fait fucking mal.

Oups. Oh-oh. Elle avait senti quelque chose, comme un élastique qui se brise.

- CÂLISSE!
- Qu'est-ce qui a? Tu voulais pas savoir à quel point j'avais un kick sur toi? Bin tu vois, j'ai un criss de gros kick sur toi, c'est fort, j'arrive pas à me

contrôler, j'va serrer jusqu'à c'que tu sentes comment j'ai un criss de gros kick sur toi.

Il serra sa main pour qu'elle arrête, et regarda sa bite. « FUCK! Lâche-moé! Criss, j'saigne, arrête! » *J'finis toujours c'que j'commence.* La peau sur son gland, maintenant élargie, rendait le crossage beaucoup plus fluide, ou était-ce le sang? Il prenait ses bras, tentait d'arrêter le mouvement, mais Braise était aussi rapide que forte. Il pouvait toujours rêver. Elle n'arrêterait pas, on avait déjà essayé de l'arrêter, ça ne fonctionnait pas. Elle continuerait jusqu'à ce qu'il jouisse.

- Tu débandes? T'aimes pas ça? 'ké. On va essayer d'autre chose.

Elle mit la queue toute rouge dans sa bouche.

- Qu'est-ce tu câlisses, lâche-moi! Maman! MAMAN!!!!

La mère du petit Ludo arriva au galop, ses talons hauts sur les marches en bois franc avertissant la suceuse à temps. Braise lâcha immédiatement le pauvre enfant, essuya sa bouche de la manche de son chandail, et arbora son masque d'innocence le plus convaincant.

Sa mère cria à s'en cracher un poumon en voyant son fils à poil, le sexe à vif. Ninon et Papa montèrent aussitôt en gueulant « Qu'est-ce qui se passe? » avant de voir la scène de leurs propre yeux.

- Pour vrai, il arrêta pas de m'écoeurer, moi, j'ai rien faite, il m'écoeure tout le temps quand on est dans le bus, je fais jamais rien, c'est lui qui s'est déshabillé. C'est pas d'ma faute, c'pas moi qui l'a invité, c'est vous. Moi, j'ai rien faite, Papa. J'te jure, j'ai rien faite.

On ne la crut pas, évidemment. Mais on ne la punit pas non plus. Ludo était tombé dans les pommes, tant pis pour lui, il n'y avait personne pour la contredire, pour jouer l'avocat du diable, les absents ont toujours tort, comme on dit.

Quand l'ambulance sortit enfin de la cour des Bérubé, on ne demanda pas à Braise ce qui s'était passé. Si on ne s'en mêlait pas, rien de mal ne pourrait nous arriver. Ça finirait par arrêter de nous tomber dessus, ces malédictions, ce qu'on ne voyait pas

n'existait pas. Détourner les yeux, c'était toujours la chose la plus réfléchie à faire. On la laissa vaquer à ses occupations. Elle changea ses draps, en grande fille qu'elle était. Ça lui arrivait souvent, les taches de sang dans son lit, mais celles venues d'un garçon, c'était une expérience hors du commun. Quand même, elle se rendit compte qu'elle aurait voulu aller plus loin avec lui. Ça n'avait rien eu de satisfaisant, une petite branlette, une petite lichette. Ce n'était pas suffisant comme expérience pour une fille de son âge. C'était pathétique, inadmissible, d'être encore vierge à 17 ans.

*Le premier qui m'insulte, j'le fourre.* Elle marchait vers son cours de français les poings serrés, *le premier qui m'insulte, j'le fourre. T'as quet'chose à m'dire, toi? Non, 'ké, parce que j'te fourre.* Ça chuchotait fort dans son dos dès que la voie était libre, ils étaient cons ou quoi, elles les entendaient. En tout cas, au moins, l'histoire répandue, on essaierait moins de la faire chier. *Si tu m'fais chier, j'te fourre.*

Bonne élève, elle se glissa sur la chaise de son bureau, première rangée, sortit ses livres et fixa la porte de la classe. Quand il allait rentrer, ça allait péter. Ça se remplissait peu à peu, Braise aimait toujours être une des premières dans la classe. Elle sortit un livre de Réjean Ducharme, qu'elle ne lisait qu'en cours de français, parce qu'il venait de la même région que la prof, pour lui lécher encore plus le cul. Elle venait souvent poser ses fesses sur le coin du bureau de Braise, lui faisait des clins d'œil complices « you know what I mean girl », quand elle parlait des règles de grammaire qu'on voyait à chaque année comme si c'était la première année. « Fouillez-moi pourquoi », que Madame You-Know-What-I-Mean-Girl disait, « mais on va passer un autre cours sur la conjugaison de l'auxiliaire avoir au passé composé. » *Easy shit*, Braise recevait toujours les meilleures notes et les pires vacheries.

Tous les élèves étaient là, mais toujours pas de Ludo ni de Madame You-Know-What-I-Mean-Girl. « Pssst. » Ça chuchotait dans le fond de la salle. « Eille, Mélanie... Check la Grosse, est v'nue pareil.

- Criss, je sais, c'comme impossible de la manquer. Mais de quoi, est v'nue pareil? »

Les deux filles chuchotèrent moins distinctement, puis il y eut une explosion de réactions. « WHAT THE FUCK? » « C'est une malade mentale! » « Pauvre fille, fuck, faut crissement être pô bin dans sa tête. » « Y'a pu de bite? » « Non, criss, mais y'est encore à l'hôpital. » « A mériterait juste de se faire tabasser. » « Non, a

mériterait de se faire faire la même affaire. » « Ouin, genre, comment qu'on dit, a devrait se faire... c'est quoi, esti? »

- Yo, la Grosse?

Braise se retourna, crinquée en bulldozer, elle était prête à foncer dans le tas.

- Qu'est-ce vous voulez?

- C'est quoi le mot, là, tu le sais, l'affaire qu'on a vu en histoire, quand y'enlève le clito aux p'tites blacks en Afrique?

- C'est l'excision. Ou l'ablation du clitoris.

- Aaaah, c'est ça. Thanks.

« A devrait se faire exciser, la grosse marde. » « Sti qu'a me fait vomir. » « A me fait pitié, moi, faut être rendue bas, pour faire ça, juste pour avoir du cul. » « En plus, de quelqu'un qui veut rien savoir d'elle. » « C'parce qu'a l'a été élevée dans une ferme, comme les vaches pis les truies. Ça doit lui manquer, de se faire crisser un poing dans le cul par les fermiers. » « What the fuck, qu'est-ce tu dis là? » La dernière personne attendue entra dans la salle de cours.

- Silence, s'vousplaît! Silence, là, silence! Désolé pour le retard, on m'a appelé à la dernière minute pour remplacer. On m'a rien laissé à vous faire faire, ça veut dire, travail personnel. En silence. J'prends les présences pis on commence.

Le remplaçant appela nom par nom les élèves et eut un recul arrivé à Braise.

- Bérubé, Braise?

- Présente.

- C'est ta fête aujourd'hui?

*Fuck, fuck, fuck, fuck, fuck.* Elle refusa de répondre. Le con, Madame You-Know-What-I-Mean-Girl lui aurait jamais fait un coup de pute comme ça.

- Ça te fait 17 ans, c'est ça? Wow. Eille, un an, pis t'es majeure. Bin bonne fête, Mademoiselle Bérubé. J'espère que la journée sera à la hauteur de tes attentes. Wow, pis c'est vendredi, en plus, tu vas en profiter à soir en masse?

Elle ne donna toujours pas suite à ces vœux de gros débile. Il abandonna le projet et alla s'asseoir au bureau du prof, sortit son cellulaire et laissa la classe vaquer à ses occupations.

Quelqu'un tapota du doigt l'épaule de la fêtée. Elle jeta un coup d'œil vers l'arrière, sa voisine de pupitre lui tendait un bout de papier plié, le regard évasif. Quand Braise l'eut pris, la messagère sortit de son coffre à crayons une bouteille de Purell de poche, et s'en badigeonna les mains et les avant-bras.

On pouvait lire sur le dessus en lettres majuscules : « *BONNE FÊTE DE TOUTE LA CLASSE* ». Elle le déplia et commença à lire une lettre écrite en plusieurs calligraphies et couleurs différentes :

*« Cher erreure de la nature,*

*Taurait du rester chez vous parce que té fuckin pas bienvenu ici. Tu prends trop de place tu nous vole nôtre air ta mère aurais du se faire avorter quand elle ta vu la face.*

*Ludo nous a avertis que tétails wack si t'es vraiment en manque tu devrais allé te faire fourrer par un cheval. Tu te filmera comme sa on va avoir un souvenir du plus beau jour de notre vie.*

*Tes une grosse salope, mon chum aurais jamais voulu couché avec toi, tu te pense belle, mais tes juste capable de grossir a l'infinie, c'est ton seul talent. Ta pas d'afaire a toucher la bite de mon amour va don te crisser des hambeugueurs dans yeule, esti d'obaise. A cause de toi il a failli se suicidé. Cé toi qui devrait crevé.*

*Moi, je tahi. Té tro laide pour être aimer. Ses toute.*

*Pour ta fête, on te souhaite de te faire violée pis tabbassée par ton père comme sa tu vas être traumatisé a jamais. On te souhaite de te chié dessus pis te noiyer dans ta marde a cause que tu mange comme une trui.*

*Tk, fuck you.*

*Signé la gang à Ludo pis toute la classe aussi.*

*PS : On a dit à tous le monde de pas te parler fak essaye pas de fourrer d'autres mondes, persone va vouloir de toi. Pis persone veut pogner de maladie. Sinon on va t'aracher la plote avec des cizeaux, pour etre sur de pas être contaminé. »*

Elle replia la lettre dans sa position initiale et la glissa dans son livre, un nouveau signet de gagné. Elle ne continua pas sa lecture, fixa le tableau jusqu'à ce que la cloche sonne. Le remplaçant levait les yeux à toutes les quinze minutes de son écran, on faisait tous semblant de travailler pendant les deux secondes de surveillance aguerrie. Il faillit faire semblant de ne pas voir Braise, avec ses yeux de merlan frit, mais c'était sa fête. On pouvait ignorer les élèves n'importe quand, mais le jour de leur fête, c'était un bon plan pour se magasiner un mauvais karma. L'heure du dîner retentit, un troupeau de poules pas de tête se précipita vers la porte, sauf Braise, qui mettait toujours plus de temps à se décoincer de sa chaise et de son bureau. Le surveillant en profita pour l'interpeller.

- Eille, toi, rappelle-moi ton nom.
- Braise Bérubé.
- Ah oui, c'est ça, t'avais un nom spécial. Ça va?
- Ça va. Chu juste un peu pognée, mais ça m'arrive tout le temps.
- Non, mais, je voulais dire, toi, ça va?

*Pardon?*

- Bin ouais, ça va.
- T'es sûre? Ça avait pas l'air d'aller dans ta tête, t'as regardé le tableau vraiment longtemps, y avait rien d'écrit. As-tu quelque chose sur le cœur...  
As-tu besoin de parler?

*'Sti qui est pourri pour tirer des confidences.*

- Non, j'avais juste fini tout ce que j'avais à faire, pis j'avais fini de lire mon livre. Je méditais.

- Haha. C'est bien ça, c'est bien de commencer jeune. Tu lisais quoi?
- *Le nez qui voque.*
- Wow. C'est rare. Jamais vu une jeune de 17 ans dire qu'a lisait ça, juste pour le plaisir.

*J'fais bin d'autres affaires pour le plaisir.*

Elle resta pendant l'heure du dîner avec lui, son estomac ne l'avertissait pas d'une famine imminente. Postée à côté de son bureau, pleine de force, elle ne sentait plus ses jambes, et c'était très bien comme ça. Elles ne l'emmèneraient pas en terre minée, chercher des hamburgers à se crisser dans yeule. Ils parlèrent un peu de n'importe quoi, le gars avait juste 26 ans, il remplaçait parce qu'il se trouvait trop poche pour être enseignant pour de vrai, et voulait juste pouvoir gagner de l'argent sans trop se forcer. Elle ne parla pas vraiment d'elle. Du moment où elle avait commencé à lui rendre les questions, il laissa libre cours à sa diarrhée verbale jusqu'à ce qu'il lance au passage : « Ah, ça fait du bien de parler, t'as une bonne écoute, t'es pas comme les autres ado de 17 ans. » Ce n'était pas tombé dans l'oreille d'une sourde.

Elle attrapa au vol les gouttes de mots du remplaçant. Assoiffée, elle les but, en devint complètement saoule et vit le fil de leur vie amoureuse lui passer devant les yeux. Ils pourraient faire leur première date dans le parc, c'était presque l'été, ils s'embrasseraient, pourraient pas se retenir, elle lui ferait la meilleure pipe de sa vie, il insisterait pour lui manger le vagin, feraient un 69 sur une couverture de pique-nique, elle aurait un gag reflex, mais se retiendrait parce que l'amour, c'est ça que ça fait. Il jouirait dans elle un gallon de sperme, elle tomberait direct enceinte. Ils le garderaient. Ils se marieraient avec l'argent de la famille du gars, parce que, out of nowhere, on découvrirait qu'il avait un oncle duc et hériterait de son argent sans les responsabilités. Ils auraient une maison à Los Angeles, leur voisine serait Trisha Paytas, ils feraient des trips à trois avec elle, deviendraient célèbre sur sa chaîne YouTube. Leur fils grandirait, deviendrait mannequin, après top model reconnu

mondialement, et subviendrait aux besoins de ses parents jusqu'à leur mort. Ils seraient heureux, tout simplement.

Sortie de ses flashes vers le futur, elle se jeta sur lui. La bouche humectée par ses paroles spiritueuses, elle la colla sur celle du jeune homme et imposa sa langue sur la sienne. Surpris et inquiet d'avoir cette masse sur lui, il ne bougea pas tout de suite. Il réagit intuitivement, et posa ses mains sur les épaules de Braise. Il la repoussa délicatement. Leurs bouches s'étaient décollées et il commença à parler : « Hum... Je sais pas ce que j'ai dit, mais c'était pas mon but que... Que ça se passe comme ça. » Elle recommença l'attaque, ne le laisserait pas parler, ils allaient perdre du temps, il fallait continuer pendant qu'il n'y avait personne, pendant que tout le monde mangeait dans la cafétéria. « Non, attends, là, tu m'as pas compris, Braise. Je voulais pas qu'on en vienne là. » Elle n'entendait pas, les images dans sa tête sonnaient plus fort que la voix du suppléant. « Ok! Arrête! Décolle-toi. Maintenant! » Il la poussa fortement, mais elle ne broncha pas. Elle s'appuyait lourdement sur les accoudoirs de la chaise, l'encerclait de ses bras et de sa présence, et plongeait ses yeux dans les siens.

Explorant ses pupilles, son nez retroussé et sa bouche déformée par un mélange de colère, d'impatience et de peur, elle reconnut l'expression, la vraie qui se cachait derrière. Elle commença à mimer les traits sur son propre visage et demanda : « Qu'est-ce ça fait, de se faire regarder comme ça? C'est dégueulasse, hein? C'est dégueulasse, comme face, hein? Ça te fait pas sentir comme du vomi, un peu, que j'te regarde de même? Tu te sens-tu comme une marde? T'as pas comme l'impression que, d'un coup, tu t'es changé en grosse marde? Ou tins, si je fronce les sourcils, comme ça, tu sens pas comme si on t'accusait de quet'chose? Tu te sens pas coupable un peu? Tu te sens pas coupable de quet'chose de grave? Tu te sens pas comme si on t'accusait de zoophilie, de nécrophilie, de pédophilie, de trafic humain? Tu te sens pas sale, un peu? J'ai juste à te regarder de même, pis t'es sale, automatique. Juste parce que je te regarde de même, tu commences à te convaincre que t'es sale. T'as pas besoin de te regarder dans un miroir. Moi, j'te vois, j'te vois

comme du monde, pis t'es tellement sale, tu me donnes envie de te vomir dessus, de te pisser dessus, de te chier sur le torse, de te mettre mon poing dans le cul, de te voir crier de douleur, de te voir pleurer comme la saleté que t'es. J'veux juste t'arracher la face, te déchiqueter la face avec mes dents, t'avalier, te digérer pis te rechier dessus, juste à l'endroit où je t'ai bouffé. »

La directrice, qui se promenait souvent pendant ses heures de lunches pour dissuader les élèves de partir des batailles de bouffe ou de faire « des choses » dans les corridors, passa devant la classe de madame You-Know-What-I-Mean-Girl. Elle se demanda ce que fabriquait une élève, seule dans une classe, penchée sur une chaise, le dos courbé. Elle l'interpella, Braise sursauta, et fit voir qu'elle tenait un homme en otage. « Qu'est-ce que vous faites là? » Bonne question. Le remplaçant sauta sur l'occasion, se faufila en anguille hors de l'emprise, et inventa une excuse pour protéger sa carrière, et par association, l'adolescente. Mettre de l'huile sur le feu était sa dernière intention. Il lança un : « Parlez-en avec la directrice, si des camarades de classe vous dérangent. C'est certainement elle la mieux placée pour vous aider. » *La lavette, l'ostie de femmelette, tu t'en iras pas d'même.* La directrice lui posa des questions, que Braise laissa tomber dans le vide. Elle sortit de la classe et suivit le gars jusqu'à sa destination : les toilettes pour hommes. *Si tu penses que t'es safe là-dedans.*

Il était aux urinoirs, la graine sortie, tranquille en train de se tirer une pisse. Il n'avait même pas regardé qui était rentré, habitude qu'il changerait plus tard. Elle avança vers lui, passa devant le lavabo, et se vit dans le miroir. *Ark...* Choquée par ce qu'elle vit, elle détourna tout de suite le regard. Elle ne ressemblait pas à la Braise de ce matin. Elle avait le teint tout rouge et le cou complètement gonflé. Les plis de sa peau coupaient sa gorge en deux, elle en avait presque du mal à respirer. Plus elle s'approchait du remplaçant, plus son cœur retentissait fort sous ses tempes. Elle se précipita derrière lui, de peur que son corps n'explose avant d'avoir donné à ce faiseur de faux espoirs ce qu'il méritait.

Elle le coinça contre l'urinoir, son ventre contre son dos, ce qui lui fit lâcher son sexe toujours en train d'uriner. Du liquide éclaboussa la jambe droite de son pantalon, il lâcha un « fuck » juste avant que sa tête se cogne contre le mur. Elle y était allée un peu trop fort. Oupsie. Il resta tranquille. Elle s'excusa et dit : « J'pensais pas vraiment tout c'que j'ai dit dans la classe tantôt, c'est juste que t'as dit quelque chose qui m'a fait du bien, pis après, c'est comme si tu l'avais annulé. Ça m'a vraiment fait chier. Ça m'a fait chier, parce que ça m'a fait sentir comme si tout était dans ma tête, comme si, encore, j'avais toute inventé. » Il se laissait mou, faisait le mort contre Braise. Peut-être que c'était comme avec les ours, elle partirait, le laisserait être un corps mort en paix dans les toilettes. Elle vit sa passivité comme une invitation, le retourna en le tenant par les épaules, et le poussa au sol. Elle grimpa son corps à quatre pattes, revenu à lui, il essaya de se reculer, mais c'était toujours surprenant comme elle bougeait vite pour une obèse morbide. En position, la tête entre ses jambes à lui, et lui entre ses jambes à elle, elle appuya sa bouche contre le tissu du pantalon, mordilla un peu aux alentours, et s'assit sur la face de son amant. Il manquait d'air, ne pouvait même pas crier, pour avertir Braise, pour alarmer quelqu'un. Tous deux commençaient à rougir, l'une d'excitation, l'autre d'asphyxie. Elle baissa son pantalon, sortit la queue de sa cachette et mit sa langue partout, des couilles au gland, il y avait beaucoup de poils, mais ça en était excitant. Elle se voyait faire partie d'une catégorie « hairy », se prit au jeu, fit comme si elle devait faire aussi l'amour à la caméra et commença à gémir pour son partenaire et pour ses spectateurs.

Il bandait. Il bandait! Ça, ça voulait dire qu'il l'aimait. Il voulait d'elle, elle n'était pas folle, elle n'avait rien imaginé. Fébrile, elle appuya plus fort sa chatte sur le visage du remplaçant, la brandit pour que son menton frotte bien son clitoris. Il poussa un cri qui ne porta pas très loin, un vagin, c'est bien insonorisé. Elle continua de se branler en mettant la queue de son nouvel amour le plus loin qu'elle pouvait dans sa gorge, jusqu'à ne plus pouvoir tenir, presque jusqu'à en noyer son partenaire de mouille. Elle arrêta sec sa fellation de feu, en serrant et en tétant une dernière fois

avec ses lèvres le gland rougi, et s'aida du sol pour se faire pivoter dans la même position que lui. Les deux sexes à la même hauteur, ils allaient pouvoir enfin se rencontrer. Elle savait que porter une jupe volante finirait par servir, et ce n'était pas seulement parce qu'elle ne rentrait plus dans aucun pantalon. Elle écarta sa culotte, laissant juste assez de jeu pour que la queue glisse dans l'ouverture confortablement. Elle joua avec le sexe, le teasa tendrement, *enwaye hein tu la veux ma grosse chatte, non tu l'auras pas, ah, là, tu vas-tu l'avoir, ah, pas encore!* Elle l'embrassait, ne se stressait pas qu'il ne lui rende pas ses baisers, qu'il ne rende pas ses regards cochons, qu'il ne lui rende pas l'attention qu'elle lui donnait. Elle ne pouvait plus attendre. *Oh shit.* Le moment s'en venait, le choc montait, lui passait dans les fesses, dans les mamelons, dans les oreilles, dans les grandes lèvres, elle était décidée, c'était maintenant ou jamais, elle se sentait prête à ne plus jamais être vierge. Elle visa bien la queue d'une main et s'assit d'un coup sur la bite. Dans le mille.

Un élève désireux de se soulager entra. « What the hell?! » Il sortit en courant des urinoirs, et revint avec plusieurs autres garçons. « Checkez ça, la Grosse est en train de se faire fourrer par le remplaçant. » Braise n'avait rien entendu, elle était prise quelque part entre ses scénarios mentaux et la réalité, en se trémoussant toujours à la vitesse de l'éclair sur la queue du wannabe professeur. « Yash, pis y'est fucking bandé en plus! » On n'avait pas laissé longtemps le troupeau de spectateur profiter, la directrice était intervenue, avait dissipé la foule, engueulé la victime et Braise qui, à son comble, n'avait pas eu le temps de finir ce qu'elle avait commencé. Elle fut immédiatement renvoyée sous les moqueries des autres élèves. Un lui cracha dans les cheveux avant qu'elle passe la porte des toilettes, elle se retourna pour voir qui avait fait ça, mais remarqua qu'elle n'était plus le centre d'attention. Tous regardaient au sol, dépités. Braise suivit les carreaux du plancher de la toilette pour suivre le chemin de pensée que tout le monde avait eu. Arrivée aux pieds inertes du remplaçant, elle comprit. Les poumons de l'adolescente se gonflèrent, l'air inhalé la brûla et la fit frissonner. Dans un long soupir, elle expira tout ce qu'elle avait avalé, ferma les yeux et partit avant qu'on ne l'arrête.

« Bon, Papa, j'm'en vais.

- Ok. Bye là. Voyons, quesse tu fais?
- J'avais juste envie de te donner un câlin pis un bisou.
- Ouin, bin j'pas trop du genre câlin pis bisou. On s'en est jamais faite pis on s'en porte très bien. »

Ils ne s'étaient rien dit d'autre. Elle était sortie de la maison en faisant une fanfare de bruits avec sa grosse valise et ses provisions volées du bien-aimé frigidaire. C'était son cadeau d'adieu. On ne l'avait pas questionnée. Elle avait aussi pris le portefeuille de Papa, pour les urgences, qui traînait toujours sur la table de la cuisine. Si les cartes de crédit ne marchaient plus, y aurait toujours moyen de moyenner avec tous les billets de cent qu'il gardait. Les gens old school étaient pas prudents.

Elle s'était rendue en taxi à la gare d'autobus, n'avait pas donné de tip au conducteur parce qu'il avait préféré la regarder s'époumoner à mettre ses bagages dans le coffre, et puis avait embarqué dans n'importe quel autobus, le premier qui s'était pointé. Elle aimait mieux disparaître parce qu'elle voulait qu'on ne la voie plus, que disparaître parce qu'on n'en pouvait plus de la voir. Elle ne voulait pas savoir ce qui arriverait quand Papa aurait un appel de l'école, elle aimait mieux arracher le plaster elle-même. Il l'aurait reniée sûrement, l'aurait jetée dans la rue, elle n'avait plus sa place dans la maison depuis longtemps. Plus elle vieillissait, plus les photos d'elle disparaissaient des cadres, même celles où elle était bébé, pour cause de « sont passées date, ces vieilles affaires-là », de « on voulait en mettre des nouvelles, mais on en a pas de nouvelles de toi », ou encore de « ça serait mieux d'en avoir de toute notre p'tite famille ».

Fille de fantôme un jour, fille de fantôme toujours. Elle comprit. *T'aurais dû me le dire, Maman.* Ce serait toujours plus simple d'être un fantôme ailleurs que d'être un monstre ici. *T'aurais dû me le dire, Maman, que j'étais mieux de partir.* Les passagers montés, le conducteur assis, le bus Voyageur quitta lourdement la gare de PetiteVille. En la voyant défiler derrière elle, coincée dans son siège, elle ne

pleura pas, ne sourit pas, ne grogna pas, ne fit pas de finger par la fenêtre. Elle prit une grande respiration et souffla tout son air sur le banc d'en face.

Quand ils passèrent le panneau « Au revoir et à bientôt », elle s'enfonça dans son banc en fermant les yeux, et crut sentir ses deux appuie-bras qui desserraient leur étreinte. *Maman, t'avais-tu pris le bus pour décriquer, toi aussi?* Elle tomba dans les vapes, maintenant capable de mieux respirer, et se laissa bercer au rythme constant du bus sur l'autoroute.

« Who's ya daddy, bitch? Who's ya daddy? » Paf! « Say it, fuckin' bitch! » Paf! Paf!  
 « Mmmmmm. You takin' that dick real fine, huh. Fuck! I'm ya Daddy. I'm the best  
 Daddy you ever had. » *Ok, Greg, tu y vas un peu fort avec les sacres en anglais.*  
 « Baby, baby, baby, baby... Imma cum, Imma cum.

- Oh, Greg, no, not now!
- Shhh.
- Please, don't cum! I'm not ready!
- Shhh.
- Oh my God! Daddy! Please! Don't!

On se tut. Les deux animaux reprirent leur souffle au son des pantalons qui se remettaient, des pas vers le lavabo, et de l'eau du robinet qui coulait dans un des quatre verres en verre bleu marine de Braise.

- Bon, c'tait-tu pas mal comme dans le scénario que tu te faisais?
- Fuck, c'tait bon en criss. J'sais pas pourquoi, j'tais toujours trop gêné de parler en anglais avec les autres, mais avec toi, ça coule. T'es pas pire, en plus. Où c'que tu l'as appris?
- Ah, ché pu, chu bilingue ça fait longtemps.

Elle alla s'agenouiller à côté de son Ami-Client, de nouveau étendu sur le lit. Elle les appelait comme ça pour leur donner l'illusion qu'ils changeaient quelque chose dans sa vie, pour s'assurer que, venir voir Braise, c'était pas comme aller chez le dentiste ou l'optométriste. Elle l'embrassa sur le front, ça leur plaisait toujours, plus qu'un bec sur la bouche.

- Bon, j'm'excuse, mais faut c'qui faut. J'aimerais ça que tu restes, mais faut que j'aïlle faire... des affaires. Chu une fille occupée, hein.
- Oui, oui, ma belle poupée. Attends deux secondes, faut juste j'trouve mon chandail pis que j'm'essuie le front.

Par le miroir du lavabo de la cuisine, qui était aussi celui de la salle de bain, il regarda Braise à genoux, le cul bien en vue dans la salade de couvertures arrosées de sperme et de sueur.

- Comment ça, t'es belle comme ça? Qu'est-ce tu manges pour être belle comme ça?
- Ta queue, Greg, c'est ta queue, que j'mange.
- Belle, fine pis cochonne. Man. Il va être chanceux celui qui va sortir avec toi.
- Bin chanceux. Merci, Greg, ça m'a fait plaisir de te voir aujourd'hui. Est-ce que tu te sens comblé?

Il répondit de son sourire à un million de dollars sur le chemin de la sortie. Juste avant de refermer la porte sur lui, il articula sans faire de son quelque chose comme : « Je t'appelle la semaine prochaine. »

Le business décollait, il s'en allait en voyage sur le bras du vagin de Braise. C'était facile, mon Dieu que c'était facile, de fourrer à GrandeVille. Ça pleuvait de jeunes gens sex et successful qui attendaient juste ça de lui pitcher leur argent à la gueule pour la toucher dans tous les trous, pour la licher dans tous les angles, pour la fourrer dans tous les coins. La première fois, la première soirée, direct quand elle avait eu posé ses bagages devant un bloc appartement qui affichait « à louer », elle n'avait eu qu'à demander au joli inconnu presque assez beau pour être modèle dans une publicité de parfum qui y entrait : « S'cuse-moi, mais j'ai besoin d'une place où habiter pis aussi de coucher avec toi, peux-tu m'aider? », et pouf! Elle s'était trouvé un amant et un appartement.

Demandez et vous recevrez, ça n'avait jamais marché à PetiteVille. Tous les refus, les rejets avaient fait des nœuds dans sa personnalité. Qui aurait pu savoir, anyways, que ça lui prenait juste une personne, juste une fois pour que ça débloque, pour que le trop-plein de rien, qui la gonflait comme une bonbonne d'hélium, avait juste besoin d'un nouveau trou pour s'échapper, filer en serpent essoufflé. Elle avait fait ce qu'elle avait dû faire pour sa survie, baiser le suppléant, l'asphyxier quasi jusqu'à la mort pour qu'elle puisse enfin laisser son corps respirer. La noune

fraîchement déflorée, elle était devenue mince comme un pou. Le sexe, tour de magie réputé, te rend automatiquement attirant. Houdini aurait pas mieux dit.

Elle se leva pour remettre sa culotte et chercher un des trois tout-petits-minirikikis chandails qu'elle gardait dans son garde-robe, vide et immense comme le grand Canyon. Il fallait enlever les draps tout dégueulassés et les emmener à la buanderie de son immeuble. C'était les seuls qu'elle avait, c'était un peu la merde de les laver à chaque fois, mais bon, fallait ce qu'il fallait. Être une workaholic, ça avait un prix, mais elle s'en venait pas pire sur les économies. Bientôt, elle s'achèterait un set de draps 100% coton égyptien. Ça ferait monter le tarif, l'expérience en serait juste meilleure, on la payerait plus cher. On aurait pas le choix de la payer plus cher, quand même, ça vaut cher une fille qui dort à 100% dans du coton égyptien. Ça mériterait une note de 100% sur Yelp, meilleur nouveau business dans le centre-ville de GrandeVille, l'appartement est un peu p'tit, mais le lit est 100% coton égyptien pis la fille est 100% confortable. Maman aurait été fière d'elle. Independant woman. Sculptée en femme idéale par les milliers de bites qu'elle s'était fourrées depuis qu'elle avait emménagé ici. Son corps faisait honneur aux gènes de Maman, enfin, si elle l'avait vue de ses yeux vus, elle l'aurait reconnue. « Ça, c'est ma fille », murmura Braise à travers son chapeau. Elle se posta devant son miroir, qu'elle avait mis à côté de la fenêtre, en chevet à son lit. Même si elle était mince, elle ne perdait pas sa compulsion d'ausculter sa peau élastique centimètre par centimètre. « T'as vu, Maman?

- Quoi, ma cerise au marasquin?
- T'as vu, chu belle. Je le savais que j'étais capable d'être belle. Comme toi. T'as vu, je mange des hommes pour le déjeuner, pour le dîner, pour le souper. Un homme par jour éloigne le médecin pour toujours. Je me gave de deepthroat, de jus de queue dans face, d'insultes senties, de mots doux hypocrites, pis j'engraisse pu. Le faisais-tu, toi aussi, quand t'étais pas là ? J't'en voudrai pas. J'aurais voulu que tu m'emmènes, mais j't'en veux pas. J'ai fait de mon mieux pour te remplacer à la maison, j'ai essayé d'être la

femme de Papa pendant que toi t'étais la femme de personne. Je le sais qui fallait partir, y'avait rien à faire avec Papa. J'aurais aimé ça que tu m'amènes, une fois... Je voulais juste être comme toi. Je veux juste être comme toi, chu pareille. Moi, c'est toi. Chu devenue toi. J'ai eu ta vie en héritage. Je gère-tu bien ta vie?

- Arrête, Braise, de parler de ton père. Appelle-le même pu Papa, c'est pu ton père. T'as mué hors de ta peau de petite fille. Tu l'as fait tu-seule. C'est pas lui qui l'a fait pour toi. Oublie jamais. Oublie jamais que tu dois jamais jamais jamais jamais avoir besoin de ton père. Les pères, mon amour, c'est des hommes tristes. Ils deviennent pères, ils deviennent tristes. C'est comme ça, c'est la nature qui est faite comme ça. Tu fais bien, ma fille, d'être une bouffeuse. T'es toujours mieux d'être celle qui bouffe que celle qui se fait bouffer.

Son téléphone cellulaire sonna.

- Allô? Non, c'est pas moi l'assouvisseuse de désir, mais vous avez le bon numéro. Deux secondes, je vais aller vous la chercher.

Braise chantonna « Un appel pour Braise! », et se chercha du regard dans le miroir en se pinçant une fesse avec difficulté. Elle se tordit le doigt sur son cul dur comme la pierre.

- Bonjour, mon bel être humain, comment vas-tu? Est-ce que tu as besoin de quelque chose? Vas-y, dis-moi tout, je suis là pour ça, j'attendais ton appel de toute façon.
- Oh. Hum...Bin, moi, c'est Louis.

La voix mal assurée bourdonna dans les oreilles de Braise. Elle se les frotta, pour chasser le chatouillement qu'elle avait provoqué.

- Je savais que c'était toi, Louis. Je le savais depuis le début.

C'était sa marque de commerce, faire sentir l'autre comme s'ils se connaissaient, comme si elle l'attendait, comme si elle se languissait de lui.

- Oh. Hum... Mais, moi je vous ai jamais parlé... Je vous connais pas.

Elle serra des dents, *woyons, c'est bin gossant*, mit le petit doigt dans son oreille pour écraser les poils qui se faisaient aller.

- Louis, arrête. Je t'attendais, tu m'attendais, tu le sais, on le sait.

*Y'est-tu cave, c'est-tu un imbécile?* En général, ses Amis-Clients étaient pas aussi confus. Il avait pas lu ses annonces ou quoi? Il avait pas vu ses photos? Il avait pas compris le business? Osti que ça la faisait chier, ça gâchait toute quand elle devait se mettre à expliquer.

- S'cusez, pardon, j'vais rentrer dans le jeu. Faut juste que j'vous dise, j'me sens mal un peu, parce que ça dit que vous vous spécialisez dans l'assouvissement des désirs des top models, des artistes accomplis, des acteurs célèbres, des gens reliés de près ou de loin à la famille royale, des gens avec le cœur sur la main, si tu te reconnais, appelle au (515) 760-4458 et envoie au [BBdesireallincluded@hotmail.com](mailto:BBdesireallincluded@hotmail.com) ton pedigree, une photo de toi et ton curriculum vitae, service offert 24h/24 7j/7. J'ai de l'argent, j'ai un héritage qui en finit pu de me faire hériter. J'ai tellement d'argent que j'ai commencé à étudier la thanatologie, juste de même, pour le fun, juste pour dire. Faut vraiment avoir du temps à tuer pour étudier la mort, mais depuis que toute ma famille est décédée, j'ai pu besoin de gagner ma vie. J'ai juste pas de sang noble ou d'historique de célébrité, mais chu beau. On m'a souvent dit que j'étais beau, comme beau à en mourir, mais au final, j' imagine que c'est vous qui décidez... J'peux toute vous joindre c'que vous voulez, même la preuve que chu un héritier.
- Ok... Pis c'est quoi ton plus grand désir?
- J'aimerais juste ça, pour une journée, être en amour avec une femme. J'ai eu du monde, en veux-tu en v'là, qui était amoureux de moi, mais moi... Nothing. Pis comme, vous, vous êtes la femme parfaite pour ça, pour réaliser les désirs pas réalisables, bin... En plus, vous avez une belle voix, vous devez avoir des belles valeurs.

Le r du « eur » roula dans ses canaux auditifs jusque dans sa gorge, elle toussa pour le faire sortir, avant que ça ne lui coupe la voix. Elle lui donna son adresse, pour voir, et raccrocha avant de le laisser s'enflammer. *Y'est vierge, c'est clair. Y'a juste un vierge pour demander ça. Chu sûre qui bande déjà. Juste là, y doit être en train de se croquer sur le souvenir de ma voix.* Elle avait bien fait de raccrocher, les numéros de charme, on garde ça pour les préliminaires, quand ils sont live là pour tester la marchandise, pas juste pour parler. Braise, c'était pas une plante, pas besoin qu'on lui fasse la conversation pour pousser. Pour la garder belle et en vie, pas besoin de beaucoup d'eau, pas besoin de beaucoup de soleil, pas besoin d'émission de CO<sub>2</sub>. *Ta queue pis ta yeule*, le reste, elle s'en chargeait toute seule.

Trente-cinq minutes plus tard, Louis était assis sur le matelas. Debout, contre l'évier, elle soupira :

- Ouin... Chu désolée, mais j'pense pas que ça va marcher. T'es beau pis toute. Pis je vois la forme de ton porte-feuille moulé dans ton jeans, y'a l'air plein, c'est vrai, mais tsé, j'ai une réputation à garder. J't'honnête avec toi, parce que t'as l'air gentil, mais tout ce que j'peux t'offrir, c'est un sourire pis une tape dans le dos.

Il la regardait parler, sans rien dire, sans lui faire de once-over cochon ni rien, il regardait juste juste juste son visage la bouche fermée. Elle se retourna pour faire couler de l'eau, un petit peu de white noise pour détendre l'atmosphère. Se sentant généreuse, elle prenait son temps pour faire semblant de laver ses mains, lui donnant à regarder son cul rebondi, ses jambes parfaitement musclées, ses bras minces comme des cure-dents, ses hanches étroites de petite fille, sans qu'il sente la lourdeur d'être observé à son tour. Du coin de l'œil, elle le regarda dans le miroir au-dessus du lavabo, et vit qu'il regardait par la fenêtre. *What the fuck...* Elle se remit de face, il revint vers son visage. Elle lui redonna son dos, il évita son corps pour se concentrer sur les rideaux qui pendouillaient, elle repivota, et il revint en aimant sur

sa face. Le petit jeu aurait pu continuer jusqu'à ce que mort s'en suive, mais elle n'avait pas le temps de tuer le temps.

- Qu'est-ce tu veux ? le brusqua-t-elle.
- Juste une chance. C'est bizarre, ce que j'veais dire, j'sais. J'veais te faire peur, j'me fais peur, j'ai jamais rien dit à personne comme ça, même que j'pensais que j'avais pas de cœur avant de te voir, mais maintenant... J'pense que je t'aime. Juste de t'avoir vue, j'le sais. J'te demande rien en retour, j'te demande pas de m'aimer, j'te demande juste de me laisser t'aimer jusqu'à temps qui en reste pu, après, j'te laisserai tranquille, tout ce que tu voudras, j'veux juste toute vider mon amour sur toi, j'me sens tellement plein, t'as besoin de rien faire, t'as même pas besoin de sourire, d'apprécier de te faire aimer, t'as même pas besoin d'aimer ça non plus, t'as pas besoin de faire semblant pour pas me blesser.

*Oh my goodness.* Ça y était, son premier psychopathe. Fallait que ça arrive, les grandes villes, c'était vraiment faite pour se faire tuer par des inconnus, quand on s'y attendait le moins, quand on était détendu, qu'on pensait qu'on avait la situation en main. On avait raison, à PetiteVille, d'avoir peur des gens qui venaient de GrandeVille. Toutes des fous, toutes des violeurs, toutes des pédophiles, toutes des zoophiles. Braise avait souhaité faire partie de la crowd cosmopolite, c'est aujourd'hui qu'elle allait en payer le prix.

- J'veux pas te faire peur.
- J'ai pas peur. J'ai d'jà presque tué quelqu'un, approche pas.

Il était resté assis. *Ok, finalement, les gens de la ville, c'est des criss de mauviettes.*

- Tsé, j'veais te payer plus qui faut.
- Ta mère t'as-tu échappé à terre quand t'étais bébé? T'as-tu une coche en moins? Viens-tu d'un asile? Sors-tu de prison? Va-t'en!
- J'peux pas. J't'ai choisie. C'est pas de ma faute. Je t'ai choisie, y'a pas de mal à ça. Tu peux pas me demander de m'en aller. J'peux pas m'en aller. Laisse-moi m'occuper de toi, j'te demande rien, c'est quoi ton problème!

- On s'est mal compris. Moi, je joue pas à ce jeu-là. C'est pas dans ma liste de prix. Eille, combien j'te chargerais ça? Pis pour quoi j'te chargerais? « Réception d'amour »? Esti qu'c'est ridicule, j'peux pas écrire « don d'amour » sur ta facture, non plus. Chu pas un organisme à but non lucratif. « Service d'amour »? Entends-tu comment c'est cave? Ça vaut quoi? Non, je t'ai dit non, ça fera pas l'affaire.

Braise shakait. Elle se contrôlait plus. *Fuck*. Qu'est-ce qui se passait? *Non non non*. Elle avait pas le luxe de pas se contrôler. Qu'il la ferme sa gueule, qu'il se contente d'être une queue. Il avait pas besoin de réfléchir, il était chez elle, c'était elle le capitaine de BB Desire All Included. Sur le cruise control, elle se chargeait de tout, il avait besoin de s'occuper de rien. Il mettait ses bras en colère, ses mains étaient rouges de rage, qu'est-ce qu'il faisait?

- C'pas un contrat, t'as pas besoin d'accepter. Juste, laisse-le arriver. J'pas laid, j'pas con, j'pas fou, chu sûr que tu me trouves de ton goût, chu sûr que tu t'en fous dans le fond des gars trop trop trop parfaits, c'est plate, ça prend un défaut, moi, chu réel, j'peux toute t'offrir. Je sais que tu vas pouvoir m'aimer. Moi, j'ai jamais aimé personne, pis ça s'accumule l'amour, c'est comme l'argent, pis là, tu viens que tu sais pu quoi en faire. Pis là, j'te vois, t'es là, pis j'te le donne, j'te donne mes économies, je t'aime, c'est quoi si c'est pas magique, si c'est pas le destin, si c'est pas juste un signe de Dieu?
- Shut up shut up shut up shut up shut up.

Il avait pas honte! Lui parler comme ça, essayer de la faire changer d'approche. Il se prenait pour qui? Pour le Pape? Ressusciter un corps qu'on avait mis vraiment longtemps à endormir, il savait pas ce qu'il était en train de déclencher. C'était un con, un gros con qui comprenait rien, qui avait pas appris sa place dans le monde, qui avait pas appris une fois dans sa vie à se la fermer quand c'était le temps de se la fermer.

Il se précipita vers elle, essayait de la calmer, la flattait, n'avait pas peur du grognement qui résonnait sur les quatre murs du petit palace sexuel, l'embrassait

dans le cou, sentait ses cheveux, entourait de ses membres amoureux le squelette programmé en bombe à réaction.

- Dégage. Touche-moi pas. Arrête. Si tu sors pas de mon appartement, ché pas c'que je vais te faire.
- Fais-moi c'que tu veux, j'vais être le gars le plus heureux du monde.
- Sors! Sors de mon appartement! J'me retiendrai pas... Si tu sors pas maintenant...
- Arrête, tu peux pas me faire mal, t'es tellement bonne, t'es tellement belle, t'es faite pour moi, jamais tu pourrais me faire mal, pis même si tu me faisais mal, jamais je regretterais. Mille fois, j'aimerais mieux avoir mal à cause de toi, que de revenir à Louis qui a personne à aimer. Oh mon Dieu, Braise, mon amour, mon amour, chu tellement heureux, chu tellement tellement heureux de t'avoir trouvée.

C'était trop triste qu'il ait dit la banalité de trop. Les mains de Braise ne voulurent plus entendre un mot de plus et se jetèrent au cou du futur thanatologue. Elle le regardait dans les yeux, articulait « Je m'excuse », il ne comprenait pas, se laissait faire, mais quand l'air vint à manquer dans ses poumons de jeune homme beaucoup trop en santé, il s'écarta de la femme de sa vie. Le corps de Braise revint à la charge.

Ce n'était pas elle qui le poussa sur le lit, ce n'était pas elle qui essaya de l'étrangler avec ses draps qui puaien le sexe, ce n'était pas elle qui lui mordit au sang une oreille quand il essaya de se déprendre de sa poigne de mante religieuse, ce n'était pas elle qui lui arracha la langue quand il essaya de l'embrasser avec désespoir, ce n'était pas elle qui le frappa du coude à répétition au visage quand il voulut la prendre encore dans ses bras. Elle, elle lui criait de lui prendre son téléphone, d'appeler quelqu'un pour le sauver, d'appeler la police s'il le fallait. Elle, elle répétait « pardon pardon je peux rien faire », elle lui demandait de ne pas faire le smatte, elle pleurait devant son visage tout déformé par les coups de poing, elle gueulait au meurtre pendant que ses bras bornés ouvraient la fenêtre pour jeter Louis tout pété à travers.

Dans la foulée des événements, le miroir à côté du lit s'était brisé, des éclats s'étaient logés sur les flancs de Braise. Elle reprenait son souffle, la tête lourde accotée contre le bord de la fenêtre. Elle regardait Louis, tout cassé, tout écrasé en bas. Pendant qu'elle faisait le cumulonimbus au-dessus de lui, elle entendit le téléphone sonner. Elle avait fait tomber son cellulaire en même temps que le thanatologue moribond. Elle courut dans les escaliers avant que la sonnerie s'arrête. Prendre les marches, c'est toujours moins direct que faire un vol plané. En mettant la main sur l'appareil, elle lut : *Appel manqué d'Inconnu. Nouveau message vocal.* « Vous avez un nouveau message. Pour écouter vos messages, faites le un.

- Un.
- Braise? Appelle-moi quand t'as mon message. C'est Papa. »

Son Louis en mille pièces était disposé minutieusement sur son lit. Le cadavre la regardait dans les yeux, la face croûtée de sang, la bouche tordue par l'amour, le cou rompu par la mort. *C'est bin quand on a besoin d'un croque-mort qu'il crève.* Le vent d'été soufflait par la fenêtre encore ouverte, ses rideaux longs effleuraient les jambes crochues de Louis, la brise faisait bouger ses cheveux noirs bouclés. Elle remarqua qu'elle avait manqué de ramasser trois de ses doigts. Tant pis, rendue où elle était, elle allait pas faire tout un plat pour deux-trois phalanges qui manquaient à l'appel. Braise frissonna, alla se mettre contre lui, sous les couvertures. Ça gardait pas au chaud d'être mince, un des seuls inconvénients d'être one of the beautiful people, en comptant l'impossibilité de gérer ses propres faits et gestes.

On ne sait pas si c'était à cause du vent, parce qu'elle s'était blottie contre Louis, ou parce que le dernier souffle de vie s'activait dans les hormones de son compagnon, mais il bandait, le soldat venait juste de monter son campement. « C'est maintenant que t'es down? Après ton discours sur l'amour, après m'avoir sortie de mes gonds? C'est maintenant que t'es down? Osti que t'es pas timé. Quand moi je veux, personne veut. Quand j'dis non, criss que là, vous êtes turn on. Sacrament que la vie, c'est mal faite. Quand t'aimes pas les gens, les gens t'aiment. Quand t'aimes

les gens, tout le monde te rejette. Quand t'es grosse, tu trouves tout le monde beau, tu veux tout le monde. Quand t'es belle, tout le monde est laïtte. Toi, t'étais en vie, tu t'intéressais à la mort, maintenant que t'es frette comme un glaçon, tu veux profiter de la vie? Câlisse que vous êtes cons. En même temps. Moi aussi. Ché pas pourquoi j'ai pleuré quand je t'ai vu prendre le bord. J'te connais pas. J't'aime pas. Mais j'aurais peut-être aimé ça. C'est ça que j'ai pleuré. J'ai pleuré Braise aimée pour rien. Aimée pour rien par un gars. J'ai pleuré Braise aimée comme une femme. J'ai pleuré Braise. Parce que personne la pleure, Braise. Personne pleure la disparition de Braise... J'appellerai pas Renaud. Tu sais pourquoi? Parce que Renaud, j'le connais pas. Ché pas c'est qui. Ma mère me disait de pas parler aux inconnus, même quand les inconnus te parlent quand même pis te disent : "Tu vois? Maintenant que j't'ai dit mon nom, on se connaît, on est pu des inconnus". On me prend vraiment pour une imbécile, une estie de débile profonde. Quand t'as du succès, les gens te sucent comme des mouches à marde? J'fais mon propre cash, maintenant ma vie en vaut la peine? Fuck. Je l'appellerai pas, je m'en criss de c'qu'il veut me dire. Qu'est-ce qui a de plus à dire? J'ai fait mon deuil. Papa, t'es mort. »

Elle prit son cellulaire et appuya sur dial. Ses doigts se souvenaient de l'emplacement des numéros. On décrocha rapidement :

- Allô?
- C'est moi.
- Braise! Eille Ninon! Viens, viens, je vais mettre le haut-parleur, c'est Braise!
- Attends, là, j'ai pas fini la vaisselle. Pis y'a personne qui va la faire, c'te vaisselle-là, sinon. J'entends d'ici, là.
- Non, mais viens! Tu vas mieux l'entendre de proche.
- Je t'ai dit que j'entends d'ici.
- Ma belle Braise, eille, hein, chu content d'entendre ta voix, tu sais pas comment chu content d'entendre ta voix. Tu sais pas comment on est contents.
- Ah ouin.

- J'ai juste entendu du bien de toi, j'ai un ami que tu connais, un ami de l'hôpital qui va à GrandeVille de temps en temps, il va s'ouvrir une clinique privée là-bas, tu le connais, il passe toujours à la télé, il fait des talk-shows, il m'a dit qu'il avait financé une partie de ton entreprise.
- J'ai vu l'annonce dans le journal, bravo, ma chouette, la photo est vraiment belle.
- J'avais pas fini de parler Ninon. Quessé j'disais... J'tais rendu où. Là, j'ai perdu le fil.

Il se mit à chiâler contre Ninon qui le coupait toujours quand il parlait.

- Ton ami.
- AH! Oui, il m'a dit que ça en valait vraiment la peine, que tu tenais quet'chose. Il m'a dit que t'allais réussir, qu'il en revenait pas de ton potentiel, comment t'étais mûre pour ton âge. C'est comme ça que j'ai eu ton numéro. Eille, t'es dans le 515. Ma p'tite fille est une vraie GrandeVilloise. L'interurbain en valait vraiment la peine. Ça me faisait penser, j'me suis dit, j'ai été vraiment dur avec toi, mais chu content, tu t'en sors. J'm'excuse d'avoir été aussi dur avec toi, mais je savais qui te fallait juste une poussée, un coup de pied dans le cul. Ma mère a fait la même chose pour moi. C'est pour ça que chu docteur aujourd'hui. Elle a été dure, mais j'ai réussi. Tsé, on en veut toujours à nos parents, mais quand on devient parent, on se rend compte que même les plus grosses vacheries, ils les ont juste faites pour notre bien. En tout cas... Je digresse. On a pensé, moi pis Ninon, on se demandait, on a manqué ta fête cette année, pis l'année d'avant aussi, on voudrait se rattraper. Viens donc nous voir à la maison? J'aimerais ça voir ma grande fille de 19 ans. On pourrait te faire deux partys de fête, même, si tu veux. Dis oui.
- J'vais faire le gâteau que tu veux, t'as juste à demander.
- Ninon va te faire un gâteau! Un gros gâteau à part de tsa.

- Bin là, wô minute là, laisse-la don' décider. Si a veut un gros gâteau, ok, mais là Braise, si tu veux un gros gâteau, dis-le-moi tu-suite, parce que ça prend du temps, pis là faut que j'trouve une recette, faut que j'prenne une journée de congé, décide vite.
- J'ai entendu. Je vais voir. Mais non. Je veux pas de gros gâteau. Fais le gâteau que tu veux. Là, faut que j'y aille. Justement, j'ai quet'chose sur le feu.
- Ok, bye, ma pitoune. Viens n'importe quand, mais appelle au moins un peu avant pour être sûre qu'on est dispo.

Elle raccrocha et alluma son four pour la première fois depuis qu'elle avait emménagé. Elle pitonna pour qu'il soit setté à broil, il grinça, ronronna, toussa, cracha, chauffa. Elle choisit en premier la main rompue de Louis, l'installa sur la grille du centre, et fit pareil avec le reste de ses membres. Après plusieurs heures de cuisson, Louis était presque tout en cendres. Elle le mit sur le comptoir pour broyer avec ses poings les motons qui restaient, prit soin de le goûter, pour voir si la température était bonne. *Top notch*, elle le mit dans un tupperware, et s'adressa à lui : « Je vais te montrer d'où je viens. Tu vas voir, ma maison, c'est la plus belle de PetiteVille, c'est ma mère qui l'a trouvée. Elle était même pas en vente, elle a forcé les gens à déménager à cause de sa beauté. Personne pouvait dire non. Dommage, tu pourras pas la rencontrer. Mais dans le fond, elle pis moi, on est pareilles, faque... tu manques pas grand-chose. »

Ça sentait la boule à mites dans le fond du walk-in. Ninon passait un à un les morceaux de linge qu'elle voulait lui donner en prenant soin de raconter dans les détails l'histoire de guerre de chacun. « Celle-là, oh boy, j'avais seize ans quand je l'ai achetée, une camisole à lacet, eille, achetée juste avec mon argent, ma mère m'achetait rien, elle faisait toute mon linge, sauf les bobettes, là, fallait que j'travaille si j'voulais quet'chose de trendy », et elle la plia pour l'ajouter à la tour de Pise que tenait Braise depuis une bonne heure. Ninon agrippa un pantalon de cuir brun, et s'excita en le décrochant du cintre : « J'ai encore ça, bin voyons donc! Ça, c'est quand j'suis arrivée à PetiteVille, c'était ... attends... v'là... V'LA VINGT ANS! J'me souviens, j'm'étais achetés des pantalons de cochonne, le monde appelait ça comme ça icitte, pour sortir pis rencontrer que'qu'un, c'tait pas mon genre, mais j'tais pu capable, j'allais exploser, j'avais mis toutes les chances de mon bord pour en trouver juste un, n'importe qui! Ah, la jeunesse. » Braise attendait l'item de plus pour le coincer à la va-vite en-dessous de son menton. La pile commençait à peser lourd, plus que la fille elle-même. *C'tu bientôt fini?* « Ah, ça, j'peux pas te donner, ça. J'l'ai jamais porté, mais c't'un souvenir. J'devrais le faire encadrer. J'sais pas si tu sais, mais ton père, c'est l'homme de ma vie, hein. » *Ah ouin.* « C'tait le coup de foudre. » *Ah. Eh bin.* « Il me connaissait même pas, on s'disait "Allô" à l'hôpital, c'est toute. Ton père, y'était souvent bête dans c'temps-là, personne osait y parler, y'était pas du monde. » *Mmmké...* « C'était à la Saint-Valentin, eille j'me souviens, j'avais eu un shift de fou. À la fin de mes douze heures, où je l'avais entendu pis vu engueuler tout le monde, traiter tout le monde d'incompétents, d'imbéciles, de niaiseux, de p'tits médecins de cul sans avenir, j'étais à ma case, j'avais les poches d'yeux qui pendaient à terre, y'est venu me voir, avec un sac-cadeau plein de cœurs dessus. Eille, j'ai vu ça, je l'ai envoyé chier tu-suite, gros plein de marde, mais y m'a juste dit de l'ouvrir, qu'il avait choisi le cadeau pour moi, qu'y me trouvait pas sans

dessein comme le reste du bloc opératoire, que si j'acceptais d'être sa Valentine, y ferait même des efforts pour qu'on ait une meilleure ambiance de travail. J'me suis dit, si ça peut servir les autres, bon, c'est juste un cadeau. Pis c'est juste une journée. Pis j'ai ouvert le cadeau. Pis là, c'est ça.

- C'est bin p'tit.
- Ouin, mettons qu'y a toujours été poche pour sizer ma grandeur, mais juste l'attention, ou c'tait la fatigue qui m'a faite ça, on sait pas, j'l'ai embrassé pis là bin, peux-tu croire, chu mariée avec le doc le plus bête de la salle d'op' depuis deux ans, on a deux enfants, attends, qu'est-ce j'dis là, bin non, c'est vrai, on en a trois, hein!

*Good one.*

Les jumeaux. En voyant son nouveau frère et sa nouvelle sœur, Braise avait réagi comme s'ils avaient toujours été là, bin oui, c'était la grande sœur de deux jumeaux non identiques, big deal, revenons-en. Elle s'était nonchalamment penchée pour leur faire la bise, et les avait enjambés pour aller porter son sac et Louis dans sa chambre. On n'avait pas eu le temps de la prévenir, en ouvrant sa porte, le choc avait fait remonter dans sa bouche le rien que contenait son ventre. Elle n'avait pas fait de dégât, avait tout ravalé, l'habitude, quoi. Les murs bruns de sa chambre étaient devenus mauve crade en son absence. Question de pas faire de jaloux, les parents avaient mélangé les pots de peinture bleue achetée depuis longtemps avec de la rose toute neuve. Le meilleur des compromis dans le meilleur des mondes. Deux bassinettes énormes avec des barreaux en métal, sûrement conçues pour contenir la mauvaise graine de demain, habitaient les coins de feu-la-chambre-de-Braise, et des cochonneries comme des hochets, des toutous, des doudous, des photos de bébés tout nus, des jeux éducatifs qui faisaient des bruits que la plupart des êtres humains entendront pas une fois dans leur vie, traînaient un peu partout dans l'ancien territoire de l'ancienne fille de Renaud. Le mur du fond, le plus gros, le plus important, ni coupé par une fenêtre, ni par une garde-robe ou une porte, offrait au monde les prénoms des deux bestioles en grosses lettres de fer forgé, décidément, on

s'était inspiré d'une prison pour décorer la chambre. Dans le lit de gauche dormait Blaise, dans le lit de droite dormait Caroline, si on se fiait aux écriteaux. On s'était attendu à avoir deux garçons, c'était la première chose que Ninon lui avait dite sur eux. You know, on s'attend jamais à avoir des jumeaux non identiques qui en plus ont même pas été foutus d'avoir le même sexe. Ninon et Renaud avait dû choisir à la va-vite des prénoms qui fittaient pas ensemble, on peut pas choisir des prénoms qui fissent ensemble si c'est pour deux bébés qui ont rien à voir physiquement, qu'ils soient nés à dix-quinze minutes d'intervalle ou pas. On avait dû faire le deuil de Cyril et Cyrus, et souhaiter la bienvenue aux prénoms forfaitaires de Blaise et Caroline. *Les cons. Coup de génie, ma chérie, pourquoi pas Blaise pour notre p'tit gars, hein? C'est cute, Blaise! Ça fait rough and tough! C'est parfait pour un p'tit gars! Eurêka! Bande d'imbéciles, de retardés mentaux même pas encore cliniquement diagnostiqués.* Caroline, la pauvre, elle faisait pas honneur à son prénom. Presque deux ans, pas un cheveu sur le cass, toute boursouflée comme si on y avait mis des élastiques à chaque articulation, avec les yeux brun vert marde. Une erreur de la nature, un déchet qui avait suivi Blaise hors du vagin de Ninon.

La mère des jumeaux, qui se passait en revue les flashbacks de son histoire d'amour pas cute pour deux cennes, fit un swiss roll avec son précieux vêtements de lilliputien et le rangea précautionneusement dans un de ses trois tiroirs à sous-vêtements.

- Bon, j'pense que c'est toute. Téka, si j'en trouve d'autres affaires à te donner, j'te les mettrai sur ton lit, d'ac?
- Merci, c'est vraiment beau, j'vais aller les essayer tu-suite, j'pense.
- Ouiiiiiii, fais-nous un défilé de mode!
- Fourre-toi-le dans plotte ton défilé de mode.
- Hein?

*Hipélaye.*

- J'me sens trop comme une crotte pour faire un défilé de mode.

- Bin voyons donc. T'es belle comme un cœur, mais j'comprends, des fois, y'a des jours, là, on s'voit juste laite comme des culs. De tous bords, tous côtés, on est laite. Mais inquiète-toi pas, moi j'te trouve belle. C'pas facile, être une femme, faut se tenir les coudes.

L'excitation de sa belle-mère, ou c'était les effluves de boules à mites, avait poli les mots sales qui étaient sortis malencontreusement de la bouche de Braise.

Elles sortirent du walk-in, et Braise s'enligna vers la chambre d'amis. Elle s'était mérité la chambre d'amis, excitons-nous, elle avait été promue au statut d'amie de la famille. Congratulations! Sur le lit, elle crissa en tas la merde vestimentaire dont elle venait d'hériter et se coucha dessus. Un pet retenu trop longtemps remonta jusqu'à son clitoris en petites bulles qui sonnèrent comme une bonne main d'applaudissement. « Merci, merci. » Elle faisait pareil avec toutes les lettres d'amour, bouquets de fleurs, toutous, chocolats, chèques en blanc, mèches de cheveux, échantillons de sperme, qu'elle recevait depuis qu'on avait vu son p'tit cul de bombasse marcher dans le centre d'achat de ce trou de ville de merde. Elle se cherchait un vibreur, c'était la seule chose qui l'empêcherait de se déverser en baise sur la pauvre population sans défense, sauf que le dernier sexshop avait fermé quand le reste de sa promotion du secondaire était parti profiter du GHB à l'université. On avait remarqué son retour pour deux raisons : la première, elle avait hurlé le poing serré « Criss, le sexe est mort, vive le sexe! » à une vieille aux cheveux bleus assise à une fontaine pleine de une cent; la deuxième, elle était belle et en chaleur, on peut pas rater ça quelqu'un comme ça.

Elle se laissa glisser en bas du tas de cadeaux changé en surmatelas, fallait faire du ménage, ça devenait lourd de dormir en-dessous de ça. Après avoir jeté toutes les propositions de one night stand ou de fuckfriend, les lettres d'amour d'admirateurs secrets et les demandes en mariage qui n'étaient pas venues avec une dot dans l'enveloppe, Braise retrouva le premier cadeau qu'elle avait reçu. C'était celui de Renaud. Juste de Renaud. Il l'avait spécifié, Ninon avait pas juste marqué sur l'étiquette son nom pour faire genre. Il était allé dans un magasin avec *son* char,

pendant *son* jour de congé, avait refusé l'aide de la vendeuse qui insistait, alarmée de voir un homme seul magasiner, avait sorti *sa* carte de crédit à lui, pas celle du compte conjoint, et était retourné emballer *sa* trouvaille dans du beau papier-cadeau avec pleins de cœurs dessus. Il avait tout fait tout seul. Il était le père rêvé. Il lui avait tendu le cadeau dès qu'elle avait posé les pieds dans la maison. Surprise! Bonne fête en retard, rebienvenue à la maison mon amour, mon enfant chérie, chair de ma chair, sang de mon sang! Derrière lui, Ninon attendait au loin, à côté de la table de la cuisine, accompagnée d'un gâteau de son cru. On lisait des « Bravo! » multicolores écrits partout dessus, quatre bougies en forme de dix-huit et de dix-neuf attendaient d'être soufflées. *Bravo, t'es devenue normale, ça t'a pris dix-neuf ans, mais bravo!* Braise déballa le cadeau, un peu obligée, et trouva la même montre que Maman avait et qui était aussi celle de Ninon. « Es-tu contente? » *Si chu contente?* « T'as la même que Ninon, parce que vous êtes les deux femmes de ma vie. » Il s'était précipité pour la lui mettre et s'étaient tous assis en famille devant le dessert. Renaud et Ninon s'étaient régalés, en avaient repris plusieurs parts, Braise n'avait rien touché, elle ne mangeait plus depuis deux ans, ne voulait pas chercher à savoir ce que ça ferait si elle recommençait.

Déjà deux semaines qu'elle était revenue, déjà deux semaines qu'elle avait posé un lapin à tous ses fidèles Ami-Clients de chez BB Desire All Included, déjà deux semaines qu'elle se retenait de faire la Braise. Tout PetiteVille voulait être la prochaine groupie de Braise, plus elle fuyait, plus on la suivait. Braise ne pouvait pas se laisser aller, d'un coup que la ville se referme sur elle et rompe le charme, lui redonne sa forme de grosse citrouille. Elle sortait le moins possible, pour pas chercher le fuck avec son corps. Y en avait un qui n'était pas fan de son retour. Son estomac rageait, grognait tout le temps depuis qu'elle avait arrêté de baiser. En parlant du loup, il grogna à l'instant. *Oui, oui, là, deux secondes.* Elle alla chercher les cendres de Louis, cachées en-dessous de son oreiller. *Fuck. Me semble que ça avait pas tant descendu que ça...* Louis n'était même pas la moitié de l'homme qu'il

avait été. Au lieu de plonger toute la langue dans le plat comme elle faisait d'habitude, elle mit seulement le bout, question de faire patienter son trou sans fond et d'économiser un peu sur les cendres.

- C'est bin fouuuuu!

Elle sursauta et fit tomber la poudre par terre. *Câliiiissssseeee!* Elle lécha tout à quatre pattes sur le plancher de bois franc, pas question que Louis reste pris entre les craques. Ça s'énervait comme des poules pas de tête en bas. Après avoir fait le porte-poussière, Braise rangea le défunt et descendit.

- My God, ma fille, qu'est-ce tu leur as faite? T'es pire que Jésus ressuscité.

La porte d'entrée était ouverte sur une boîte de laquelle sortait la tête noire et piteuse d'un bébé Labrador. Ninon était accroupie devant le chiot et l'embrassait avec la langue. Devant l'obscénité de la chose, Braise dut avaler la bile qui montait dans sa gorge.

- Y'a même une 'tite médaille, mon doux, ti pitou, t'es don' bin cuuuuuute. Comment tu vas l'appeler?

- Tu veux que je le garde?

- Bin sûûûr, la question se pose même pas. J'aurais vendu ma mère pour avoir un chien, haha, j'te niaise. Enwaye, comment tu veux l'appeler?

- Ché pas... C'est qui qui me donne ça?

- Bin, sur la carte, c't'écrit : « J'm'excuse de pas avoir été à la hauteur de toute la femme que t'étais, mais j'aimerais ça quand même pouvoir avoir a piece of you, un jour, si tu veux. Ludo. » Tu veux l'appeler Ludo?

- Donner un nom de chien à un chien, c'est dépassé.

Braise regarda la bête dans les yeux, réfléchit brièvement pendant que Ninon se pâmail à n'en plus finir et mordillait les petits coussinets de sa victime. Braise l'appela : « Louis XVI ». Il bondit de la boîte et vint la retrouver en s'accrochant dans le tapis et en se cognant la tête sur ses tibias pour arrêter son élan. Subjuguée par le rejet, Ninon resta devant la porte ouverte et la boîte vide à regarder sa belle-fille et Louis XVI monter à l'étage.

- Attends, attends! J'avais un service à te demander!

Braise s'arrêta dans la cage d'escalier et se pencha sur la rampe pour écouter la demande.

- Après-demain, c'est notre anniversaire de mariage, penses-tu que tu pourrais garder Blaise et Caro? Ça serait pour la nuit aussi. Maintenant qu'on a une gardienne à domicile, aussi bin en profiter. On voulait se faire une vraie soirée d'amoureux, avec les bébés, c'pas facile, pis vu que t'es là, que t'es devenue une grande adulte responsable, on pensait que tu voudrais bin les garder?

Braise acquiesça d'un « mké, pas d'troubles » et repartit sur sa montée.

« Eille Beauté Fatale?

- C'est moi ça?
- Viens ici. »

Renaud tapota son pectoral droit, et ouvrit ses deux bras comme Jésus sur la croix. Braise se leva de son lit, le cœur battant. « J'veux juste te souhaiter bonne nuit, pis te dire merci pour le service que tu nous rends. Viens ici. » Son visage craqua un sourire, elle n'avait pas eu de contrôle sur lui, et elle marcha lentement vers Renaud. Devant lui et ses bras ouverts, elle sentit la nausée monter quand ses yeux descendirent le long de ses deux rides d'amertume. Renaud, c'était sûrement la seule personne à qui ça allait bien, d'être bête. Elle avait la nausée, mais une nausée positive, la nausée du bon présage, qui annonce un dégueulement de jolies choses, de mots d'amour soufflés dans l'oreille, de rires coquins cristallins, de tendres papillonnements de cils. Son cœur et son vagin battaient en diapason, elle aurait voulu que le temps s'arrête, juste au moment où sa poitrine toucherait celle de Renaud. Elle marchait, battait le rythme, *on va se toucher, on va se toucher, on va se toucher*. Il avait mis un bras par-dessus son épaule, l'autre en-dessous de son aisselle, et la tenait fort. Elle avait envie de pleurer, mais comme rien ne sortait de son corps

ni ne rentrait depuis plusieurs jours, ça n'était pas venu. Il la tenait tellement fort. Renaud s'était ennuyé d'elle.

- Merci, ma belle fille, ma Braise à moi.

*Ah, Papa, oui, Papa, c'est moi, ta beauté fatale, Papa, je t'aime, mon Dieu, que je t'aime, Papa, tu m'aimes, mon Dieu, tu m'aimes, Papa.* Qui aurait cru que Papa était aussi docteur en caresses. *Prends une photo mentale, prends une photo mentale, fais un film mental aussi tant qu'à faire. Oublie pas de mettre le flash, il t'aime, faut que ça se voie.* Elle avait monté sa main de ses épaules à son cou. Papa n'avait rien dit. Elle la laissa continuer sa trajectoire, la laissait aller où elle voulait, où son instinct la menait, elle flatta sa nuque du doigt, toucha du bout de ses empreintes digitales les cheveux de son papa. Il baissa la tête, mit son nez dans le creux de son cou, la respira, soupira. Son épaule donnait envie d'y mettre les dents. Elle allait y mettre les dents, mais Papa se détacha. La boucle de sa ceinture avait laissé une empreinte sur le ventre de sa fille. Il alla se coucher en silence, laissant Braise retourner à son lit avec un goût amer dans la bouche.

Le coin du comptoir lui était rentré direct dans la hanche droite. Braise, fatiguée de faire la mule avec les deux jumeaux, essaya de frotter sa blessure, sans échapper les deux paquets, pour faire circuler le sang un peu et passer la douleur. *Câlisse qu'un bébé, ça a pas de tonus. Ça s'affale de tout son poids, comme si ça pesait rien, ça se prend pour un nuage, un ange de légèreté. Y'a rien de plus lourd qu'un bébé, y'a rien de plus chiant à porter qu'un bébé, un bébé, ça a pas l'intelligence d'alléger ton fardeau en se serrant les fesses un peu, en forçant avec toi, en portant lui-même un peu son corps, au moins comme support moral, genre « je souffre avec toi, je me tiens tous les jours, je suis au courant, je suis lourd, désolé pour ma pesanteur ».* Quand ses Ami-Clients lui demandaient de s'asseoir sur leurs cuisses, elle avait la décence de répartir son poids dans tout son corps, de pas s'écraser en gros tas mou sur eux, de pas leur mettre tout le poids de sa vie sur eux. *Fucking bébés mange-marde.* Elle ne comprenait pas qu'on ait volontairement le goût d'en fréquenter. Elle assit Blaise et Caroline sur le comptoir et, avant que Ninon descendît et la vît en train de mettre en péril leur vie, elle souleva son chandail pour voir les dommages collatéraux.

- Qu'est-ce tu regardes de même? Tu veux ma photo?, dit-elle à Caroline.
- Bébé.
- Bin, oui, t'es un bébé, salut la 100 watt.
- Qui qui a dit ça?

*Fuck. Shit.* Braise prit le frère par le bras, la sœur par le pied, et les glissa en vitesse jusque dans ses bras.

- C'est Caroline, elle a dit « bébé ». Ta fille est perspicace.
- Hein???? A l'a dit son premier mot?
- Ah, j'savais pas que c'tait son premier mot.
- Donne-moi-la, donne-moi-la. Elle a dit « bébé »? C'tu vrai?

Ninon tenait le bambin par les aisselles, fixait désespérément les lèvres de l'enfant.

- Caroline, dis « bébé ». Enwaye bébé, dis-le. Bé-bé. BÉ-BÉ. Pourquoi qu'a le dit pu?

*Ché-tu moé criss, j'pas dans sa tête.*

- Laisse-moi-les, là, merci, pour ton aide, vole-moi pas d'autres moments importants avant que j'parte.

Braise laissa Blaise sur le sol. Elle eut le souffle coupé en se penchant. *Man, sont bin serrés.* Elle tira sur ses jeans pour les remonter en prenant une grande inspiration.

Ninon remarqua la danse du pantalon trop petit.

- Voyons, tu rentres pu dans tes pants? Pourtant, tu fais attention, non? T'es toute minus. Mais, c'est vrai que la diététicienne que j'vois m'a dit qu'on a comme un range de 10 livres normalement. Dans une année, on perd 10 livres, on reprend 10 livres, on les perd, on les reprend. C'pas du vrai poids.
- Ouin, c'est juste depuis que chu revenue que j'me sens un peu pognée dans mes affaires.
- Hen ouin? Eille! On va aller s'entraîner ensemble. Tu fais peut-être juste d'la rétention d'eau, ça va t'aider à dégonfler.
- Non merci, ça va aller.
- Tu t'entraînais pas à GrandeVille? Comment t'as fait pour ta perte de poids?
- Je m'entraînais en gang.

*Je fourrais ma vie.*

- Juste pas dans un gym.

*Dans ma chatte.*

- Ah, en plein air? Chacun son truc!

La porte du garage qui s'ouvrait provoqua un raz-de-marée de réactions chez les Bérubé. « Enfin, y'était temps qu'y revienne lui, là! », chiala Ninon compressée dans son cuissard en train de donner de la purée brunâtre à Blaise, qui laissa sa bouchée couler sur son menton. Il tendit les bras vers son père en le voyant rentrer, envoyant

un direct sur le pot de bouffe à bébé qui s'écrasa par terre. « Bon, Renaud, r'garde c'que t'as faite! » Caroline rampa jusqu'à la flaque et, la bouche en ventouse sur le sol, elle se mit à aspirer le dégât. Louis XVI, couché sous la chaise-haute, la regardait faire. « Renaud! Prends-la! Fais quet'chose! Laisse-la pas faire ça! A va pas torcher le plancher! C'pas un chien! » Il déposa ses sacs avec toute la lenteur du monde, accusa : « Si tu la laissais pas toujours à terre, aussi », en allant chercher des Scott Towels, et se mit à quatre pattes à côté de sa progéniture porte-poussière. Renaud soupira : « Trop tard, c'est clean comme toute, on pourrait manger à terre. » Braise rit. Papa était devenu humoriste depuis qu'elle était partie.

- T'es là, toi! Je pensais que tu serais sortie je-sais-pas-où là, avec toutes les appels qu'on a. T'es pas allée voir tes amis? En tout cas, chu content que tu sois là. J'avais le goût de faire un brunch familial. Ma garde a été bin tranquille, j'ai juste eu un appel à six heures, quinze minutes de perdues, maudite niaiserie. Si j'fais du pain doré, t'en veux-tu? Combien? Tu l'sais pas, mais ton père est rendu pas mal bon pour faire des cafés lattes. T'en veux-tu un, Beauté Fatale?

Les deux femmes répondirent « non » en chœur.

- C't'à Braise que j'demandais. Ché que y'a trop de calories là-dedans pour toi, t'as pas besoin d'me le répéter. Tu vas manger du pain doré?
- Non, j't'attendais pour que tu surveilles les p'tits, j'veux aller au gym. Vu que j'sais pas si y va avoir un gym à l'hôtel, j'aime mieux prévenir que guérir. Les bagages sont prêts, on partira quand j'aurai pris ma douche, ok?
- C't'encore pas à toi que j'parlais, mais ok, bon gym.

La lumière se réchauffa quand Ninon franchit la porte d'entrée d'un pas sautant avec ses Nike customisées.

- Voyons, le dimmer bogue, j'viens juste de le changer, maudite marde. Tu me le diras en fin de semaine, si ça fait ça. Va falloir j'parle à mon électricien, si y'est pour me faire des jobs de cochon à chaque fois, j'commence à n'avoir plein mon cass.

Elle avait accepté toutes les offres de Papa, mais n'avait rien goûté. Elle avait tout donné à Caroline et Louis XVI, eux deux attendant de chaque côté de sa chaise que la nourriture « tombât » de la table. La table était parfaite, digne d'une page du catalogue IKEA, mais sous la vitre ronde recouverte d'une nappe jaune décorée d'olives noires, s'activaient les acolytes de Braise. Dès que Papa enfouissait son visage dans le bol à latte, elle fourrait sous la nappe ses mains débordantes d'œufs brouillés, de brioche glacée, de pain doré à la cannelle, de bacon de dinde, de pain croûté bin beurré, et se laissait licher les doigts par les deux bêtes. Tout le monde était heureux, avait ce qu'il voulait, jouait le rôle qui lui allait le mieux.

- C'est-tu toi qui as fait ce bruit-là?
- Hein? Quel bruit?
- Ça a gargouillé de ton bord. T'as-tu assez mangé? J'peux te faire d'autres choses si t'as encore de la place.
- Ah oui oui, mais non non, ça a pas gargouillé.

Ça avait gargouillé. Le ventre était en criss, toute la bouffe devant lui qu'on lui refusait, il allait la maudire, elle et toute sa famille, il préparait une malédiction qui allait sévir de génération en génération, ça allait péter, ça allait péter, ça allait péter.

- Ça l'a encore fait.
- J'pense que j'digère pas le lait.
- Ça te donne la diarrhée?
- Ça me donne la diarrhée.
- Bon, fini le lait pour toi. On va prendre soin de toi. J'vais dire à Ninon en revenant qu'elle achète du lait d'amande ou du lait de soya.
- Ok, bon bin, merci, mais faut que j'aïlle chier. Ça va péter.

Il avait carillonné de rire, faisait le bon public devant la performance de Braise.

Louis avait pris la poudre d'escampette. Elle avait mal au ventre, il lui aurait juste fallu une p'tite pincée, pas plus qu'un p'tit doigt mouillé trempé dans Louis pour la satisfaire, mais on était passé par là avant elle, on s'était régalé de Louis, on n'en avait pas laissé une miette. Elle s'était assise contre le mur, les jambes étendues,

avait dézippé ses jeans et laissé sortir la bête du pantalon. Ça faisait un bon bout qu'elle était là, à se flatter le bide, à faire des cercles avec son annulaire autour de son nombril tout ressorti, à dire « ayoye » à chaque spasme qui faisait pousser son ventre d'un centimètre de plus. Manger, c'était pas possible, si elle mangeait, ça lui tomberait dans les cuisses, le cou, la face, les bras, les jambes, la taille, le dos, le cul. Elle pouvait pas baiser, qui la baiserait comme ça, aussi fat qu'une femme enceinte? Une teenager avec un ventre de femme enceinte, l'antéchrist de l'érotisme. Papa la démasquerait, l'accuserait d'être juste une Mr. Hyde, trop faible pour être la Dr. Jekyll de sa propre vie. *Quelles options y me restent?* Tic-tac, le temps passe, il faut choisir. *Qu'est-ce que j'peux faire?* « J'peux m'tuer. » Louis XVI se mit à polir avec sa langue la boule de bowling qui avait pris la place du ventre de sa maîtresse. « J'peux m'tuer, j'attends qu'ils partent, j'me tue, j'me criss par la fenêtre, comme Louis. J'm'empoisonne. J'me coupe les veines, j'me fais frapper par un char. » Le chien faisait une belle job. On pouvait presque voir son reflet dans la peau de Braise. « J'aurai pas le choix de baiser si j'mange pas, j'aurai pas le choix de manger si j'baise pas. J'ai pas le choix. J'me tue. Ça finira pu, sinon. Y'a pas d'autres solutions. » La langue toute sèche, le chiot prit une pause et la fixa. « Qu'est-ce t'as, toi? » Papa cogna à sa porte. « Braise, on y va, nous. Les bébés dorment dans leur parc dans le salon, t'as juste à les réveiller dans une heure. Faut que j'me dépêche, Ninon m'attend dans l'auto, mais j'voulais juste te dire, que... Qu'on est vraiment contents que tu sois revenue. Bin, surtout moi. Moi, chu vraiment content. »

Ding-dong! Braise se leva pour regarder l'heure sur le four. Ding-dong! *Minuit douze*. Diiing-dooong! Caroline cria : « Bébé! » Diiiiiiing-doooooong! « Béeéébéééé ». « Oui, là, c'est beau, c'est beau, j'va ouvrir, là, criss, on se calme, laisse-moi me rendre. » Ding-dong-ding-dong-ding-dong-ding-do....

- T'as-tu fini? On t'a entendu.

- Enfin! Pourquoi tu répons pas au téléphone? Pourquoi tu rends pas tes appels? Ton père te fait pas les messages? J't'en train de virer fou. Pour vrai, j'en perds mes cheveux.

Ludo avait en effet deux grands golfes sur le haut de son front. *Dix-neuf ans pis chauve, y'a toujours pire que soi. On s'compare, on s'console.*

- J'aime pas ça parler au téléphone.
- J'peux-tu rentrer?
- Non.
- Enwaye. Dis-moi oui, chu v'nu à pied, c'est loin, moi, j'habite à BasseVille, c'est une criss de trotte, pis j'commence à avoir frette.

Il poussa sur la porte, mais Braise la referma sur son pied.

- Si t'enlèves pas ton pied, j'l'écrase. J'm'en criss. Tu rentres pas. J'veux pas te voir.

*J'veux pas que tu m'voies.*

- Oh my God, c'est tellement ça. C'est tellement ça que j'veux. T'es rough, t'es parfaite. Laisse-moi rentrer. J'en peux pu, j'peux pas bander, y'a personne qui m'fait bander. J'peux juste bander quand j'pense à nous.
- À nous?

Il forçait pour ouvrir la porte, en donnant des coups d'épaule, essayait de faire céder la fille et de sauver son pied.

- C'qui s'est passé entre nous. 'Sti que les filles icitte, y sont pognées. J'pas capable de bander, y'a juste quand j'pense à toi. Pis ça tient pas, faut que j't'aille en vrai. J'tais con, j'tais juste un gros cave de pas avoir catché. T'es la fille la plus cochonne que j'ai jamais rencontrée, j'te veux, s'te plaît, j'va exploser.

Braise revolait à chaque poussée qu'il donnait, avait du mal à garder ses mains sur la poignée.

- Dé-é-é-g-g-g-a-a-a-geeee.
- Non, laisse-moi te baiser.

*Fuck, la porte va défoncer. Y va m'voir. Y va m'voir. Y va l'dire à tout le monde. Y va m'voir.*

Louis XVI décolla du salon en entendant Braise crier. Il repéra le pied pogné dans la porte, fourra sa tête dans l'embrasure, mordit Ludo à la cheville. Ludo avait lâché prise, et Braise, dans le momentum, referma la porte sur le cou du chien qui éclata comme une boîte de jus qu'on aurait écrasée du pied. De l'autre côté, on entendait Ludo crier, la tête canine entre les deux jambes.

Elle était retournée s'asseoir dans le salon, Caroline regardait la télé par terre, Blaise était sur le divan de cuir avec elle. Son ventre bougeait, bouillait de grosses bulles d'air jusqu'à sa gorge. Elle avait la bouche en feu. La panique commençait à s'emparer d'elle, *shit, shit, shit, shit, ça va péter, ça va péter, je meurs ou je mange, je meurs ou je mange*. Elle tremblait, essayait de retenir ce qui montait à la surface, son corps se crinquait, même si elle se concentrait sur les annonces de programmes pour adultes qui passaient sur l'écran. Au moment où elle allait céder, où elle était en train d'envisager ce que serait son dernier repas avant d'aller se pendre dans la douche, Blaise mit sa main sur sa cuisse. En homme de la situation, il la calma de son geste. Il était là, c'était pas grave, ça arrivait tous les jours des affaires de même, fallait pas s'en faire, si c'était le corps du chien qui la mettait dans cet état-là, il s'en chargerait, il l'entererait lui-même si elle voulait, il pouvait faire ça pour elle, ça sert à ça un frère, à prendre soin de sa sœur comme un père ferait. Elle se tourna vers lui.

- Tu ressembles tellement à Papa. Ché pas si tu t'en rends compte.

Elle passa ses doigts dans ses cheveux foncés et fournis pour son âge.

- T'as les mêmes yeux.

Il fit aller ses paupières, battit des cils.

- Ta bouche est pareille.

Il souriait, confiant.

- Tes bras...

Elle en flatta un du bout du doigt. Elle se pencha, sniffa l'odeur de son demi-frère et se calma.

- Ouais. Comme lui.

Elle le prit dans ses bras, le voyait comme pour la première fois. Ses yeux tendres, invitant, disaient : « Embrasse-nous, embrasse-nous, please ». Elle posa ses lèvres sur ses paupières, sur sa joue, puis dans son cou, continua son parcours de doux baisers en se levant et en marchant vers la cuisine. À côté du lavabo qu'elle se mit à remplir d'eau, elle le posa, retira son one piece style matelot et le plongea doucement dans l'eau tiède.

« Il était un petit navire, il était un petit navire, qui n'avait ja-ja-jamais navigué, qui n'avait ja-ja-jamais navigué. » Elle le lava, puis le sécha, en faisait attention à ne pas trop irriter sa peau. « Il partit pour un long voyage, il partit pour un long voyage, sur la mer Mé-Mé-Méditerranée, sur la mer Mé-Mé-Méditerranée. » Elle souffla sur son pénis pour enlever l'eau. « Au bout de cinq à six semaines, au bout de cinq à six semaines, les vivres vin-vin-vinrent à manquer, les vivres vin-vin-vinrent à manquer. » Tout propre, elle le posa sur la plaque pour couper le pain, enfouit son nez dans son cou. « On tira à la courte paille, on tira à la courte paille, pour savoir qui-qui-qui serait mangé, pour savoir qui-qui-qui serait mangé. » Il riait, les cheveux de Braise lui chatouillaient le nez. Ses petites mains s'activaient dans la chevelure, en exploraient la texture. Braise prit de l'huile d'olive, massa d'abord les pieds. Les yeux fermés, il en profitait, se laissait badigeonner partout, ne réagissait pas, même quand elle lui en mit sur la bouche, le nez, et dans les oreilles. Il s'endormit au son du tac-a-tac-a-tac-a-tac, le coupage des oignons ne les faisaient pas pleurer, être tough, c'était de famille. Elle étendit les rondelles sur une plaque, prit Blaise délicatement pour l'étendre sur le lit de légumes, l'assaisonna de cumin, parce que le cumin, ça fait des miracles avec n'importe quel type de viande, et posa la plaque sur la grille du milieu du four préalablement chauffé à 450 degrés.

En attendant que le timer sonnât, elle mit la table, installa Caroline dans la chaise haute. La petite eut des haut-le-cœur, mais ça lui passa, pas trop habituée d'être en hauteur.

- Caroline, là, ché c'que tu vas dire, qu'on mange tard, mais j't'arrête tu-suite. On mange pas tard, y'est jamais trop tard pour manger. Moi pis toi, on mange à l'heure des riches. Ah, inquiète-toi pas. Le sifflement que t'entends, c'est normal. Ché pas si t'as d'jà mangé du homard, mais c'est comme quand tu les mets dans l'eau bouillante. Le sifflage, c'pas leurs cris, c'est la vapeur qui sort de leur corps, de leur carapace.

La vaisselle lavée, la table nettoyée, les restes de bouffe rangés, les dents brossées, les cheveux peignés, les corps frottés, Braise se coucha avec Caroline dans le lit des parents. La petite rampa tout près en s'aidant des draps avec ses petites mains, et s'imbriqua dans le creux du ventre de sa sœur. Complètement rassasiées, elles ne mirent pas de temps à s'endormir. Cette nuit-là, les deux petites filles rêvèrent d'anges blonds, de bonbons, de petits chats, et de Papa.

DEUXIÈME PARTIE :

ÉCRIRE L'ABJECT : LA FAIM JUSTIFIE LES MOYENS

*Ma mère me mange  
Me torture  
Et pour m'empêcher de la suivre  
Elle m'enterre  
Je mange ma famille  
Je crache sur leurs débris  
Je hais leurs maladies funambulesques  
Et leurs hallucinations de l'ouïe  
Prenez garde au dentifrice  
Qui blanchit sans détruire  
Mieux vaut s'égayer en dévorant les siens  
Que de marcher à quatre pattes  
Boire  
Ou essayer de plaire  
Aux filles*

Joyce Mansour

*Mother, you are the one mouth  
I would be a tongue to. Mother of otherness  
Eat me.*

Sylvia Plath

En écrivant *Daddy Cool*, je n'avais pas encore lu les théories de Julia Kristeva, je ne savais presque rien de l'abjection comme elle l'entend. J'ai créé Braise selon une intuition, selon mon désir d'une écriture qui aurait délimité proprement les contraires, où on aurait trouvé clairement la distinction entre méchant/bon, laid/beau, propre/sale, bien écrit/mal écrit. En approfondissant mes recherches, je me suis rendu compte que mes idées rigides et utopiques sur ma et la création avaient été polluées à mon insu. Très vite, j'ai été confrontée à la perméabilité des limites entre les opposés que je voulais représenter dans mon personnage, ce qui m'a amenée à me questionner sur cette perméabilité dans l'écriture elle-même. Sachant que j'écrivais mon roman sans avoir lu encore à fond la théorie littéraire, je reprendrai, dans cet essai, un travail réflexif portant en majeure partie sur la théorie de Julia Kristeva à propos de l'abjection, qui entre en résonance, après coup, avec plusieurs aspects de ma création.

J'ai dû me rendre à une évidence : le corps de ma protagoniste, qui est au centre de ce mémoire, n'a rien de délimité. Sa faim n'ayant pas de fin, le corps et sa graisse empiètent sur tout et déterminent le mouvement narratif de *Daddy Cool*. Comme un aimant disjoncté, qui « à la fois centripète et centrifuge, puisqu'il attire et repousse, illustre l'union des contraires »<sup>1</sup>, le corps affreux représente un lieu au-delà des délimitations, un lieu qui, tout en questionnant lesdites limites, s'y confronte constamment. Comme « la pollution [qui] appartient à une tout autre catégorie de danger, et n'a aucun rapport avec la distinction entre le volontaire et l'involontaire, l'extérieur et l'intérieur »<sup>2</sup>, l'abjection kristévienne recoupe cet au-delà des limites du corps qui le met en danger, mais dont l'identité dépend pour se forger. Sarah Sceats résume grosso modo la théorie de Julia Kristeva comme suit :

---

<sup>1</sup> Monique Saïgal, « Le cannibalisme maternel : l'abjection chez Jeanne Hyvrard et Kristeva », *The French Review*, vol. 66, n° 3, 1993, p. 414.

<sup>2</sup> Mary Douglas, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, traduit de l'anglais par Anne Guérin, Paris, François Maspero, 1981, p. 116.

Kristeva opposes « violent, dark revolts of being » (associated with feelings of revulsion, disgust, shame) to the « clean and proper » body, a sense of whose limits is necessary for the functioning of the symbolic order and the acquisition of personal identity within it. [...] [T]he « proper » subjectivity she identifies relies upon the expulsion of what is improper and unclean, disorderly or polluting<sup>3</sup>.

Le rejet de l'abjection est nécessaire pour préserver l'identité personnelle ; instinctivement, notre corps nous protège de ce qui n'est pas propre, de ce qui ne doit pas rester en nous, en excréant au dehors ce qu'on a ingurgité. Or, le corps n'est pas une limite infaillible entre Je et l'Autre, entre le Dedans et le Dehors, et de cette « opposition vigoureuse mais perméable, violente mais incertaine »<sup>4</sup> est né *Daddy Cool* avec son personnage aux discours et aux comportements « limites ». Le corps de Braise jamais au diapason de Braise me servira de point de départ pour la réflexion sur mon roman et mon processus créateur.

Comme le rappellent Caroline Eliacheff et Ginette Raimbault en paraphrasant Jacques Lacan, « [c'est] d'abord le corps, notre corps animal qui est le premier lieu où mettre des inscriptions [...]. Le corps est fait pour être marqué, porter les cicatrices témoins des blessures. »<sup>5</sup> Ainsi, le corps de Braise, qui varie selon sa faim littérale et figurée, « témoigne du discours qu'elle habite ou plus exactement qui l'habite »<sup>6</sup>. « Pas de texte sans corps »<sup>7</sup>, mais pas de corps sans nourriture ; c'est donc autour de la faim et de l'ambivalence du désir d'incorporation que tournera la suite de cet essai. La faim et l'abjection étant étroitement liées, je montrerai dans un premier volet comment le personnage, Braise, personnifie en plusieurs figures l'abject par les

---

<sup>3</sup> Sarah Sceats, *Food, Consumption and the Body in Contemporary Women's Fiction*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 68.

<sup>4</sup> Julia Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*, Paris, Seuil, 1980, p. 15.

<sup>5</sup> Caroline Eliacheff et Ginette Raimbault, *Les Indomptables. Figures de l'anorexie*, Paris, Odile Jacob, 1989, p. 139.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> Andrea Oberhuber, « Dans le corps du texte », *Tangence*, n° 103, 2013, p. 5.

manques (maternel, affectif, nutritif) qui habitent et délimitent son corps. Ensuite, je me pencherai sur l'acte de manger ou plutôt l'acte d'incorporation dans *Daddy Cool*, que je décortiquerai en trois temps : l'hyperphagie (accompagnée de sa sœur, l'hypophagie), l'anthropophagie (ou le sexe) et la défécation de soi et de l'autre (qui se manifeste dans la violence qui imprègne les mots). Il va sans dire que la sexualité a à voir avec chacun de ces thèmes :

Michel Foucault avait déjà souligné la mécanique du pouvoir à l'œuvre dans les mises en mots du corps et de la sexualité. En jouant sur le renversement qu'il opère entre corps et âme, tout se passe comme si l'âme, entendue comme ensemble de discours et culture d'une société, devenait la prison du corps.<sup>8</sup>

L'âme et son désir d'incorporation, voire sa quête inassouissable du désir d'incorporation, se matérialise dans la langue. Le langage comme la faim existent à l'intérieur d'un système de sens et de valeurs<sup>9</sup>. La faim d'une anorexique n'étant pas celle d'une obèse, on le voit à la réponse des corps et aux changements qu'ils subissent suite à leur réponse à cette stimulation, « [avoir] faim et manger ne va pas de soi »<sup>10</sup>. Comme Le Breton l'écrit : « L'appétit est une affectivité en acte »<sup>11</sup>. L'affectivité qui pousse à manger ressemblerait à celle qui pousse à chier, à insulter, à jouir, mais aussi à écrire, et je montrerai, dans la dernière section de cet essai, comment le corps du texte, comme le corps de Braise, témoigne de cette affiliation. Ainsi, en revenant aux effets esthétiques et aux choix de langage dans *Daddy Cool*, je montrerai comment l'écriture d'une corporéité dangereuse rend une image grossissante du système de valeurs déjanté de mon roman, et comment ce dernier, en raison de ces choix et effets, serait le produit d'une écriture de l'abject.

---

<sup>8</sup> Christine Détrez et Anne Simon, « “Plus tu baisses dur, moins tu cogites” : Littérature féminine contemporaine et sexualité-la fin des tabous? », *L'Esprit Créateur*, vol. 44, n° 3, 2004, p. 60.

<sup>9</sup> David Le Breton, « Du goût en bouche au goût de vivre : une gustation du monde », *La saveur du monde : une anthropologie des sens*, Paris, Métailié, 2006, p. 370.

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> *Ibid.*

## 1. LE TROP-PLEIN DU MANQUE (UNE POLLUTION AMBIVALENTE)

Le plus grand danger de *Daddy Cool*, c'est Braise. Le plus grand danger de cet essai, c'est aussi Braise. Mon but n'est pas d'analyser mon personnage comme si elle était une personne réelle dotée d'une psyché, mais bien de réfléchir, grâce à lui, aux motifs – le corps, l'abjection, l'incorporation, l'anorexie, la boulimie et le langage – qui génèrent mon récit et déterminent les principaux traits de mon écriture. Par contre, comme « le personnage est le signifiant de la personne »<sup>12</sup>, pour réfléchir à l'abjection chez Julia Kristeva et la mettre en lien avec ma création, j'ai dû commencer par analyser les actions et le comportement de Braise dans l'histoire, puisque ceux-ci dépendent directement de son corps, non pas de sa volonté. Son corps écope des répercussions causées par l'élément déclencheur derrière *Daddy Cool* : la disparition de Maman. La révolte du corps découle directement de ce manque fondateur, et c'est pour cette raison que j'appliquerai à ma réflexion, toujours en me rapportant au texte, certaines notions de psychanalyse, pour constater ce qui tient de l'abject dans le comportement de Braise et dans ses répercussions sur les autres personnages et sur l'histoire.

Ce qui représente le mieux l'abjection, et ce qui, selon moi, colle parfaitement à ma création, se trouve cristallisé dans cet extrait du *Pouvoirs de l'horreur* :

Essentiellement différente de « l'inquiétante étrangeté », plus violente aussi, l'abjection se construit de ne pas reconnaître ses proches : rien ne lui est familier, pas même une ombre de souvenirs. J'imagine un enfant ayant avalé trop tôt ses parents, qui s'en fait « tout seul » peur et, pour se sauver, rejette et vomit ce qu'on lui donne, tous les dons, les objets. Il a, il pourrait avoir, le sens de l'abject. Avant même que les choses, pour lui, soient - avant donc qu'elles soient signifiables -, il les ex-pulse, dominé

---

<sup>12</sup> Michel Zérafra, cité dans Vincent Jouve, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, p. 62.

par la pulsion, et se fait son territoire à lui, bordé d'abject. [...] Ce qu'il a avalé à la place de l'amour maternel est un vide [...] ; c'est de ça qu'il essaie de se purger inlassablement.<sup>13</sup>

Je voudrais m'attarder sur trois notions qu'on retrouve dans cette citation et qui s'appliquent à la situation initiale de Braise : la perte du familier, l'incorporation du vide et le rejet ou *l'ex-pulsion* de ce qui comblerait le vide. Ces notions permettent d'appréhender les transformations magiques du corps de Braise. Prenons la première fois où il se manifeste, dès la troisième ligne du texte :

Toute la journée, elle avait sécrété beaucoup trop de salive, une fontaine ambulante, et en était venue à se fourrer des napkins dans la bouche, comme on se met des boulettes de kleenex dans le nez en temps de grosse sinusite. C'est pas qu'elle avait soif, c'est pas qu'elle avait faim. Sa bouche coulait, elle se vidait comme une bouillotte (*DC*, 3).

Dans cette scène, sans le savoir encore mais à quelques minutes de le découvrir, Braise perd sa mère et donc son monde familier (mot ayant la même racine étymologique que « famille ») ; elle ingurgite du vide et expulse la matière non avalée (les cailloux qu'elle doit recracher après coup [*DC*, 4]). D'office, on se trouve avec un corps qui n'agit pas comme il devrait et qui se vide de sa substance, malgré les moyens extrêmes utilisés pour l'empêcher de se déverser. Son corps n'est plus familier à Braise ; il rejette ce qu'il a en trop et qui ne lui sert pas par la bouche, ce truc qui n'en finit plus de couler comme le trou d'un contenant percé et duquel, j'y reviendrai en deuxième et troisième parties, coulera le langage en jets d'insanités.

Je ne peux pas m'empêcher de voir ici une analogie avec la venue de la puberté, avec la première venue du sang menstruel qui déconcerte et qui pousse à chercher ce qu'on peut bien trouver de plus absorbant pour arrêter le sang de couler. Chez Kristeva, le sang menstruel est de l'ordre du déchet, mais est aussi un élément

---

<sup>13</sup> Julia Kristeva, *op. cit.*, p. 13. L'auteure souligne.

important de l'abjection, et surtout de l'abjection de soi. On le retrouve dans une des trois catégories qui font, selon Sarah Sceats, l'abjection kristéviennne, et qui recourent les trois notions soulevées plus haut :

oral disgust, which enacts a rejection of the mother and thus a refusal of life ('I abject *myself*'); repugnance towards bodily waste, which suggests an inability to accept the body's materiality, its rhythms and mortality (the corpse itself being the ultimate example of bodily waste); and revulsion from signs of sexual difference, encompassing the taboo against incest and horror at menstrual blood.<sup>14</sup>

Matei Georgescu souligne que l'enfant « peut construire son identité seulement à l'aide du double féminin de la mère. »<sup>15</sup> Bien que Braise ne sache pas encore à ce moment-ci que sa mère est partie, celle-ci a déjà commencé à disparaître du fait de ses nombreuses sorties et de ses manques à l'appel. Le manque du double féminin chez Braise l'emprisonnerait « dans une formule binomiale d'objets narcissiques »<sup>16</sup>, la condamnant à une mort psychique où l'altérité, normalement supportée par la mère, n'est pas représentée, si ce n'est que par une absence<sup>17</sup>. La mère est alors associée à la mort, et par son absence définitive, elle tue. Braise naît, puis évoluera dans l'histoire avec deux cadavres sur le dos : le sien propre et celui de Maman. Elle disposera alors « d'une autre représentation de la perte, de l'absence, de la séparation : la perte de l'objet originaire maternel, la perte des limites, la perte du sein, des fécales, des objets parentaux de l'enfance, des bons ou mauvais, mais aussi la perte de l'idéal et du sens. »<sup>18</sup> Ainsi, parce qu'elle entre dans l'histoire par son corps qui se déverse de tout son liquide, ce corps étranger qu'on apprend être plus loin dépourvu de mère, et parce qu'elle ne sera dès lors plus reconnue comme une

---

<sup>14</sup> Sarah Sceats, *op. cit.*, p. 69. L'auteure souligne.

<sup>15</sup> Matei Georgescu, « La femme et la mort. Interférences psychanalytiques sur la féminité mortifère », *Journal of Research in Gender Studies*, vol. 4, n° 1, 2014, p. 852.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> Jean Courmut, cité dans Matei Georgescu, *op. cit.*, p. 852.

enfant, elle déclenchera, autant chez elle que chez les autres, les trois signes de l'abject : le dégoût oral, la répugnance vis-à-vis des déchets corporels et la révolusion devant les signes de sa différence sexuelle, et sera condamnée à vivre dans l'abjection.

L'abjection, et c'est à quoi on la reconnaît principalement, a ce quelque chose qui provoque chez les autres un reflux affectif qu'on appelle le dégoût. Le père de Braise, après la scène où il la déconstipe, en est la première victime :

Braise n'était pas une patiente. Braise n'était pas un enfant. Papa ne pouvait pas être le docteur de quelqu'un qui n'était pas une patiente. Papa ne pouvait pas être le père de quelqu'un qui n'était pas un enfant. Papa avait mis ses mains dans un monstre qui chialait. Comme ça, sans explications, sans étiquette. Il n'accepta pas l'idée que ce monstre était à lui, que ce monstre était venu de lui. Ça lui était arrivé à lui, même si sa maison était parfaite et sa fine cuisine aussi. (DC, 19-20)

Papa, ce personnage propre et ordonné, a de ses propres mains mis au monde un monstre, et la rigueur avec laquelle il gère sa vie en est alors ébranlée. Après la disparition de Maman et à la renaissance fortuite de sa fille en monstre, il place Braise du côté de sa mère et la présente à ses invités comme suit : « Hum. Je vous présente... [...] C'est ma... [...] Ça, c'est Braise, vous allez pas pouvoir rencontrer sa mère, 'est partie. » (DC, 19-20) Associée à ce qui fuit par la bouche du père, sa fille devient Braise parce que Maman n'est pas, et grandira alors dans le trou que Maman aura laissé :

Tant qu'ils sont dépourvus d'identité, les rebuts ne sont pas dangereux. Ils ne font même pas l'objet de perceptions ambiguës, puisqu'ils occupent une place bien définie, dans un tas d'ordures quelconque. [...] Sans différenciation, il n'y a pas de souillure. [...] La saleté [est] une création de l'esprit qui différencie, [c'est] un sous-produit de la création de l'ordre. À partir d'un état originaire d'indifférenciation et tout au long

du processus de différenciation, son rôle [est] de menacer les distinctions établies<sup>19</sup>.

La différenciation qui marque l'identité du personnage comme étant de l'ordre de la souillure et qui menace la tranquillité d'esprit de Papa, c'est lui-même qui la dessine en la désignant du côté de Maman. Il range Braise du côté du rebut parce qu'elle le menace de son anus et de ce qu'il contient. Elle lui fait perdre ses repères, le souille, et lui signifie que lui aussi est de l'ordre du rejeté, ayant été quitté par sa femme, et qu'il pourrait être de l'ordre de la merde, qu'il pourrait être mort sans Maman, s'il oubliait de se rappeler qu'elle n'était « pas nécessaire, [...] qu'il n'avait pas besoin de cette “conne”, qu'il n'avait jamais eu besoin de cette “conne”. » (DC, 14)

La figure du manque qui habite la jeune fille se matérialise dans certaines images ou métaphores, où l'abandon est subtilement connoté. Par exemple : « Maman, comme les chats, finissait toujours par retrouver son chemin vers la maison. » (DC, 4) Cet extrait donne un indice de l'indépendance, voire de l'indifférence, qui déclenche une partie des changements corporels de Braise, et qui se produisent lorsqu'on la quitte, même temporairement : « En sortant de la maison, tout était normal, mais dès que Papa l'eut déposée en coup de vent, elle eut l'impression que son corps s'était transformé en parachute. » (DC, 8) Les débuts de l'*abondance* du corps de Braise marquent ici l'*absence* de sa personne et de son humanité. De plus, à plusieurs reprises, elle se contemple dans le miroir, essayant « de réaliser qu'il y avait quelqu'un en-dessous de tout son corps. » (DC, 47) Elle est de trop tout en étant disparue, et sa peau s'élargit toujours plus pour abriter le grand vide qu'a laissé la mère.

La transformation de mon personnage, tout comme pour le développement d'un enfant réel, sera motivée par ce vide :

---

<sup>19</sup> Mary Douglas, *op. cit.*, p. 172-173.

[les] lacunes de la mère [...] à pourvoir une enveloppe affective autour de la peau de l'enfant provoquent des troubles plus ou moins sérieux dans sa relation au monde. [...] De ne pas être contenu, il devient envahissant. [...] Ce manque d'échange peau à peau dans un climat de confiance et de tendresse suscite plus tard chez l'adulte une pathologie des limites. À défaut de limite de sens s'effectue une recherche de frontalité avec le monde. Ce sont des hommes et des femmes vivant de façon chaotique, qui se sentent vides, insignifiants, n'éprouvant pas leur existence. [...] Le moi-peau [...] est perforé de toutes parts à défaut d'avoir été étayé par une affectivité heureuse et cohérente<sup>20</sup>.

N'étant pas Frankenstein, et Braise n'étant pas vivante, je cherche seulement à montrer comment cette observation anthropologique répercute ce qu'il a été dit plus haut sur la recherche des limites d'un personnage dont la mère est absente, et comment cette observation rend compte du fonctionnement braisien, appelons-le ainsi. À cause de « l'indifférence maternelle [qui] peut bien apparaître comme la figure emblématique de la cruauté »<sup>21</sup>, Braise hérite d'un corps troué qui laisse entrer la graisse comme un bateau qui coule laisse entrer l'eau. Sans toujours trop le vouloir, sans se voir aller, son corps engraisé par le manque imposera aux autres sa présence et définira d'autant plus la protagoniste comme une saleté par le dégoût que suscitera son corps.

### 1.1 Entre absence et abondance

J'ai remarqué que les figures d'opposition dans ma création se côtoient sans arrêt. On retrouve en abondance l'absence d'affection, de toucher et d'amour, mais l'abondance de nourriture s'accompagne rarement de satisfaction. Ces deux thèmes

---

<sup>20</sup> David Le Breton, « L'existence comme une histoire de peau : le toucher ou le sens du contact », *op. cit.*, p. 202.

<sup>21</sup> Sophie De Mijolla-Mellor et Julia Kristeva (dir.), *La cruauté au féminin*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 6.

fondent ce que Sarah Sceats appelle « the representation of feeding without nurturing »<sup>22</sup>. Tout dans l'histoire de Braise s'articule autour de cette logique du manque de contentement, du « se nourrir sans être nourrie ». Je pense notamment à l'énorme gâteau de noces de Papa et de Ninon :

On voulait souligner la réaction des nouveaux mariés à l'arrivée du gâteau, voir leur beau sourire de gens heureux accueillir à bras ouverts le tas de crème rose et blanc qui se dirigeait vers eux, mais on ne voyait rien, la vue de tous était polluée par une autre histoire d'amour. Braise se poussa du champ d'attention en voyant le dessert arriver. La bouche ouverte, éclipsée par le gâteau, elle se laissa frapper par le même coup de foudre que tout le monde. Ce gâteau battait des records de grosseur. Tous ses étages promettaient une satiété divine, et ses milles roses en glaçage donnaient envie de croire à un goût égalant sa beauté. (DC, 60)

Ce gâteau, qui n'est pas n'importe lequel, est symbole d'union, et, parce qu'il représente l'amour et le rassemblement, il connote la satiété littérale ainsi que la satiété affective. Sa grosseur, ironiquement, ne fait fuir personne ; au contraire, elle fait fondre la foule en faisant miroiter la promesse d'un amour inconditionnel, et renvoie à ce dont Braise manque, le mérite d'être vue pour qui elle est et d'être aimée, et à ce qu'elle ne peut pas avoir, Ninon l'empêchant un peu plus loin de prendre sa part.

Dans mon roman, l'abondance du regard contrecarre souvent l'absence de toucher, mais l'une ne vient pas sans l'autre. Braise développe entre autres un tic d'auto-auscultation, et ne perd pas cette compulsion, même lorsqu'elle devient mince. « [La] peau est une métonymie de la personne »<sup>23</sup>, et c'est « [en] touchant les choses [qu'on] reconnaît qu'elles existent. »<sup>24</sup> La peau de ma protagoniste s'étire et se

---

<sup>22</sup> Sarah Sceats, *op. cit.*, p. 17.

<sup>23</sup> David Le Breton, « L'existence comme une histoire de peau : le toucher ou le sens du contact », *op. cit.*, p. 178.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 181.

rétracte à n'en plus finir, et déclenche chez elle une espèce de syndrome du miroir déformant, rendant la réalité dans *Daddy Cool* questionnable. Parce qu'il est difficile de se voir entière à travers son propre regard, à travers le reflet dans le miroir, la vision de Braise et de son corps se déforme dans les yeux des autres. Elle dit d'ailleurs à son père, lors d'une dispute concernant sa proéminence : « Mais j'me faisais pas remarquer! Si on me regarde, c'pas ma faute! » Et lui, de lui répondre : « Chut! Tu vois pas comme les gens te regardent, ça tu le vois pas. Je sais pas comment tu le vois pas, ça me sidère. » (*DC*, 56) Elle n'est pas maître de ce qu'on voit chez elle comme elle n'est pas maître de ce corps qu'on voit toujours avant elle. Il faut dans ces conditions user de simulacres et se mettre en scène pour pouvoir se voir et, nous le verrons plus loin, pour se montrer à soi-même qu'on existe. Je m'explique : Braise se voit grosse parce qu'on dit qu'elle est grosse, mais elle, bien qu'elle remarque son corps et ses changements, ne s'y voit pas entièrement, ne s'y reconnaît pas, se cherchant du doigt chaque fois qu'elle croise un miroir (*DC*, 92), ou essayant de se rappeler de temps en temps qu'il y a « quelqu'un sous la couche, [...] pour être sûre qu'on n'arrête pas de la chercher même des années après l'avalanche de gras qui était tombée sur elle. » (*DC*, 47) Sa réalité individuelle est impersonnelle et multiple, elle est surpeuplée par les regards extérieurs choqués, désapprobateurs et dégoûtés, et par les commentaires et réprobations du père qui semble vivre son corps pour elle, expérimentant l'horreur dès qu'elle entre dans son champ de vision. De ce fait, bien que Braise touche son corps et atteste de ses mains sa propre chair, parce que les autres ne la touchent pas, elle reste prisonnière du manque d'affection, du vide qui l'habite, et son existence et sa vision d'elle-même restent douteuses.

## 1.2 Du dégoût (débordement des limites) et de l'animalité (abolition des limites)

Le dégoût, sensation propre à l'abjection, nous protège de la contamination, qui va de pair avec la saleté. La graisse, dans *Daddy Cool*, est une déviance qui pourrait s'attraper, si on a le malheur de la regarder ou de la toucher ; tout comme « la saleté, [...] c'est quelque chose qui n'est pas à sa place. »<sup>25</sup> La peur d'être contaminé par elle, d'en être pollué, amène « à condamner tout objet, toute idée susceptible de jeter la confusion sur, ou de contredire nos précieuses classifications. »<sup>26</sup> Braise suscite le dégoût à plusieurs reprises, mais elle déclenche aussi des troubles et des maladies chez les personnages sur qui elle déborde : Papa devient hystérique après l'avoir déconstipée (*DC*, 18) ; M-L, prise de nausées, devient grise comme les draps de son lit après avoir goûté et été goûtée par son amie (*DC*, 33) ; et Ninon, après avoir vu les vergetures de sa belle-fille, devient victime du trouble du « si-jamais-on-pense-que-c'est-ma-fille » (*DC*, 41), qui est un rejet physique, viscéral. Le corps des autres n'accepte pas celui de Braise ; il leur est menaçant, hétérogène, et les confronte à leurs propres états fragiles, états qui les ramènent dans ce qu'il pourrait y avoir d'animal en eux. L'abjection qui les affecte lorsqu'ils sont confrontés à Braise leur permet de se détacher du monde menaçant de l'animalité, de se remémorer les limites et de s'en démarquer<sup>27</sup> en se servant de Braise comme bouc émissaire sur qui déverser ce qui fait horreur.

Braise, plus en contact avec ce côté animal (élevée, selon les rumeurs, dans une ferme avec les vaches et les truies [*DC*, 79], fausseté sur le plan factuel, mais peut-être vérité métaphorique), n'a sa place ni au sein de sa famille ni au sein de PetiteVille, et on le sait depuis le début : « Braise ne parla pas, ne savait pas trop si sa

---

<sup>25</sup> Mary Douglas, *op. cit.*, p. 55.

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> Julia Kristeva, *op. cit.*, p. 20.

place était à la table, à l'intérieur de la maison ou n'importe où ailleurs. » (*DC*, 20)  
Éjectée du cocon familial, elle en est quelque part responsable, parce qu'elle transmet aux autres, par contact visuel ou tactile, ce qu'il y a d'indésirable chez elle. Dans une société ou dans un ordre établi quelconque, comme par exemple, une famille fictive du nom de Bérubé ou une ville imaginaire baptisée PetiteVille,

[les] « polluants » ont toujours tort. D'une manière ou d'une autre, ils ne sont pas à leur place, ou encore ils ont franchi une ligne qu'ils n'auraient pas dû franchir et de ce déplacement résulte un danger pour quelqu'un. Contrairement à la magie noire et à la sorcellerie, la pollution n'est pas toujours l'œuvre des hommes : c'est une capacité qu'ils partagent avec les animaux. On peut commettre délibérément un acte de pollution ; mais l'intention de l'agent n'a rien à voir avec les résultats obtenus. La pollution se fait le plus souvent par inadvertance.<sup>28</sup>

Le corps de Braise, que sa chair ne parvient plus à délimiter à force d'engraisser, lui fait dépasser l'entendement et la projette dans l'animalité. Elle ne parvient pas à respecter l'ordre établi, à présenter une apparence convenable aux yeux des autres. Comme l'animal, elle n'a pas de contrôle sur son corps ni sur ses actes, même si ses intentions de départ ne sont pas nécessairement mauvaises. Elle est, au fond, victime de l'incompréhension des autres ; elle sème le trouble, qu'elle le veuille ou non.

### 1.3 Martyre de l'ordre, prophète de la souillure, ange de l'abject

Braise est « un[e] jeté[e] qui (se) place, (se) sépare, (se) situe et donc erre, au lieu de reconnaître, de désirer, d'appartenir ou de refuser. [...] Au lieu de s'interroger sur son "être", [elle] s'interroge sur sa place : "Où suis-je ?" plutôt que "Qui suis-je ?". »<sup>29</sup> Cette prédisposition, parce que la protagoniste nous arrive dans le roman

<sup>28</sup> Mary Douglas, *op. cit.*, p. 128.

<sup>29</sup> Julia Kristeva, *op. cit.*, p. 15. L'auteure souligne.

déjà empreinte de l'abject, la met, d'une certaine manière, à la fois au-dessus et au-dessous des autres. Elle est rejetée de l'ordre ; on la martyrise à cause de son corps, en la et le punissant jusqu'à ce qu'elle en ait les genoux ensanglantés (*DC*, 35), et on l'ostracise en refusant de la fréquenter parce que ce serait « pareil que d'accueillir Satan dans sa vie, d'accepter de coucher avec lui toutes les pleines lunes, de porter ses triplets maléfiques et d'accoucher pour l'éternité dans les flammes de l'Enfer, même pas à l'hôpital. » (*DC*, 13)

Braise n'est alors pas comme les autres, elle qui avance sur son propre chemin et vit « son enfance comme une exploratrice, la première des siens à marcher en terrain pré-pubère. » (*DC*, 23) À ce propos,

il n'est pas anodin que les manifestations de l'abjection soient particulièrement prononcées au moment de l'adolescence. En effet, l'entrée dans l'âge adulte, qui correspond à une prise de conscience de soi, s'apparente à une deuxième naissance, étape aussi cruciale que douloureuse du parcours identitaire. L'adolescent-e est pris-e dans un nœud d'injonctions essentiellement culturelles qui vont déterminer sa place dans le monde. Ces injonctions sont empreintes de violence, d'interdits, de menaces, de craintes, d'inconnu, toutes reliées à des degrés divers, à l'abjection.<sup>30</sup>

Sa destinée abjecte, qui, d'après ce qu'on a dit plus haut, serait d'autant plus prononcée à cause de la puberté, se révélera à elle dans un choc des plus violents, comme par magie, ou pourrait-on dire, par miracle : « Son ventre s'était métamorphosé en montagne. Comment avait-il pu devenir aussi énorme d'un coup ? » (*DC*, 26) Convaincue d'être témoin d'un acte satanique, elle se dit : « C'est ça. Chu finie. J'ai l'bébé du diable. J't'enceinte du diable. Chu Marie possédée. » (*DC*, 26) L'oxymore « Marie possédée » érige et rabaisse simultanément Braise aux

---

<sup>30</sup> France Grenaudier-Klijn, « Abjection, altérité, violence : les méchantes filles de Catherine Klein », dans Frédérique Chevillot et Colette Trout (dir.), *Rebelles et criminelles chez les écrivaines d'expression française*, Amsterdam, Rodopi, 2013, p. 232-234.

statuts de miraculée et de victime du démon, lui donnant une essence quasi prophétique, quasi diabolique. D'ailleurs, ce « miracle » n'était pas le premier. L'hôpital où son père travaille avait qualifié l'épisode de son doigt enflé de « petit miracle médical » (*DC*, 9). Ainsi, martyre de l'ordre familial qu'elle brise, révélée comme étant « pire que Jésus ressuscité » (*DC*, 107), qu'elle invoque au début à plusieurs reprises, et miraculée de l'antéchrist, Braise réunit les excès et les contradictions à l'intérieur même de son corps.

Contrairement au prophète propageant la Bonne Nouvelle, Braise n'annonce rien de bon. Dans une logique ecclésiastique, pourrait-elle alors, elle aussi, être le vaisseau d'une Parole à distribuer, être une prophétesse souillée ? Jésus lui-même, ayant provoqué par sa parole une forte opposition chez ceux qui ne voulaient rien entendre et qui ne voulaient pas changer leurs habitudes, a fini crucifié. Expulsé du monde par ceux qui rejetaient son message, il était alors ce « déchet » dont il fallait se débarrasser. PetiteVille et la famille Bérubé réagissent de la même manière avec Braise. Ces deux ensembles, les Bérubé et PetiteVille, s'organisent selon un ordre entendu, comme n'importe quelle société et microsociété, et tiennent à leur homogénéité. Et comme

[t]out système de classification peut produire des anomalies, et toute culture doit un jour ou l'autre faire face à des événements qui semblent défier ses idées préconçues [...], la culture cherche [en premier lieu] à réduire une ambiguïté en adoptant l'une ou l'autre des interprétations possibles. Par exemple, la ligne de démarcation qui sépare les êtres humains des animaux est menacée chaque fois que naît un monstre. Elle est rétablie dès que l'on colle sur ce phénomène une étiquette quelconque. [...] En second lieu, on peut contrôler l'existence même de l'anomalie [en l'éliminant par exemple]. [...] Troisièmement, une règle obligeant à éviter l'anomalie renforce et confirme les définitions auxquelles l'anomalie ne se conforme pas. [...] Quatrièmement, il arrive que les phénomènes anormaux soient qualifiés de dangereux [pour les dérober à la discussion et éviter de se faire convaincre que ces croyances

sont fausses]. [...] L'impur, le sale, c'est ce qui ne doit pas être inclus si l'on veut perpétuer tel ou tel ordre.<sup>31</sup>

Dans cet ordre d'idées, bien que Jésus fût porteur d'une parole sainte, le prophète aurait pu être, à un moment ou à un autre, associé au monstre. Par ailleurs, la sainteté est étroitement liée à l'abjection, la racine même du mot signifiant « état de séparation »<sup>32</sup> :

en latin chrétien, l'adjectif *abject* se spécialise pour ne plus désigner que ce qui est « rejeté moralement, méprisé », le nom *abjection* subit également un infléchissement de sens et se met à désigner l'« état de l'âme abaissée, abattue » pour devenir, en latin religieux, synonyme d'humilité<sup>33</sup>.

Tout comme le système qui peut créer des anomalies, un prophète en a été une à un moment ou à un autre dans l'histoire de l'humanité. Ainsi, si se séparer de ses excréments, c'est se rendre plus sain et se débarrasser de ce qui vient interrompre l'ordre du corps qui vit sa vie sans se poser de questions, se débarrasser d'une parole nouvelle, qu'elle soit saine ou malsaine, c'est alors l'empêcher, pour un moment, de venir ébranler les conceptions préétablies d'une petite vie qu'on menait bien tranquillement.

Mon idée est donc celle-ci : en étant martyr de l'ordre et en prophétisant par la souillure l'excès diabolique dont elle est porteuse, et suivant les étapes énoncées plus haut pour contrer les dangers de l'abject, Braise serait devenue, par la force des choses, un déchet dérivé de la sainteté. En dépit des efforts de tout PetiteVille pour coller l'étiquette d'intouchable à Braise, de l'énergie gaspillée à essayer de contrôler son appétit, du mouvement global de rejet affectif dont elle est l'objet constant et de

---

<sup>31</sup> Mary Douglas, *op. cit.*, p. 58-59.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>33</sup> Claire Lozier, *De l'abject et du sublime. Georges Bataille, Jean Genet, Samuel Beckett*, Bern, Peter Lang, 2012, p. 7. L'auteure souligne.

l'indifférence comme sentence finale aux actions dangereuses qu'elle porte, ma protagoniste finit par renaître de ses cendres, non pas comme un phœnix, mais comme un ange du déchet, un ange déchu. Exilée de sa ville, de sa famille, elle reconnaît son héritage fantômatique : « Fille de fantôme un jour, fille de fantôme toujours. Elle comprit. [...] Ce serait toujours plus simple d'être un fantôme ailleurs que d'être un monstre ici. » (DC, 87) Mary Douglas décrit la sainteté comme comprenant aussi la notion de totalité, de plénitude<sup>34</sup>, et si nous prenons les deux derniers substantifs au pied de la lettre, Braise est effectivement pleine, remplie de vide, et, de fait, est totale dans le manque qui la définit. Ainsi abaissée au plus bas point, étant le produit défectueux et déféqué de la vie des autres, elle renaît, ou ressuscite, du cadavre maternel duquel elle provient, en ange porteur de l'abject.

Cette jetée qui erre, réunissant et produisant toujours plus de contradictions, vient en créer une autre ici, que j'approfondirai dans les prochaines sections,

[car] l'espace qui préoccupe le jeté, l'exclu, n'est jamais *un*, ni *homogène*, ni *totalisable*, mais essentiellement divisible, pliable, catastrophique. Constructeur de territoires, de langues, d'œuvres, le jeté n'arrête pas de délimiter son univers dont les confins fluides - parce que constitués par un non-objet, l'abject - remettent constamment en cause sa solidité et le poussent à recommencer. Bâtitteur infatigable, le jeté est en somme un *égaré*. Un voyageur dans une nuit à bout fuyant. Il a le sens du danger, de la perte que représente le pseudo-objet qui l'attire, mais ne peut s'empêcher de s'y risquer au moment même où il s'en démarque.<sup>35</sup>

Ma protagoniste, tout à la fois pleine de rien, polluante, dégoûtante, sauvage, martyre, prophétesse, miraculée, satanique, angélique, est issue d'une histoire où le désir est le vecteur de tout, et le désir, n'étant jamais vraiment incorporable, m'amène sur un autre territoire de l'abjection. La faim et l'écriture de celle-ci touchent à ce désir

<sup>34</sup> Mary Douglas, *op. cit.*, p. 70.

<sup>35</sup> Julia Kristeva, *op. cit.*, p. 15. L'auteure souligne.

fuyant et dangereux d'incorporer l'autre dont Braise, son corps et le traitement qui lui est réservé, pourraient être le vaisseau.

## 2. VIDER LE DÉSIR DU CORPS/VIDER LE CORPS DU DÉSIR : UNE HISTOIRE DE PHAGIE

Mettre le trouble pour calmer le trouble, c'est ce qui motive la logique destructrice dans *Daddy Cool*. La relation de Braise aux autres est basée sur « ce qui fuit du “for intérieur” de l'autre »<sup>36</sup>, troublée par sa recherche du « dedans désirable et terrifiant, nourricier et meurtrier, fascinant et abject, du corps maternel »<sup>37</sup>. Puisqu'il ne reste rien d'autre de Maman que des souvenirs un peu flous et un vieux cheveu trouvé entre ses fesses (*DC*, 27), Braise n'a qu'une possibilité : incorporer ce qui lui manque. Faute de pouvoir la signifier d'une meilleure manière, Braise doit incorporer sa mère en jouissant de ce qui la manifeste, c'est-à-dire de ce qui pue, de ce qui est laid, de ce qui dérange, de ce qui est de trop ou de ce qui manque trop, de ce qui fait mal<sup>38</sup>.

La nourriture, ou le dégoût alimentaire, comme Kristeva le souligne, est la forme la plus élémentaire et archaïque de l'abjection<sup>39</sup>, et le plus grand tabou alimentaire, soit celui de trop manger, est franchi dans *Daddy Cool*. Mon personnage est l'héroïne condamnée et condamnable d'une tragédie qu'on pourrait réintituler « Une histoire de phagie ». Cette histoire,

[mise] en scène vertigineuse d'un avortement, d'un auto-accouchement toujours raté, [est] [...] à recommencer sans fin, [et] l'espoir de renaître est court-circuité par le clivage de [soi-même] : l'avènement d'une identité propre demande une loi qui mutile, alors que la jouissance exige une *abjection* dont s'absente l'identité.<sup>40</sup>

---

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 66. L'auteure souligne.

Pour se préserver de la coupure, selon la terminologie kristévienne, Braise est prête « à plus : au flux, à l'écoulement, à l'hémorragie. [...] L'érotisation de l'abjection, et peut-être toute abjection pour autant qu'elle est déjà érotisée, est une tentative d'arrêter l'hémorragie »<sup>41</sup>. En dévote de l'abject, Braise entretient une relation à la faim et à la nourriture qui ne pouvait être que troublée, vacillant entre le désir de tout incorporer et celui de ne rien manger : ces désirs se manifestent par un corps obèse qui se change miraculeusement en corps anorexique. Même le trouble alimentaire, chez elle, réunit les opposés qui l'habitent. Elle naît et puis renaît d'un

*entre-deux-morts*, espace où la mort empiète sur la vie et la vie sur la mort. Cet espace, [la boulimique] le représente imaginativement en incarnant l'indistinction mort-vivant. « Je ne serai ni chez les humains, ni chez les morts, ni avec les vivants, ni avec les défunts ». <sup>42</sup>

Abjecte boulimique, le personnage de Braise pallie à ce qui lui manque en voulant contrôler son corps et en mettant en place un simulacre (un autre), qui lui permettrait de contrer l'abandon<sup>43</sup>. C'est ce sinistre manège, dans l'histoire d'amour toxique qu'elle entretient avec son désir, où elle se gave, puis se prive de tout ce qui se trouve autour d'elle, nourriture et gens compris, qui la pousse vers l'horreur, vers ce qu'elle connaît le mieux : la violence du rejet, l'inévitable expulsion.

## 2.1 Hyperphagie/hypophagie

Cette jeune fille disgracieuse, victime de sa graisse et de son obsession pour la nourriture, s'empiffre sans se poser de questions, parce que c'est ce qu'elle fait le mieux :

---

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> Caroline Eliacheff et Ginette Raimbault, *op. cit.*, p. 153. Les auteures soulignent.

<sup>43</sup> Isabelle Meuret, *L'anorexie créatrice*, Paris, Klincksieck, 2006, p. 139.

Elle mangeait sans goûter, en pensant à ce qu'elle pourrait faire, elle, pour plaire aux autres. [...] Elle mangeait pour se donner du gaz pour réfléchir, chaque bouchée, elle le sentait, l'amenait sur la bonne voie. Elle commença à avoir un peu mal au ventre, et quand elle rota pour faire un peu d'espace, elle eut un flash. Elle ne devait rien faire. Rien. Elle devait [...] ne plus rien faire, pour qu'on oublie qu'elle existe. [...] C'était tout ce qu'on voulait d'elle, c'était tout ce qui lui manquait pour qu'on soit fier d'elle. Elle prit sa main et l'empêcha de mettre plus de choses dans sa bouche. (DC, 57)

Manger comme elle mange n'est pas acceptable et n'est pas représentatif de la personne que Braise devrait être. Puisque l'abus de nourriture est immonde, et que, par ce symptôme de l'abjection, la protagoniste cesse d'exister, pour que son existence advienne, pour qu'elle vive enfin, il faut laisser tomber l'appétit, ce déchet hyperphagique, qui la définit aux yeux des autres. Renée Despres résume la question ainsi :

Food crosses the border between « not-me » and « me », altering « me » as it crosses. Kristeva suggests that « when food appears as a polluting object, it does so as oral object only to the extent that orality signifies a boundary of the self's clean and proper body. Food becomes abject only if it is a border between two distinct entities or territories. A boundary between nature and culture, between the human and the non-human<sup>44</sup>.

Dans *Daddy Cool*, c'est en mangeant qu'on n'est plus soi-même ; c'est donc en arrêtant complètement de manger qu'on peut aspirer à devenir quelqu'un. Ironiquement, la nourriture trace autant la frontière entre la naissance identitaire et l'absence d'identité de mon personnage que la frontière entre son rejet et son acceptation à l'intérieur du territoire de PetiteVille.

---

<sup>44</sup> Renée Despres, *L'écriture faim: To Write of Hunger*, thèse de doctorat, Indiana University, 1996, f. 169.

Logiquement, le dénouement d'une péripétie hyperphagique ne peut que s'enligner vers une solution hypophagique : pour être nourrie d'amour, il faut freiner son besoin de nourriture, à la manière de l'anorexique qui « ne cède en rien sur sa demande, une demande de désir, [...] [elle] dit non pour qu'advienne le désir. Elle sacrifie son corps de besoin pour que la vie de l'être humain soit habitée par l'ordre symbolique. »<sup>45</sup> Le symbolique, autant chez l'anorexique que chez Braise, entre en confusion avec les registres du réel et de l'imaginaire, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de différence entre le besoin, le désir et la demande de nourriture, et par association, le besoin, le désir et la demande d'affection : il y a confusion sur la représentation personnelle du corps et de soi-même, de sorte que le corps voit sa demande de nourriture nutritive refusée par le sujet symbolique (« *je* ») parce que celui-ci ne peut vivre et se représenter que grâce à son désir de nourriture affective. Les besoins du corps ne peuvent, par conséquent, être reconnus. Simone Weil, commentant certains textes de Freud, retient aussi cette adéquation entre la nourriture et l'affection :

la *nourriture* [...] dominerait les sentiments affectueux : « Le corps s'incorpore ce qu'il aime en le détruisant. » L'enfant dans le sein de sa mère, tétant, à la fois se réfugie tout contre le sein... tente de rentrer dans le corps maternel, et s'incorpore inversement la substance de la mère, qu'il suce et parfois mord. Cannibalisme. Communion, « ceci est mon sang, ceci est ma chair. » « Ainsi dans la gestation, on s'incorpore à l'être aimé. » Or, par la nourriture on s'incorpore l'être aimé [...]. Désirer incorporer serait détruire.<sup>46</sup>

L'enjeu de Braise n'est alors pas d'être aimée, mais plutôt d'être désirée, parce que si aimer équivaut à manger, être aimée équivaut à être mangée. L'acte de manger même est fondé sur cette ambivalence :

---

<sup>45</sup> Caroline Eliacheff et Ginette Raimbault, *op. cit.*, p. 152.

<sup>46</sup> Simone Weil, citée dans Caroline Eliacheff et Ginette Raimbault, *op. cit.*, p. 205-206. Les auteures soulignent.

it is the most material need yet [and] is invested with a great deal of significance, an act that involves both desire and aggression, as it creates a total identity between eater and eaten while insisting on the total control — the literal consumption — of the latter by the former.<sup>47</sup>

On en revient à cette tentative d'appropriation du « for intérieur » fuyant qu'il faut chercher chez l'autre pour matérialiser Maman, quête qui passe directement par le désir de s'incorporer à l'autre en se l'incorporant. Et puisque incorporer la nourriture ne constitue plus une solution réaliste à l'atteinte de sa jouissance, Braise passera à son substitut, l'incorporation des corps, figurée et littérale.

## 2.2 Anthropophagie et autophagie

Avant d'en venir à une incorporation littérale de l'autre et réaliser ce « rêve cannibalique [,] [...] désir inconscient d'annuler ce qui sépare et distingue pour ne perdre jamais »<sup>48</sup>, le contact physique devient urgent pour qu'un semblant de symbiose avec ce qui symbolise Maman se concrétise. Le rêve cannibalique imprègne Braise, on peut le remarquer au moment où, détail des moins anodins, une paire de seins familière vient la visiter en rêve (*DC*, 25). « [To] have one's love and eat it too »<sup>49</sup>, c'est ce que ce rêve pourrait représenter : une chair qu'on malaxe, qu'on pétrit, qu'on embrasse, qu'on goûte et qui reprend sa forme initiale, sans traces d'une quelconque meurtrissure, sans nous rappeler qu'il y a derrière elle, une mère nourricière, une mère dévorable, mais aussi dévorante. On l'aura vu plus haut, si l'autre, objet bien-aimé, peut décliner et tendre du côté de la mort et de l'abject, nous aussi, sujet aimant, le pouvons.

---

<sup>47</sup> Mikhaïl Bakhtine, cité dans Maggie Kilgour, *From Communion to Cannibalism: An Anatomy of Metaphors of Incorporation*, thèse de doctorat, Yale University, 1986, p. 7.

<sup>48</sup> Pierre Fédida, cité dans Maggie Kilgour, *op. cit.*, p. 359.

<sup>49</sup> Maggie Kilgour, *op. cit.*, p. 359.

« [I]n a world where extremes meet, filling and feeding can turn into a kind of emptying or self-consumption »<sup>50</sup>, rappelle Kilgour. Dans *Daddy Cool*, « l'Eros s'appuie sur la "faim", et la faim peut provoquer la mort »<sup>51</sup> ; le sexe, alors, est loin d'être la solution la plus satisfaisante pour éviter de « s'évider » encore plus. La masturbation frénétique, seul toucher à portée de main, se substitue à la nourriture et à la baise afin de « calmer l'ouragan qui [...] [prend] naissance dans son ventre » (DC, 38). Fantasmant d'être cajolée, caressée, ou aimée, le manque de tendresse rend Braise boulimique du toucher<sup>52</sup> et la laisse en proie à un onanisme compulsif. L'autophagie, en-cas temporaire, la prévient de l'auto-destruction, mais l'y pousse aussi, la tendance voulant que, lorsqu'elle touche quelqu'un, l'expérience se termine soit par la maladie, soit par un bain de sang.

Subséquemment, les scènes de sexe se profilent selon ce paradoxe, occasionnant mésententes et gestes violents. Braise ne survit que grâce à ses fantasmes et à ses préconceptions du désir chez l'autre, tellement qu'ils finissent par se superposer au réel :

Elle attrapa au vol les gouttes de mots du remplaçant. Assoiffée, elle les but, en devint complètement saoule et vit le fil de leur vie amoureuse lui passer devant les yeux. Ils pourraient faire leur première date dans le parc, c'était presque l'été, ils s'embrasseraient, pourraient pas se retenir, elle lui ferait la meilleure pipe de sa vie, il insisterait pour lui manger le vagin, feraient un 69 sur une couverture de pique-nique, elle aurait un gag reflex, mais se retiendrait parce que l'amour, c'est ça que ça fait. Il jouirait dans elle un gallon de sperme, elle tomberait direct enceinte. Ils le garderaient. Ils se marieraient avec l'argent de la famille du gars, parce que, out of nowhere, on découvrirait qu'il avait un oncle duc et hériterait de son argent sans les responsabilités. Ils auraient une maison à Los Angeles, leur voisine serait Trisha Paytas, ils feraient des trips à trois

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 291.

<sup>51</sup> Matei Georgescu, *op. cit.*, p. 851.

<sup>52</sup> David Le Breton, « L'existence comme une histoire de peau : le toucher ou le sens du contact », *op. cit.*, p. 194.

avec elle, deviendraient célèbres sur sa chaîne YouTube. Leur fils grandirait, deviendrait mannequin, après top model reconnu mondialement, et subviendrait aux besoins de ses parents jusqu'à leur mort. Ils seraient heureux, tout simplement. (DC, 82-83)

Cette longue gradation est suivie par l'agression du remplaçant qui bande contre son gré, et cette érection est sans équivoque un bon présage pour Braise : « Il bandait. Il bandait! Ça, ça voulait dire qu'il l'aimait. Il voulait d'elle, elle n'était pas folle, elle n'avait rien imaginé. » (DC, 85) Bien qu'il soit victime d'un viol, il ne peut cacher l'excitation de son corps. Si la faim et l'Eros vont de pair, alors « [l'association] du sexe et de la violence [...] ne peut qu'évoquer l'association de l'amour et de la mort [...] La jouissance sexuelle se confond avec la jouissance mortifère »<sup>53</sup>. Tout s'entrecoupe : manger = aimer, manger = détruire, aimer = jouir, jouir = détruire. La violence est un symptôme de l'amour, et cette violence est inséparable de la sexualité. Dans cet ordre d'idées, le carnage sans limites est la seule option envisageable pour démontrer un amour digne des mensurations de Braise, et pour qu'elle reste intacte dans l'entre-deux-morts où la monstrueuse jeune fille se trouve.

Mon héroïne, qu'on croirait sortie d'un roman de Virginie Despentes, aime la baise comme du massacre, « [à] moins que ce soit [le massacre] qu'elle aime comme [de la baise] »<sup>54</sup>. Il est alors question de montrer comment la vulgarité et la violence des gestes éliminent le risque d'être engloutie et détruite. En extrapolant le vulgaire des désirs et des fantasmes sexuels de Braise, au point où ça en devient explicitement dégoûtant, tout porte à croire qu'elle est celle qui dévore : selon ses dires, il est « toujours mieux d'être celle qui bouffe que celle qui se fait bouffer. » (DC, 92) Par contre, même si elle est déjà du côté de l'abject, étant évidée d'une identité propre, sa vulgarité et son agressivité, qui devraient

---

<sup>53</sup> Christine Détrez et Anne Simon, *op. cit.*, p. 62.

<sup>54</sup> Virginie Despentes, *Baise-moi*, Paris, J'ai lu, 1999, p. 128.

[la] protéger d'une cause ou d'un autre, encore non localisable, sont projetées et [lui] reviennent du dehors : « je suis menacé[e] ». Le fantasme d'incorporation par lequel [elle] tente de sortir de la peur (j'incorpore une partie du corps de ma mère, son sein, et ainsi je la tiens) ne [la] menace pas moins, car un interdit symbolique et paternel [l'habite] déjà du fait [qu'elle apprend] en même temps à parler.<sup>55</sup>

L'histoire des phagies dans *Daddy Cool* dépend d'un choix déchirant dont Braise débat à la toute fin : « J'aurai pas le choix de baiser si j'mange pas, j'aurai pas le choix de manger si j'baise pas. J'ai pas le choix. J'me tue. Ça finira pu, sinon. Y'a pas d'autres solutions. » (DC, 114) Manger ou mourir, telle est la question, et elle y répondra en cuisinant son demi-frère, qui, je le rappelle, a les mêmes yeux, les mêmes bras et la même *bouche* que Papa (DC, 116). Si dévorer implique d'être dévorée, Braise est elle aussi dévorable, suivant ce que Kristeva en dit : « Sous le coup de cette seconde menace, toute symbolique, [elle] tente une autre opération : ce n'est pas [elle] qui dévore, [elle est dévorée] par lui, un tiers, donc [il] [la] dévore. »<sup>56</sup> Elle n'est alors dévorante qu'à moitié et à travers ses fabulations : à moitié monstre, parce qu'elle réalise le rêve cannibalique, elle reste quand même en proie à l'autre, par la parole. Le précédent extrait de *Pouvoirs de l'horreur* est d'autant plus révélateur qu'il soulève le lien entre la parole et l'interdit symbolique émanant du père. De fait, dans le dénouement de cette histoire des phagies, on le verra, la protagoniste est elle-même objet d'une série de violences, passant principalement par la parole. Ainsi, le désir sexuel empreint d'extrême et de cruauté dans *Daddy Cool* n'est que le prolongement tangible d'une parole abjecte et abjectante, qui prendrait naissance du côté de Papa.

---

<sup>55</sup> Julia Kristeva, *op. cit.*, p. 50.

<sup>56</sup> *Ibid.*

### 2.3 Déféquer, être déféqué

   son plus grand désarroi, Braise expérimente plusieurs échanges violents avec Papa. Le plus flagrant, à mon avis, est celui où elle quitte pour GrandeVille :

- « Bon, Papa, j’ m’ en vais.
- Ok. Bye là. Voyons, quesse tu fais?
- J’ avais juste envie de te donner un câlin pis un bisou.
- Ouin, bin j’ pas trop du genre câlin pis bisou. On s’ en est jamais faite pis on s’ en porte très bien. » (DC, 87)

Sans gros mots ni insultes, on sent, malgré l’ emploi de termes comme « câlin » et « bisou », la froideur fracassante du rejet de Papa. La parole paradoxale du père montre que, si des mots doux peuvent cacher une cruauté insidieuse, des mots et aussi des gestes durs peuvent signifier un désir de proximité et d’ affectuosité sans compromis. La cruauté, loin d’ être du même ressort que la simple méchanceté, a alors tout à voir avec les comportements sexuels dépeints dans *Daddy Cool*. Sophie de Mijolla-Mellor et Julia Kristeva soutiennent que

[l]’ immédiateté du principe de plaisir est au fondement de la cruauté qui se confond toujours avec l’ insensibilité, voire l’ inhumanité, non pas dans la recherche de la souffrance de l’ autre mais dans l’ indifférence, l’ ignorance à son égard. Une telle position s’ avère rapidement intenable car elle supposerait un sujet sans fantasme, sans perception de l’ autre. De ce fait, le destin de la cruauté originaire est d’ être rattrapée par le sadisme qui introduit du désir et donc de l’ humain.<sup>57</sup>

Dominique Cupa, paraphrasant Freud, rajoute que « la cruauté étant considérée comme une composante de la pulsion sexuelle, sa liaison à la libido transforme l’ amour en haine, tandis que les “motions tendres” se transforment en “mouvements

---

<sup>57</sup> Sophie De Mijolla-Mellor et Julia Kristeva (dir.), *op. cit.*, p. 6.

hostiles". »<sup>58</sup> La cruauté de Braise, cachant et révélant sa part d'humanité, prend donc naissance dans les paroles entendues pour se refléter dans ses actions ravageuses. Son éducation émotive tourne autour de cette équivalence contradictoire : la démonstration d'amour ne peut se faire et se comprendre qu'à travers l'emploi de mots et de gestes humiliants et blessants. La relation entre Papa et Braise, comme celle de n'importe quelle petite fille et son père, est déterminante pour la relation que la jeune fille a avec le reste du monde diégétique, et on retrouve ainsi, dans les mots de Papa, la source du sadisme de sa fille.

Comme le dicton le dit, on récolte ce que l'on a semé, et dans ce cas-ci, Braise renvoie en gestes la violence parlée dont elle est récipiendaire, voire récipient. La bouche est alors une source double de danger. Menaçante parce qu'elle dévore n'importe quoi et n'importe qui, elle l'est d'autant plus parce qu'elle professe une série d'insultes :

[Elle] assure ce rôle de passage entre le monde extérieur et la violence sourde qui fermente à l'intérieur de l'invectif : la bouche, dans un raccourci significatif et signifiant, est assimilable à l'anus : invectiver revient à expurger. L'invectif, écœuré par l'autre, se vide ; il existe une équivalence entre la parole invectivante et les déjections orales ou fécales. L'invectif se soulage de cet autre qui menace de l'envahir. L'autre est vomi ou déféqué par cette bouche-anale dans un déferlement injurieux et coprolalique. Ce que la parole de l'invectif rejette, matérialise la saleté, la souillure de l'autre, ou mieux encore, la souillure *qu'est l'autre*.<sup>59</sup>

Toutefois, bien que la parole invectivante rejette, elle rejoint dans un premier temps, et réunit l'invectif et l'invectivé par la bouche, « canal de la jouissance ; en ce

<sup>58</sup> Freud, cité dans Dominique Cupa, « La cruauté du surmoi féminin », dans Sophie De Mijolla-Mellor et Julia Kristeva (dir.), *op. cit.*, p. 57.

<sup>59</sup> Laurent Bernabé, « De deux, il y en a un de trop, ou l'invective comme violence sacrificielle », dans Didier Girard et Jonathan Pollock (dir.), *Invectives. Quand le corps reprend la parole*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2006, p. 122. L'auteur souligne.

sens cette jouissance [dans l'invective] pose une équivalence entre jet de parole et jet spermatique. »<sup>60</sup> Le parallèle revient encore une fois : jouissance érotique et jouissance mortifère se mélangent dans l'élan blessant des mots. Faire du mal peut procurer du bien à celui qui relâche ses « paroles merdiques », tout comme l'amour ne peut être signifié que par des mots de haine. Ce qu'il y a de particulier dans *Daddy Cool*, par rapport à la parole déjectante, c'est que celle de Braise n'atteint pas sa cible :

« FUCK OFF! VOUS ÊTES DES MARDES! » cria-t-elle d'aussi loin qu'elle le pût. Mais ces mots ne portèrent pas très loin. Ces insultes n'atteignirent qu'une table où était assis un vieux monsieur tout ridé par son bronzage et choqué de voir que la quantité de haine dans cette jeune fille était proportionnelle à la quantité de gras qu'elle portait sur elle. (DC, 50)

Elle est sans parole face à ce tiers, ce Papa réel et symbolique, qui la dévore et l'oblige à dévorer, lui enlevant les mots de la bouche tout en les y mettant, et qui, en d'autres mots, lui apprend à parler sans pouvoir dire. Elle n'a d'ailleurs pas le choix de ses propres mots quand elle est avec lui : « Elle redoutait les “veux-tu-un-autre-ambéguere” de Papa, “non” ayant été banni de son vocabulaire, “ok ouin” l'ayant remplacé, parce que si ça n'était pas ça, il trouverait autre chose à lui fourrer dans la bouche. » (DC, 14) Ce qu'elle dit ne signifie rien, puisqu'elle n'atteint pas les personnes concernées et que ce qu'elle dit ne lui appartient pas.

Contrairement à la parole traumatisante du père qui l'atteint et qui forge en grande partie son identité abjecte, la parole de Braise, qui est aussi déféquante, lui revient toujours en pleine gueule. Dans l'extrait cité plus haut, on note que, même si elle traite Papa et Ninon de « mardes », ce qui est renvoyé par le regard choqué du « vieux monsieur tout ridé », c'est sa disproportion adipeuse et sa désolante

---

<sup>60</sup> *Ibid.*

incapacité à atteindre les gens qui ne cessent de l'atteindre, elle. Ainsi, selon Freud et Lacan commentés par Didier Girard et Jonathan Pollock,

cette poussée « déféquante » à l'oeuvre dans l'invective, trace une boucle autour de son objet pour revenir à sa source sous une forme inversée : la boucle « déféquer, être déféqué », corrigée par Lacan en « chier, se faire chier ». Traiter l'autre comme une « crotte », c'est par la même occasion se faire traiter comme une crotte ; on rejoint ici la logique infantile de l'inconscient selon laquelle le « bâton fécal » répond à la demande de l'Autre comme don d'amour.<sup>61</sup>

Braise réagit et interagit donc selon une dynamique d'« hainamouration »<sup>62</sup>, d'après le mot-valise de Lacan, où l'ambivalence entre l'amour et la haine l'amène à interpréter de manière surprenante la parole des autres et sa propre parole, et à confondre les menaces avec des avances sexuelles (« si c'était pas des avances, c'était quoi? » [DC, 66]). Comme il a été dit, la parole déféquante trace une boucle et revient à celui qui la professe. La cible de Braise ne peut au final être qu'elle-même, « puisqu'il est essentiel que l'injure soit adressée directement à l'injurié pour qu'elle puisse l'atteindre »<sup>63</sup>. S'il y a de la jouissance dans l'invective, une jouissance froide et anale, elle

est à comprendre dans sa double acception : ce que recherche l'invecteur, c'est la jouissance de l'autre, au sens juridique du terme, à savoir le droit d'utiliser une chose, afin d'en jouir, d'éprouver de la jouissance, dans le sens de prendre du plaisir cette fois. Il convient de préciser que jouir *de* l'autre, c'est, évidemment, jouir *sans* l'autre, et surtout à ses dépens.<sup>64</sup>

<sup>61</sup> Freud et Lacan, cité dans Didier Girard et Jonathan Pollock (dir.), *op. cit.*, p. 15.

<sup>62</sup> *Ibid.*

<sup>63</sup> Sandrina Joseph, *Objets de mépris, sujets de langage*, Montréal, XYZ, 2009, p. 31.

<sup>64</sup> Laurent Bernabé, *op. cit.*, p. 120. L'auteur souligne.

De fait, Braise est cet objet abject dont tous les personnages jouissent, et duquel elle-même jouit. Cette jouissance qu'on retrouve dans la profession des gros mots participe de la nécrophilie<sup>65</sup>, puisqu'il s'agit de jouir aux dépens de l'autre, de le vider de sa matière vivante pour l'expulser de lui-même, rejeter l'utilisé, l'*é-vie-dé*. L'invectivé est un mort fantasmé, l'invectivateur jouit de son cadavre, présent ou à venir. Le corps est rompu par la parole qui blesse<sup>66</sup>, mais pour Braise, c'est seulement par cette relation d'objet méprisé à sujet parlant que le lien, ici quasi tactile et dont elle est désespérément boulimique, peut se créer. Cette manipulation des mots déféquants lui permet d'être mise au monde d'une certaine façon, de vivre à l'intérieur de la bouche et du regard de l'autre. Le choc des insultes brise la limite du réel et libère Braise d'elle-même, « [d]e ces limites se dégage [s]on corps comme vivant [...], de perte en perte, [...] [s]on corps tombe tout entier au-delà de la limite, *cadere*, cadavre [...], où [elle] [n'est] pas et qui [lui] permet d'être »<sup>67</sup>.

Les différents niveaux de perception soulevés brièvement dans la première section sont importants ici, mais le seront d'autant plus dans la prochaine, puisque, si Braise peut jouir d'elle-même en tant qu'objet abject, c'est qu'elle se voit de points de vue différents, mais voit aussi les autres selon différents points de vue. Elle peut jouer un rôle sadique et meurtrier parce qu'elle s'est vue meurtrie par une parole cruelle. Sophie de Mijolla-Mellor rappelle que

la cruauté a partie liée avec la pulsion de voir, mais elle concerne une vision spécifique, celle de l'intérieur du corps. [...] [L]a peau est concernée dans cette affaire, [...] parce qu'elle est l'objet visé par la cruauté qui doit l'arracher ou la percer pour révéler ce qu'elle contient et dissimule soit le cru, le sanguinolent, le sang du « cruor » de la cruauté.<sup>68</sup>

---

<sup>65</sup> *Ibid.*

<sup>66</sup> Sandrina Joseph, *op. cit.*, p. 31.

<sup>67</sup> Julia Kristeva, *op. cit.*, p. 11.

<sup>68</sup> Sophie de Mijolla-Mellor, « Femmes, fauves et grands criminels », dans Sophie De Mijolla-Mellor et Julia Kristeva (dir.), *op. cit.*, p. 30.

Le corps cadavérique de Braise, rempli d'un rien répugnant lui valant insultes et désapprobations, la voue à l'expulsion parce qu'elle n'existe que dans cette dynamique paradoxale du, qu'on me pardonne l'expression, « mangeur chié ». « Chier, être chié » est, dans cette histoire des phagies qu'est *Daddy Cool*, une astuce pour éprouver l'autre, pour le sentir, et pour se sentir, mais aussi pour protéger ce qui se trouve à l'intérieur du corps. Alors, et cette question sera au cœur de la prochaine section, si le corps abject et la cruauté de Braise jouent le rôle d'une couverture crasseuse et protectrice, dans le corps de ma création, qu'est-ce qui relève d'une écriture abjecte, et que découvre cette écriture ?

### 3. EFFETS D'UNE ÉCRITURE DE L'ABJECT : DE L'ESTHÉTIQUE DES GROS MOTS, DE LA FAIM ET DU MONSTRUEUX

La fin de la précédente section traitait de l'emploi des gros mots et de l'influence de la parole du père sur le langage employé dans mon récit. Les insultes et noms qu'on colle à Braise la suivent, et définissent sa place et sa relation aux autres. Ces mots marquent le corps de cicatrices invisibles, et le père, comme le médecin qu'il est, marque ainsi sa fille de ses mots-scalpels. Les mots doux, ici, ne connotent pas la douceur, tandis que les mots durs peuvent témoigner de l'affection. On peut remarquer ce phénomène dans un moment affectueux où Papa appelle Braise « ma bibitte » (*DC*, 12), l'apparentant à un insecte, bestiole normalement indésirable. Les autres personnages prennent aussi cette liberté de scarifier Braise avec un surnom, et la rebaptisent de diverses façons : qu'on l'appelle la Fatigante (*DC*, 22) ou la Grosse (*DC*, 78, 79, 86), Braise n'a pas de nom propre. D'ailleurs, son prénom est à la base un nom commun, et cette antonomase, figure de style où un nom commun devient un nom propre et vice versa<sup>69</sup>, lui soustrait son statut de personne propre. Ces mots qui ne s'apparentent pas à première vue à des gros mots dans *Daddy Cool*, parce qu'ils ne sont pas aussi flagrants, sont d'autant plus scarifiants.

Je pensais naïvement en commençant cet essai que ce qui tenait de l'abjection dans ma création, c'était la violence dépeinte ainsi que l'emploi du mot « sale » et de mots sales. J'avais aussi le projet d'écrire beaucoup plus malproprement au début, de déconstruire la langue et la grammaire, de montrer dans la forme un corps écrit impropre avec un langage constamment grossier. Pourtant, mon écriture est naturellement devenue plus fine que prévu, ce qui, je le vois maintenant, est d'autant plus significatif pour une écriture de l'abject. Une écriture plus fine dans la narration

---

<sup>69</sup> Bernard Dupriez, « Antonomase », dans *Les procédés littéraires*, Paris, 10/18, 1984, p. 58.

crée un contraste plus fort avec les mots violents utilisés dans les échanges entre les personnages et les pensées de Braise, mais elle donne aussi à la violence une charge beaucoup plus insidieuse. Au lieu d'écrire violemment dans le seul but d'être violente, ces deux registres réunissent des opposés, flouant la limite supposée les distinguer, et rendant le texte lui-même abject, dans un entre-deux. C'est cette idée d'entre-deux dans la langue et l'écriture qui, selon Kristeva dans *Pouvoirs de l'horreur*, habite un écrivain fasciné par l'abject :

[C]omme le sentiment d'abjection est à la fois juge et complice de l'abject, ainsi l'est la littérature qui s'y confronte. Aussi pourrait-on dire qu'avec cette littérature-là s'accomplit une traversée des catégories dichotomiques du Pur et de l'Impur, de l'Interdit et du Pêché, de la Morale et de l'Immoral. Pour le sujet solidement installé dans son surmoi, une telle écriture participe nécessairement de l'entre-deux qui caractérise la perversion ; et pour cette raison, elle provoque à son tour de l'abjection. Pourtant, c'est à un assouplissement du surmoi qu'appellent ces textes. Les écrire suppose la capacité d'imaginer l'abject, c'est-à-dire de se voir à sa place et de ne l'écarter que par les déplacements des jeux de langage.<sup>70</sup>

La littérature de l'abjection est alors littérature abjecte, puisque celui qui l'écrit est porté à imaginer comment l'abject se manifeste en lui, à s'y vautrer, à s'y sacrifier. La posture d'un tel écrivain tient ainsi d'un entre-deux, où il est primordial de ressentir l'affect de la déjection que provoque l'abject, et simultanément, de rester dans cet affect et ne pas laisser s'accomplir le rejet qui permettrait de garder « je » intact et pur. Il faut arriver à entrer en soi tout en imaginant être son propre surmoi pour pouvoir relativiser cette dichotomie par l'écriture, s'abjecter en tant que sujet écrivant par « [l]e sacrifice qu'est la communication littéraire »<sup>71</sup>.

---

<sup>70</sup> Julia Kristeva, *op. cit.*, p. 23-24.

<sup>71</sup> Claire Lozier, *op. cit.*, p. 86.

Cet entre-deux d'où l'écrivain de l'abject écrit, rappelle Kristeva, c'est ce qui caractériserait la perversion. Selon cette logique, l'écrivain abject, en plus d'être un sujet sacrifié, serait un écrivain pervers. Il y aurait alors connivence entre les jeux de langage et le jeu de pouvoir tenu entre un locuteur et son interlocuteur dans la parole invectivante, puisqu'il y a quelqu'un, ici celui qui écrit, qui inflige les mots à un autre, ici celui qui lit, qui les reçoit. Cette relation, on la retrouve concrètement dans l'histoire de *Daddy Cool*, ce qui m'amène à faire le parallèle avec ma propre posture dans l'écriture. Le lecteur, tout comme Braise, se fait bombarder de mots choisis par un autre et ne peut faire autre chose que de les accepter, du moment où ils sont couchés sur le papier et qu'il en continue la lecture. La violence de cette écriture serait alors profondément insidieuse puisqu'elle ne réside pas que dans la forme et la surface du texte, il n'y aurait qu'à arrêter de lire pour s'en détacher. C'est dans le fond que se trouverait sa part la plus abjecte. Tout comme les mots qui marquent le corps de Braise, l'écriture scarifie par ses différents degrés de signifiante. Elle marque bien évidemment dans un premier degré, par les traces qu'elle laisse sur le papier, mais aussi dans un second degré, comme le note Karine Rouquet-Brutin :

Le mot latin *scribere* (tracer des caractères, composer une œuvre) s'apparente à des termes indo-européens signifiants « gratter », « inciser » [...]. La proximité étymologique du geste de l'incision et de celui de l'écriture nous invite à lier la pulsion criminelle à une effraction sauvage. Nous avons là un ensemble de signifiants qui lie l'écriture à une violente effraction sur le corps et à la transformation de ce corps en corps d'écriture.<sup>72</sup>

L'écriture abjecte est foncièrement cruelle. C'est dans la violence insidieuse de ses jeux langagiers, souvent portant littéralement atteinte au corps, que le corps écrit advient. De ce fait, mon écriture s'apparenterait au traitement du corporel dans *Daddy Cool* : le corps marqué de Braise, corps hybride qualifié plus haut de boulimique, est

---

<sup>72</sup> Karine Rouquet-Brutin, « Archives de la cruauté chez Patricia Cornwell et ses lectrices », dans Sophie De Mijolla-Mellor et Julia Kristeva (dir.), *op. cit.*, p. 111.

un écho à cette littérature de l'entre-deux. Entre le dire et le signifier, écrire l'abject, ce serait comme prendre le « meilleur » de deux mondes excessifs, le subtil et le grossier, et imposer insidieusement leur cohabitation dans un corps écrit. Pour écrire, j'ai donc vacillé entre ce que j'appelle l'effet amaigrissant et l'effet grossissant de l'écriture.

### 3.1 Effet amaigrissant de l'écriture

Dans mon projet d'écriture, la graisse, les mots vulgaires, la sexualité, c'est ce qu'il y a de plus visible, et c'est pourtant ce qu'on ne veut pas voir : « Si on ne s'en mêlait pas, rien de mal ne pourrait nous arriver. Ça finirait par arrêter de nous tomber dessus, ces malédictions, ce qu'on ne voyait pas n'existait pas. Détourner les yeux, c'était toujours la chose la plus réfléchie à faire. » (*DC*, 76-77) On évite l'abject et ses répercussions horribles en ignorant la source, comme lors de l'épisode hyperphagique de Braise en République dominicaine : « En revenant au Québec, on ferait comme si cette soirée n'était jamais arrivée. [...] On ferait comme si Braise était normale, on ferait comme si Braise n'avait jamais été la Braise du mariage de Papa. » (*DC*, 64-65) C'est ici que réside l'effet amaigrissant dans ma création : pour faire rapetisser le trop gros, le trop imposant, il faut le faire disparaître du regard par les mots, ou par le manque de mots, ou même par l'accumulation de mots qui, à la fois, disent et taisent la réalité honteuse (« On ferait comme si » et « rien de tout cela n'était arrivé »).

Écrire un personnage boulimique, ce trouble alimentaire qui ne pourrait être au fond que « l'image inversée, le négatif de [l'anorexie] »<sup>73</sup>, amène alors son lot de contradictions, puisque son écriture ne peut justement prendre tout son sens que dans

---

<sup>73</sup> Isabelle Meuret, *op. cit.*, p. 86.

la considération des vides et des pleins qui la constitue<sup>74</sup>. Braise, dont le corps est la scène où se déjouent ces paradoxes, n'a, au début, pas de parole propre. La notion d'abondante absence soulevée dans la première partie vient ici faire sens. Tout comme le trouble anorexique, ou boulimique, qui se caractérise selon un double mécanisme basé sur l'ambivalence entre le besoin de se remplir et le désir de se vider, l'écriture en général, mais surtout l'écriture anorexique, s'organise sur ce même axe de balancement entre les excès. Dans un tel procédé d'écriture, un peu comme le personnage principal, « l'auteur recherche avant tout la sensation de la faim, du vide, avant d'être par les mots, denrées non périssables, qui procurent satisfaction et empêchent la désagrégation. »<sup>75</sup> La nourriture empêche la protagoniste d'être par les mots, « [p]arce qu'ils occupent un même territoire — la bouche [...]. On ne saurait parler et manger en même temps, et, à défaut de pouvoir cohabiter, ces particules se cèdent mutuellement la place. »<sup>76</sup> La faim devient donc cet outil qui fait advenir les mots.

Tout comme il faut arrêter de manger pour maigrir, il faut éliminer la nourriture pour en venir aux mots. Il ne s'agit pas de simplement représenter l'amaigrissement dans le texte, ou plutôt l'effet amaigrissant du texte, mais de figurer l'écriture de l'anorexie comme « mode d'apparition du corps érotique »<sup>77</sup> qui participe alors « d'un "effort esthétique" dont l'intention est de "retracer les frontières fragiles de l'être parlant". »<sup>78</sup> Retracer ces frontières, c'est alors inscrire les mots dans une « chair linguistique »<sup>79</sup>, incarnée par la réunion des excès qu'implique l'écriture du corps obèse et du corps anorexique. C'est d'abord la transgression alimentaire qui pousse la langue à transgresser les limites :

---

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>77</sup> Roland Barthes, cité dans Isabelle Meuret, *op. cit.*, p. 24.

<sup>78</sup> Julia Kristeva, citée dans Isabelle Meuret, *op. cit.*, p. 24.

<sup>79</sup> Expression de Chantal Chawaf, citée dans Isabelle Meuret, *op. cit.*, p. 24-25.

« Ça, c'est ma fille », murmura Braise à travers son chapeau. Elle se posta devant son miroir, qu'elle avait mis à côté de la fenêtre, en chevet à son lit. Même si elle était mince, elle ne perdait pas sa compulsion d'ausculter sa peau élastique centimètre par centimètre. « T'as vu, Maman?,

- Quoi, ma cerise au marasquin?
- T'as vu, chu belle. Je le savais que j'étais capable d'être belle. Comme toi. » (DC, 91)

Cette parole, qui fait réapparaître Maman par la disparition de l'appétit de sa fille, fait écho à une réplique similaire de Papa (« Ça, c'est Braise, vous allez pas pouvoir rencontrer sa mère, est partie. » [DC, 20]). Dans cet extrait, la parole de la mère et de la fille sont incorporées dans le même corps, un corps retracé, et la langue maternelle, rejetée au préalable par la parole du père, est remâchée, puis redigérée pour donner vie à celle de sa progéniture. La mère dévorable, symbole de l'abjection même, se voit alors dévorée au nom d'une filiation linguistique,

où l'objet dit « a » du désir éclate avec le miroir brisé où le moi cède son image pour se mirer dans l'Autre [...]. [L'abject] [...] est simplement une frontière, un don repoussant que l'Autre, devenu *alter ego*, laisse tomber pour que « je » ne disparaisse pas en lui mais trouve, dans cette aliénation sublime, une existence déchue.<sup>80</sup>

La renaissance de Braise advient par son ventre rétrécissant et par la réflexion du corps et de la langue de Maman en elle-même. Par contre, si elle apparaît dans son propre regard et dans le regard « autre » (« T'as vu, chu belle ») par la destruction et la transgression, elle n'y parvient qu'à moitié, puisque l'avènement d'une chair linguistique ne se fait que par une hybridation issue des mots déchus de l'Autre.

---

<sup>80</sup> Julia Kristeva, *op. cit.*, p. 17.

L'entre-deux boulimique dans lequel la prise de parole de Braise va et vient révèle au fond qu'il y a une limite : cette limite, c'est l'autre qui en est le pilier, autant par sa langue que par son regard, et il faut perpétuellement y revenir pour arriver à la dépasser. Ainsi, pour renaître de l'entre-deux-morts boulimique, pour renaître par l'autre, il faut arriver à être signifiant dans sa langue et son regard, coûte que coûte. La représentation de ce dépassement de la limite dans l'écriture devient par conséquent possible si le texte en montre toujours plus que le lecteur ne pourrait en prendre. Par l'exagération, on fait exploser sa capacité de perception.

### 3.2 Effet grossissant de l'écriture

Comme je l'ai écrit plus haut, je ne cherchais pas par l'écriture à atteindre le paroxysme de la violence gratuite. Je ne voulais pas de la violence pour la violence, du dégoûtant pour le dégoûtant, comme on fait de l'art pour l'art. Il s'agissait plutôt, et c'est là la posture d'écriture que j'ai voulu adopter, de montrer la limite par l'exagération, et trouver comment celle-ci pouvait, par l'affluence d'images grossières et violentes, faire profondément sens. L'effet grossissant dans mon procédé d'écriture devait donc rencontrer une limite nécessaire. J'ai compris alors que ce qui rend l'exagération à un certain point intolérable ou abjecte, c'est celui qui l'expérimente, qui la voit ou qui, ici, la lit. Ce qui clive, expatrie, répartit ou condamne dans l'abjection, c'est l'instance qui juge, c'est ce tiers voyant qui fait apparaître l'immonde. Autrement dit, le monstrueux naît dans les yeux de celui qui regarde<sup>81</sup>. Dans un des discours de Braise, il y a la présence de cette instance, cette loupe qui dévoile la souillure :

---

<sup>81</sup> Didier Manuel (dir.), *La figure du monstre. Phénoménologie de la monstruosité dans l'imaginaire contemporain*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2009, p. 14.

Qu'est-ce ça fait, de se faire regarder comme ça? C'est dégueulasse, hein? [...] Ça te fait pas sentir comme du vomi, un peu, que j'te regarde de même? [...] Ou tins, si je fronce les sourcils, comme ça, tu sens pas comme si on t'accusait de quet'chose? Tu te sens pas coupable un peu? [...] J'ai juste à te regarder de même, pis t'es sale, automatique. Juste parce que je te regarde de même, tu commences à te convaincre que t'es sale. (DC, 83)

Ici, les jeux de regards et d'expressions font apparaître l'instance jugeante. Dans cet extrait, il n'y a pas abjection parce que j'utilise les mots « dégueulasse », « vomi », ou « sale » ; il y a abjection parce que les différentes expressions du visage et du regard chez l'autre exposent ce qu'il y a de honteux en soi. L'abjection est littéralement représentée par la révélation du regard.

Braise, qui voit « comme du monde » (DC, 84), est, comme le suppléant à qui elle s'adresse dans l'extrait précédent, en même temps dépendante d'un regard surplombant. Ce regard, par contre, est indéfini et ne tient pas vraiment compte des autres personnages ni d'elle-même. Parce qu'il y a une brèche dans la perception du réel de la protagoniste, on parvient à voir miroiter un jeu avec un autre indéfini qui la surveille : « Braise chantonna “Un appel pour Braise!”, et se chercha du regard dans le miroir » (DC, 92). Elle se met en scène malgré le fait que personne, concrètement, ne la voit. Ce regard intradiégétique, qui n'appartient pas non plus au narrateur, témoigne de la subjectivité-limite de Braise, mais aussi de celle du narrateur et de l'écrivaine derrière, c'est-à-dire moi, tous deux ayant laissé les pensées dénigrantes et insultantes de la protagoniste infiltrer le fil narratif. Ce regard dévoile

un *thème-cri* qui, lorsqu'il tend à coïncider avec les états incandescents d'une subjectivité-limite que nous avons appelée abjection, est le thème-cri de la douleur de l'horreur. En d'autres termes, le thème de la douleur de l'horreur est ultime témoignage de ces états d'abjection à l'intérieur d'une représentation narrative.<sup>82</sup>

---

<sup>82</sup> Julia Kristeva, *op. cit.*, p. 166.

Alors, autant chez l'écrivain et chez le narrateur que chez Braise, il y a cette faille du subjectif qui montre ce qu'il y a d'abject dans le récit et qui, par la douleur ou l'affect, révèle et justifie l'intensité stylistique qu'on retrouve dans les figures de l'exagération présentes dans ma création. Par l'effet grossissant, qui implique en grande partie les gros mots, par ses figures amplificatrices, comme la répétition, l'hyperbole ou la gradation, et par ses figures de l'agrammaticalité, comme l'anacoluthie, l'onomatopée et toute autre fracture dans la chaîne discursive<sup>83</sup>, cet effet est ce qui amène le texte à être lu de façon affective, à être lu, d'une certaine manière, avec le corps. Je n'énumérerai pas tous les endroits où j'ai utilisé ces procédés stylistiques, puisqu'ils se retrouvent en grand nombre dans mon roman, mais je me concentrerai plus loin sur une figure en particulier, soit celle de l'hyperbole, qui implique directement ce regard autre qui révélerait la réaction affective liée à l'abject.

Je m'attarderai d'abord aux gros mots, puisqu'« à lui seul le mot injure provoque une ribambelle d'affects : la honte, la colère, le regret, l'accablement, si ce n'est la délectation »<sup>84</sup>. Les gros mots sont de l'ordre du texte charnel, déjà par les sensations physiques qu'ils peuvent provoquer tant chez celui qui les envoie que chez celui qui les reçoit. Ils sont d'autant plus physiques qu'ils diminuent l'invectivé dans ce qu'il est, le marquent au fer rouge, et octroient une place démesurée dans l'échange à celui qui les prononce. En effet,

ces *gros mots*, ce ne sont pas — ou pas seulement — des mots « grossis » mais des mots « gros » [...] [,] [o]pposition à caractère social, où les mots employés révèlent en quelque sorte l'appartenance sociale de celui qui les prononce, la grossièreté étant au vulgaire et au populaire, ce que la politesse est au noble et au raffiné.<sup>85</sup>

<sup>83</sup> Didier Girard et Jonathan Pollock (dir.), *op. cit.*, p. 16.

<sup>84</sup> Sandrina Joseph, *op. cit.*, p. 13.

<sup>85</sup> Évelyne Larguèche, *Injure et sexualité. Le corps du délit*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 119.

Par conséquent, si le mot vulgaire peut rendre vulgaire, le gros mot rend gros. Dans l'écriture, j'ai joué avec cette préconception, et j'ai juxtaposé les mots grossiers à un corps écrit plus poli. D'ailleurs, Braise personnifie cette idée : elle vient d'un milieu aisé, est éduquée, maîtrise le français, l'anglais et même le langage du désir, mais use à toutes les sauces de ces mots « gros ». Cette Grosse qui reçoit et utilise les gros mots envers elle-même et contre les autres, en devient toujours plus grosse, et s'impose de cette façon à autrui : plus on grossit, plus on est vu, plus on oblige l'autre à nous voir. Si « [g]râce à la langue, le locuteur dit à son interlocuteur ce qu'il est pour lui, et où il est ; et l'interlocuteur doit reconnaître ce que l'émetteur est, et d'où il parle »<sup>86</sup>, la langue, profondément violente, ne fonctionne pas toujours dans ce sens. Les invectives, violence illégitime de la langue, forcent alors, voire terrorisent l'interlocuteur, pour que celui qui jure voie sa position dans le langage, mais aussi dans l'espace, préservée<sup>87</sup>. Dans *Apocalypse Bébé* de Virginie Despentes, Valentine, adolescente privilégiée devenue terroriste, personnage qui m'a beaucoup inspiré Braise, dit justement : « Il faut la violence. Sinon, personne n'écoute. »<sup>88</sup> J'ajouterais : « Personne n'écoute, personne ne voit, personne ne comprend. » Écrire ces vulgarités en revient pour moi à imposer ce qu'on ne lirait pas autrement. Par ce ressenti qui tient de la terreur, je cherche à provoquer, à toucher le lecteur dans la réalité de son propre corps<sup>89</sup>, et à faire expérimenter par l'abject l'ouverture à une sensibilité autre.

---

<sup>86</sup> Laurent Bernabé, *op. cit.*, p. 119.

<sup>87</sup> *Ibid.*

<sup>88</sup> Virginie Despentes, *Apocalypse Bébé*, Paris, Grasset, 2010, p. 309.

<sup>89</sup> Claire Lozier, *op. cit.*, p. 85.

### 3.3 Excéder le corps, expulser la langue, accéder au vrai?

Le procédé narratif dans *Truismes* de Marie Darrieussecq, qui tient peut-être autant de la parabole que de l'hyperbole, m'a également été d'une grande inspiration pour l'écriture. Par le même genre de gradation narrative, où la narratrice, qui se transforme peu à peu en truie, expérimente de plus en plus d'ennuis liés aux changements de son corps, je cherchais à réaliser une transformation où on ne verrait pas un personnage pour qui il est vraiment ; il se changerait presque exponentiellement selon la désapprobation ou l'affect que génère son apparence monstrueuse et imprévisible. J'ai été profondément influencée par l'image du cochon, qui, selon mon interprétation, est le reflet des intentions des autres personnages par rapport à la narratrice de *Truismes*. Avec son caractère naïf, elle se fait utiliser par une clientèle qui ne souhaite faire avec elle que des cochonneries, et dans une sorte de clin d'œil ou filiation, j'ai voulu associer Braise et son corps à la cochonne, mais aussi au porc : « Le petit doigt de [Braise] était tellement enflé qu'il ressemblait à une grosse saucisse déjeuner. » (*DC*, 9) Sans relever tous les endroits où on la traite de cochonne, que ce soit ou non fondé, ou les moments où elle agit comme telle, elle se transforme au final non pas en truie, mais en viande de porc, prête à consommer. De fait, autant dans *Daddy Cool* que dans *Truismes*, l'écriture d'un corps monstrueux ne sert pas à montrer la corporéité sous tous ses aspects, mais dévoile ce qui provoque cette monstruosité et ce qui se cache derrière son évolution horripilante :

Le monstre n'est [...] pas une identité pleine, il est le résultat d'une *démon-stration* qui le fait naître en tant que tel. L'ostentatoire participe d'un mouvement rhétorique fondamental qui motive la suprématie de la *révélation*. [...] [L]a *démon-stration* pousse vers le dehors, fait exploser l'écriture dont la franchise est une contrainte [...], mais est aussi une voie de provocation. État d'esprit et état de fait, l'ostentatoire modèle les

codes de l'écriture [...]. Il s'agit de montrer, non d'expliquer ou d'expliciter, la thèse imposée.<sup>90</sup>

Cette « démonstration » traduit la douleur qui entoure une telle écriture par le corps grossissant et amaigrissant, tel le « mirroring body » de Sarah Sceats<sup>91</sup>. Bien que le résultat qu'engendre la vue de ce corps soit la douleur, celle-ci est aussi révélée comme la source de la monstruosité. La douleur à la vue de l'horreur et le rejet affectif provoqués par l'abjection ne seraient qu'une réaction en écho à la souffrance infligée.

Le monstrueux serait alors un miroir en négatif, « déformant, reflet de la noirceur humaine »<sup>92</sup>, révélant ce qui se cache sous la surface. Justement, le miroir est un objet auquel je reviens souvent, puisqu'il accompagne le dédoublement que Braise vit par rapport à son corps monstrueux. Elle a peur qu'on découvre qu'elle n'est pas entière, on le voit suite à son retour à PetiteVille : « Papa la démasquerait, l'accuserait d'être juste une Mr. Hyde, trop faible pour être la Dr. Jekyll de sa propre vie. » (DC, 114) Et, pendant la bagarre avec Louis, un miroir se brise et des morceaux éclatent dans les flancs de la jeune fille (DC, 98), matérialisant son corps mince, mais toujours en proie au grossissement, en une sorte de miroir organique. Ce corps féminin grotesque s'apparente à un écran de projection qui, dans un monde diégétique spectaculaire, renvoie en images XXL le désir individuel et les fantasmes collectifs<sup>93</sup>, mais aussi la laideur ambiante. Dans l'écriture d'un corps « démon-strant », le lecteur joue alors un rôle dédoublé, toujours assigné de force, où il se soumet à un « régime

---

<sup>90</sup> Marie-Hélène Larochelle, « Entre force et contrainte. L'*invectif* chez Émile Pouget », dans Marie-Hélène Larochelle (dir.), *Invectives et violences verbales dans le discours littéraire*, Lévis, Les Presses de l'Université Laval, 2007, p. 57.

<sup>91</sup> Sarah Sceats, *op. cit.*, p. 62.

<sup>92</sup> Didier Manuel (dir.), *op. cit.*, p. 14.

<sup>93</sup> Andrea Oberhuber, *op. cit.*, p. 12.

scopique, à s'aventurer dans un jeu spéculaire comme s'il était dans une galerie de glaces »<sup>94</sup>.

L'hyperbole, ce procédé appartenant aux figures de l'exagération sur lequel je devais revenir, permet alors à l'interprète ou à l'écrivain de faire avaler de force son imagerie au lecteur. Pierre Fontanier définit justement cette figure de style comme suit :

L'hyperbole augmente ou diminue les choses avec excès, et les présente bien au-dessus ou bien au-dessous de ce qu'elles sont, dans la vue, non de tromper, mais d'amener à la vérité même, et de fixer, par ce qu'elle dit d'incroyable, ce qu'il faut réellement croire.<sup>95</sup>

Exagérer pour produire plus d'impression<sup>96</sup>, grossir encore le propos, c'est le but que je m'étais fixé en écrivant. Comme Fontanier le suppose, il ne faut pas confondre l'excessif et le faux ou le mensonge. En utilisant l'hyperbole, ou en ayant une écriture hyperbolique, on montre par le fait même qu'on exagère<sup>97</sup>. Certes, il n'y a pas de légitimité dans la violence qui habite mon texte et ma protagoniste, mais si « l'hyperbole ne consiste pas à tromper, c'est non seulement par sa faculté de montrer, d'exhiber l'exagération sur laquelle elle se fonde, [...] qu'elle vise malgré tout, par ce moyen, à faire reconnaître indirectement la vérité de ce qu'elle exprime. »<sup>98</sup> Par l'hyperbole, on rend évidente pour plusieurs yeux une possibilité individuelle du réel, on signifie l'indicible, dont l'abject relève justement<sup>99</sup>, et cette figure de style pousse le lecteur à agrandir sans cesse son regard pour pouvoir

---

<sup>94</sup> *Ibid.*

<sup>95</sup> Pierre Fontanier, cité dans Laurent Perrin, *L'ironie mise en trope. Du sens des énoncés hyperboliques et ironiques*, Paris, Métailié, 2006, p. 56.

<sup>96</sup> Bernard Dupriez, « Hyperbole », *op. cit.*, p. 237-238.

<sup>97</sup> Laurent Perrin, *op. cit.*, p. 56.

<sup>98</sup> *Ibid.*

<sup>99</sup> Claire Lozier, *op. cit.*, p. 24.

assimiler une image difformée. L'hyperbole amène à une sensibilité à fleur de peau, qui élargit l'œil du lecteur pour lui montrer l'au-delà de la monstruosité du récit.

J'ai choisi, pour ce faire, de violenter et d'agresser le lecteur, même si c'est un risque d'utiliser la violence *pour* l'écriture, comme Alain Milon le dit, puisqu'elle interroge l'aptitude de l'écriture « à prendre un aspect qui apparemment la nie, à savoir celui du cri »<sup>100</sup>. Christine Détrez et Anne Simon lancent pourtant, en parlant du style de Virginie Despentes : « Si Baudelaire faisait un poème d'une charogne, de la même façon, des auteures comme Virginie Despentes [...] parviennent à une certaine beauté à la fois kitsch et trash. »<sup>101</sup> Je ne dis pas être comme Virginie Despentes, mais, puisque son écriture m'a beaucoup inspirée, je me permets d'apparenter ma création à ces œuvres qui créent une beauté de l'ordre de la charogne ou du déchet. L'emploi de l'hyperbole dans une perspective d'écriture abjecte pousserait dès lors à regarder derrière le trop-plein de vulgarité, à dévoiler l'immontrable recouvert par le monstrueux, puisque

l'hyperbole n'est pas une figure du mensonge, comme si l'on dit de quelqu'un qu'il est mort alors qu'il est bien vivant ; elle est une figure d'expression, comme dans *Je suis mort*, qui ne trompe personne. Mais pour exprimer quoi? L'inexprimable sans doute. La fonction sémantique de l'hyperbole est [...] de dire qu'on ne peut pas vraiment dire, de signifier que ce dont on parle est si grand, si beau, si important (ou le contraire) que le langage ne saurait l'exprimer. D'où le rôle capital de l'hyperbole dans la rhétorique religieuse, elle seule pouvant désigner ce qu'on ne peut nommer.<sup>102</sup>

Ce parallèle avec l'hyperbole religieuse est, soit dit en passant, très intéressant puisque, plus haut, j'apparente Braise à une prophétesse de l'abjection. Ainsi, cette écriture qui exagère, qui balance entre le manque d'amour et le trop-plein de

---

<sup>100</sup> Alain Milon, *La fêlure du cri. Violence et écriture*, Paris, Les Belles Lettres, 2010, p. 33.

<sup>101</sup> Christine Détrez et Anne Simon, *op. cit.*, p. 65.

<sup>102</sup> Olivier Reboul, cité dans Laurent Perrin, *op. cit.*, p. 71.

nourriture, « introduit l’abject dont le sens est insignifiant, ouvre l’accès au réel et à la confrontation à la vacuité de la signification »<sup>103</sup>, et dévoile une sensibilité à vif en surexposant un lecteur potentiel à ses figures stylistiques. *Daddy Cool* serait comme une longue hyperbole qui conduit vers une sensibilité autre, qui passe par l’insensibilisation au vulgaire, une recherche de ce qu’il pourrait y avoir de beau derrière la surface grossière des gros mots, de ce qu’il y aurait de signifiant derrière l’insignifiant. Louis-Ferdinand Céline, que Julia Kristeva cite dans son essai, a travaillé dans ce sens :

La « vulgarité », la « sexualité » ne sont que des paliers vers ce dévoilement ultime du signifiant ; à la limite ces thèmes importent peu : « Ni la vulgarité ni la sexualité n’ont rien à faire dans cette histoire – Ce ne sont que des accessoires. » Le projet est de “*resensibiliser la langue, qu’elle palpite plus qu’elle ne raisonne*”.<sup>104</sup>

Je finirai alors sur cette note : avec l’écriture de l’abject, qui s’est surtout matérialisée par un personnage monstrueux et de sa relation extrême à la nourriture, j’ai tenté d’exagérer le vide qui habite le corps de ma protagoniste pour faire éclore, ou éclater comme une pustule, ce qui, de prime abord, n’est pas nécessairement visible : le sensible. L’affect, occasionné par une langue « démon-strante », matérialiserait l’abject dans l’écriture. Ainsi, et c’est ce qui boucle la boucle, la faim (de mots gros) justifie les moyens (des gros mots), puisqu’après avoir excédé le corps, après avoir expulsé la langue, on accède à ce vrai que signifierait l’insignifiant.

---

<sup>103</sup> Claire Lozier, *op. cit.*, p. 85.

<sup>104</sup> Louis-Ferdinand Céline, cité dans Julia Kristeva, *op. cit.*, p. 65. L’auteure souligne.

\* \* \*

Tout compte fait, dans une écriture de l'abjection, il ne faut pas s'arrêter à ce qui la manifeste directement. Le corps monstrueux réfléchit une image pourrie, tout comme le corps du texte rend les mots vulgaires. Mais Braise, qui n'est, ou naît, que par le corps abject, montre que toute tentative de se débarrasser totalement de ce qui dégoûte en soi et en l'autre en détournant simplement le regard est vouée à l'échec. En étant ce guide déchu, elle oblige les autres personnages à jouer dans leur propre abjection, elle la leur dévoile en la leur réfléchissant. Par antithèse, que l'extérieur du corps soit lisse, beau, poli ou propre, l'intérieur, lui, finira un jour ou l'autre par puer la merde. « [C]e qui est nié ne disparaît pas pour autant »<sup>105</sup>, on ne pouvait pas mieux dire.

Écrire l'abject et la faim, dans toute l'ambivalence que ces deux états impliquent, permet de rejoindre des contraires qui normalement se repousseraient, de les faire cohabiter à l'intérieur d'un même corps écrit. Cette écriture, tout comme la cruauté,

a pour fonction première de créer une discontinuité dans le cours monotone de l'existence humaine. Telle est la fonction de la cruauté : être le suprême divertissement, depuis la fascination de l'homme de la rue par une « flaque de sang sur le trottoir » jusqu'au meurtre dont nous sommes tous capables<sup>106</sup>.

Une telle écriture divertit, puisqu'elle pousse le lecteur même à vivre et repenser ses limites, à réévaluer les rapports entre intérieur et extérieur, désir et réalité, moi et non-

---

<sup>105</sup> Mary Douglas, *op. cit.*, p. 175.

<sup>106</sup> Roger Dorey, cité dans Karine Rouquet-Brutin, *op. cit.*, p. 114.

moi<sup>107</sup>. Elle provoque de l'intérêt non pas parce qu'elle nous reconforte dans ce que nous sommes, mais plutôt parce qu'elle nous renvoie une vérité sur nous-mêmes jusqu'alors ignorée<sup>108</sup>. Cette vérité, dans une écriture comme celle de *Daddy Cool*, se dégagerait de la représentation d'un personnage hideux, autant physiquement que moralement, et si radicalement différent. Vivre ce type de personnage à travers la lecture fournit un exutoire : grâce à lui, il devient possible de laisser aller une part de notre propre inhumanité, de réaliser nos pulsions destructrices sans danger et de triompher sur la mort, ne serait-ce qu'en illusion<sup>109</sup>.

Notre esprit a indubitablement besoin de ces monstres, de ces « freaks » que la littérature, ou l'art en général, met au monde. Comme nous sommes incertains des limites de notre corps et de notre égo, les erreurs de la nature permettent d'incarner et de rassurer notre fragilité identitaire<sup>110</sup>. Et comme on cherche dans le monde réel à se distancier de ces fous, de ces détraqués, de ces parias de la société, ce n'est que dans la fiction qu'on réalise une part du fantasme que ce serait de les approcher, de les toucher et de les écouter, parce que

seuls des êtres tombés au dernier degré de l'humiliation, loin au-dessous de la mendicité, non seulement sans considération sociale, mais regardés par tous comme dépourvus de la première dignité humaine, la raison — seuls ceux-là ont en fait la possibilité de dire la vérité.<sup>111</sup>

Ces intouchables, tout comme Braise, qui ne sont que corps infects et contagieux aux yeux du monde réel, demeureraient intouchés sans la création qui rend à leur chair une langue ; autrement on éviterait de savoir quelle vérité sur « je » ils détiennent, par peur d'en être contaminé dans le réel.

---

<sup>107</sup> Vincent Jouve, *op. cit.*, p. 239.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 235.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 227.

<sup>110</sup> Sarah Sceats, *op. cit.*, p. 68.

<sup>111</sup> Caroline Eliacheff et Ginette Raimbault, *op. cit.*, p. 199.

Écrire l'abject, c'est alors prendre part à un sacrifice, leur but étant identique : « révéler l'homme à lui-même en le débarrassant de sa part animal et en l'ouvrant à la connaissance de la mort [...], expérience abjecte et terrifiante par excellence [...], que le subterfuge du sacrifice permet néanmoins d'approcher »<sup>112</sup>. Écrire l'abject, c'est manger et se faire manger, c'est être le « bouffeur » en même temps que le « bouffé », et c'est digérer et redigérer l'horreur de soi à la place et au profit du plus abject des monstres, cet être qui lit et qui en jouit.

---

<sup>112</sup> Claire Lozier, *op. cit.*, p. 87.

## BIBLIOGRAPHIE

- Anzieu, Didier, *Le corps de l'œuvre*, Paris, Gallimard, 1981, 377 p.
- \_\_\_\_\_, *Le moi-peau*, Paris, Dunod, 1995, 291 p.
- Bernabé, Laurent, « De deux, il y en a un de trop, ou l'invective comme violence sacrificielle », dans Didier Girard et Jonathan Pollock (dir.), *Invectives. Quand le corps reprend la parole*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2006, p. 117-126.
- Bordo, Susan, *Unbearable Weight: Feminism, Western Culture, and the Body*, Oakland, University of California Press, 2003, 361 p.
- Bousseynoux, Michel, « Hétérologie de l'abject », *L'en-je lacanien*, vol. 2, n° 5, 2005, p. 39-57.
- Chevillot, Frédérique et Colette Trout Hall (dir.), *Rebelles et criminelles chez les écrivaines d'expression française*, Amsterdam, Rodopi, 2013, 280 p.
- Cupa, Dominique, « La cruauté du surmoi féminin », dans Sophie De Mijolla-Mellor et Julia Kristeva (dir.), *La cruauté au féminin*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 55-92.
- Darrieussecq, Marie, *Truismes*, Paris, P.O.L, 1996, 157 p.
- De Mijolla-Mellor, Sophie, et Julia Kristeva (dir.), *La cruauté au féminin*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, 195 p.
- De Mijolla-Mellor, Sophie, « Femmes, fauves et grands criminels », dans Sophie De Mijolla-Mellor et Julia Kristeva (dir.), *La cruauté au féminin*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 23-54.
- Despentes, Virginie, *Baise-moi*, Paris, J'ai lu, 1999, 248 p.
- \_\_\_\_\_, *Apocalypse Bébé*, Paris, Grasset, 2010, 376 p.
- Despres, Renée T., *L'écriture faim: To Write of Hunger*, thèse de doctorat, Indiana University, 1996, 315 f.

- Détrez, Christine et Anne Simon, « “Plus tu baisses dur, moins tu cogites” : Littérature féminine contemporaine et sexualité-la fin des tabous? », *L'Esprit Créateur*, vol. 44, n° 3, 2004, p. 57-69.
- Douglas, Mary, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, traduit de l'anglais par Anne Guérin, Paris, François Maspero, 1981, 193 p.
- Dupriez, Bernard, *Les procédés littéraires*, Paris, 10/18, 1984, 540 p.
- Eliacheff, Caroline et Ginette Raimbault, *Les indomptables. Figures de l'anorexie*, Paris, Odile Jacob, 1989, 282 p.
- Georgescu, Matei, « La femme et la mort. Interférences psychanalytiques sur la féminité mortifère », *Journal of Research in Gender Studies*, vol. 4, n° 1, 2014, p. 850-858.
- Girard, Didier et Jonathan Pollock (dir.), *Invectives. Quand le corps reprend la parole*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2006, 269 p.
- Gopalan, Kamala, *(Re)Presentations of the Female Body in the Works of Canadian Women Writers*, New Delhi, Prestige Books, 2008, 239 p.
- Joseph, Sandrina, *Objets de mépris, sujets de langage*, Montréal, XYZ, 2009, 219 p.
- Jouve, Vincent, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, 271 p.
- Kaouther, Derouiche, *La perversion féminine : la femme existe?*, thèse de doctorat non publiée, Université Nice Sophia Antipolis, 2013, 299 f., en ligne, <https://tel.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/959112/filename/2013NICE2033.pdf>, consulté le 2 mai 2017.
- Kilgour, Maggie, *From Communion to Cannibalism: An Anatomy of Metaphors of Incorporation*, thèse de doctorat, Yale University, 1986, 395 p.
- Krauth, Louise, *Représentation du sexe chez N. Arcan, V. Despentès, M.-S. Labrèche et C. Millet*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 2011, 104 f.
- Kristeva, Julia, *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*, Paris, Seuil, 1980, 247 p.
- Larguèche, Évelyne, *Injure et sexualité. Le corps du délit*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, 165 p.

Larochelle, Marie-Hélène (dir.), *Invectives et violences verbales dans le discours littéraire*, Lévis, Presses de l'Université Laval, 2007, 215 p.

\_\_\_\_\_, « Entre force et contrainte. L'invectif chez Émile Pouget », dans Marie-Hélène Larochelle (dir.), *Invectives et violences verbales dans le discours littéraire*, Lévis, Presses de l'Université Laval, 2007, p. 49-60.

Le Breton, David, « Du goût en bouche au goût de vivre : une gustation du monde », *La saveur du monde : une anthropologie des sens*, Paris, Métailié, 2006, p. 329-387.

\_\_\_\_\_, « L'existence comme une histoire de peau : le toucher ou le sens du contact », *La saveur du monde : une anthropologie des sens*, Paris, Métailié, 2006, p. 175-217.

Lequin, Lucie, « La représentation du corps dans la littérature québécoise : de Medjé Vézina à Nelly Arcan », *Intercâmbio*, n° 2, 2009, p. 194-215.

Lozier, Claire, *De l'abject et du sublime. Georges Bataille, Jean Genet, Samuel Beckett*, Bern, Peter Lang, 2012, 319 p.

Mansour, Joyce, « Crème fraîche », dans *Prose et poésie : œuvre complète*, Arles, Actes sud, 1991, p. 425.

Manuel, Didier (dir.), *La figure du monstre. Phénoménologie de la monstruosité dans l'imaginaire contemporain*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2009, 229 p.

Mellier, Denis, *L'écriture de l'excès. Fiction fantastique et poétique de la terreur*, Paris, Honoré Champion, 1999, 479 p.

Meuret, Isabelle, « De la maigritude et autres histoires sans faim », *Textyles*, n° 23, 2003, p. 78-83.

\_\_\_\_\_, *L'anorexie créatrice*, Paris, Klincksieck, 2006, 206 p.

Milon, Alain, *La fêlure du cri. Violence et écriture*, Paris, Les Belles Lettres, 2010, 131 p.

Oberhuber, Andrea, « Dans le corps du texte », *Tangence*, n° 103, 2013, p. 5-19.

- Perrin, Laurent, *L'ironie mise en trope. Du sens des énoncés hyperboliques et ironiques*, Paris, Kimé, 1996, 236 p.
- Plath, Sylvia, « Who », dans Ted Hughes (dir.), *Sylvia Plath. Collected Poems*, Londres, Faber and Faber, 1981, p. 132-133.
- Rouquet-Brutin, Karine, « Archives de la cruauté chez Patricia Cornwell et ses lectrices », dans Sophie De Mijolla-Mellor et Julia Kristeva (dir.), *La cruauté au féminin*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 93-118.
- Saigal, Monique, « Le cannibalisme maternel : l'abjection chez Jeanne Hyvrard et Kristeva », *The French Review*, vol. 66, n° 3, 1993, p. 412-419.
- Sceats, Sarah, *Food, Consumption and the Body in Contemporary Women's Fiction*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, 213 p.